



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

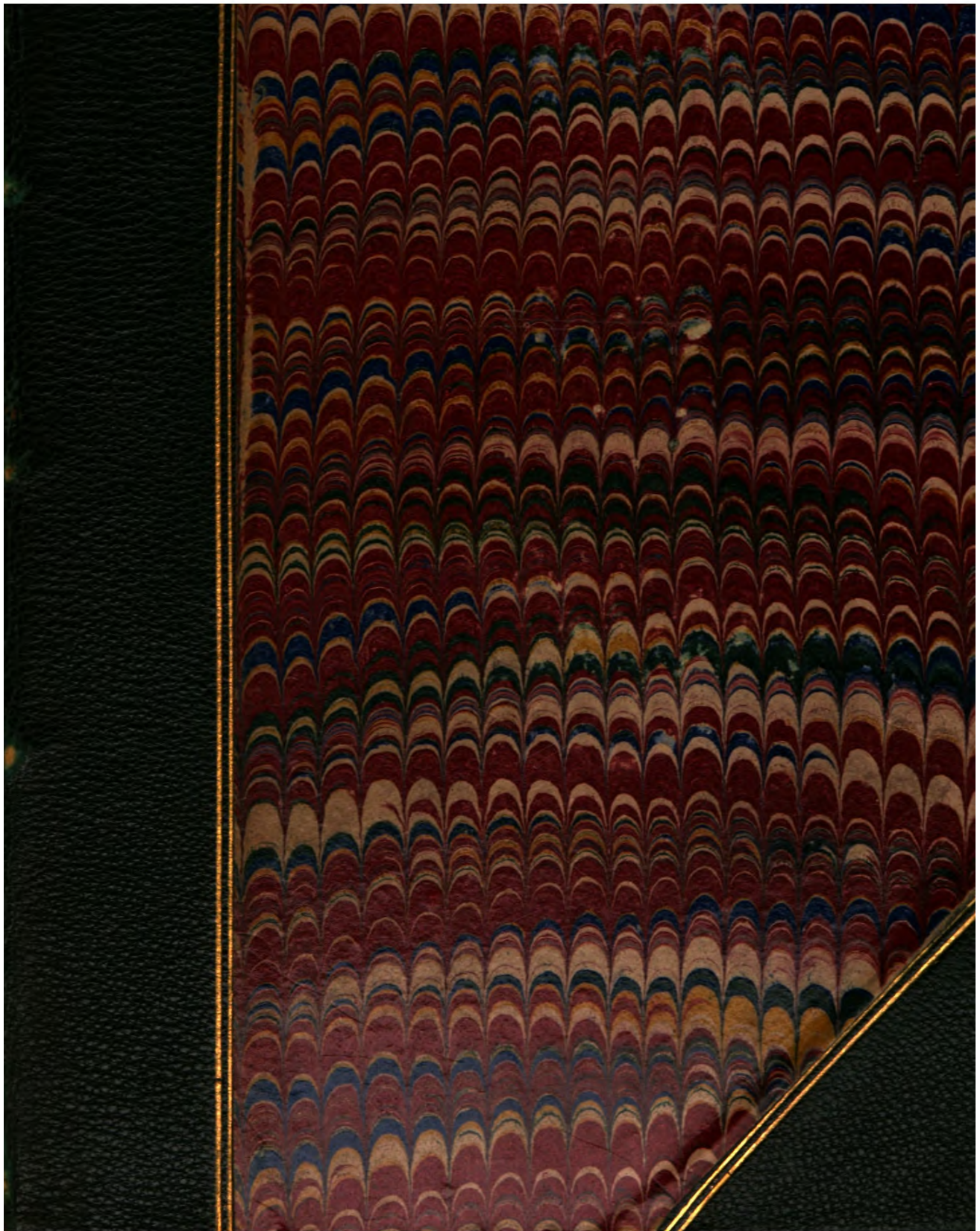
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

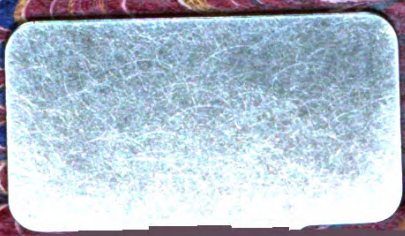
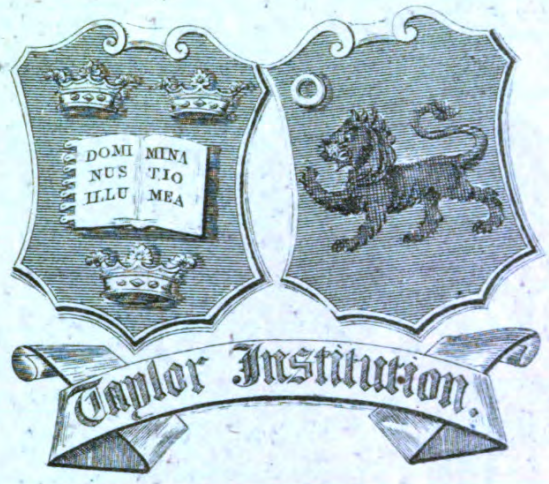


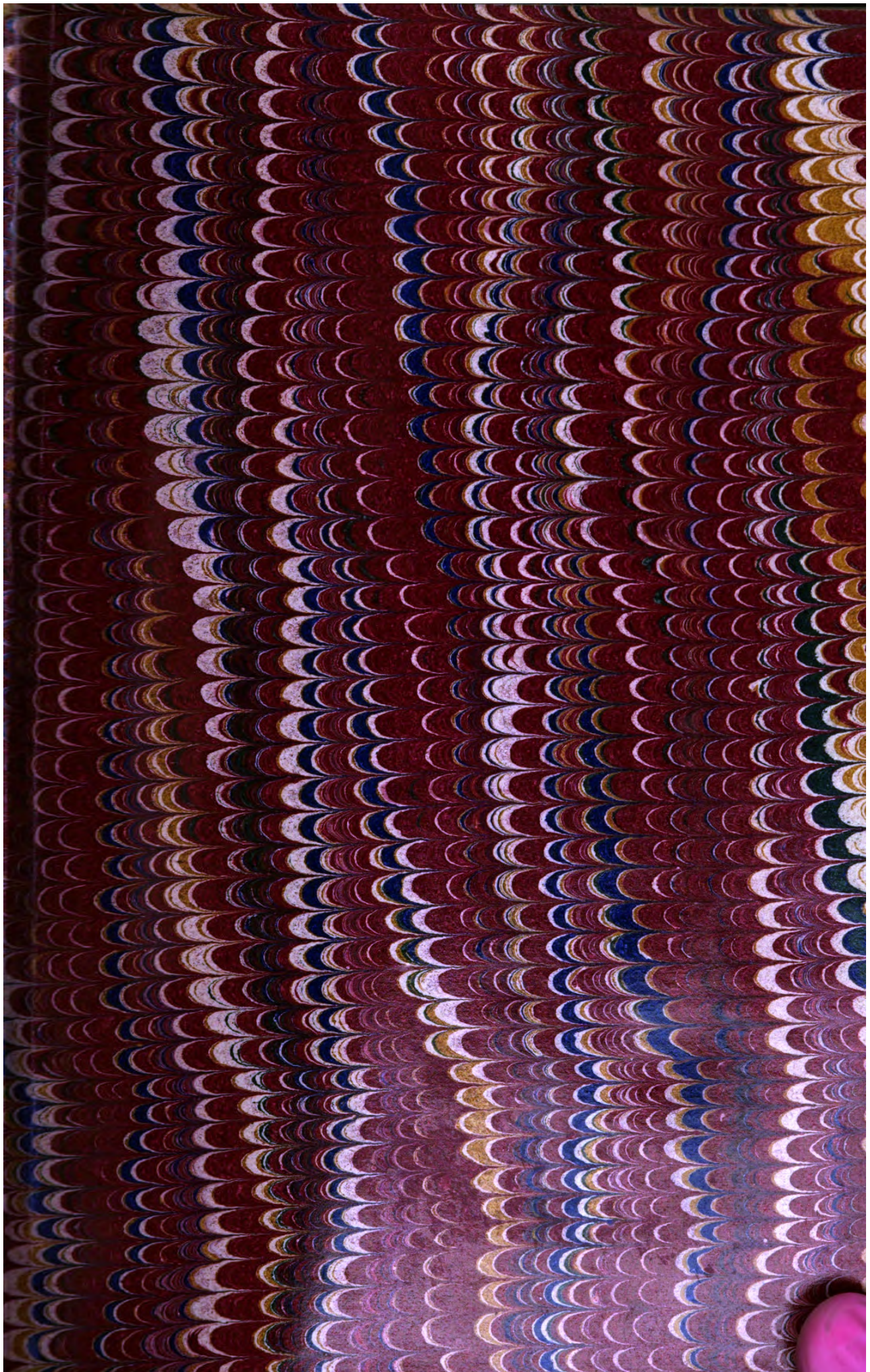
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



↓

33. g. 18.
f 20



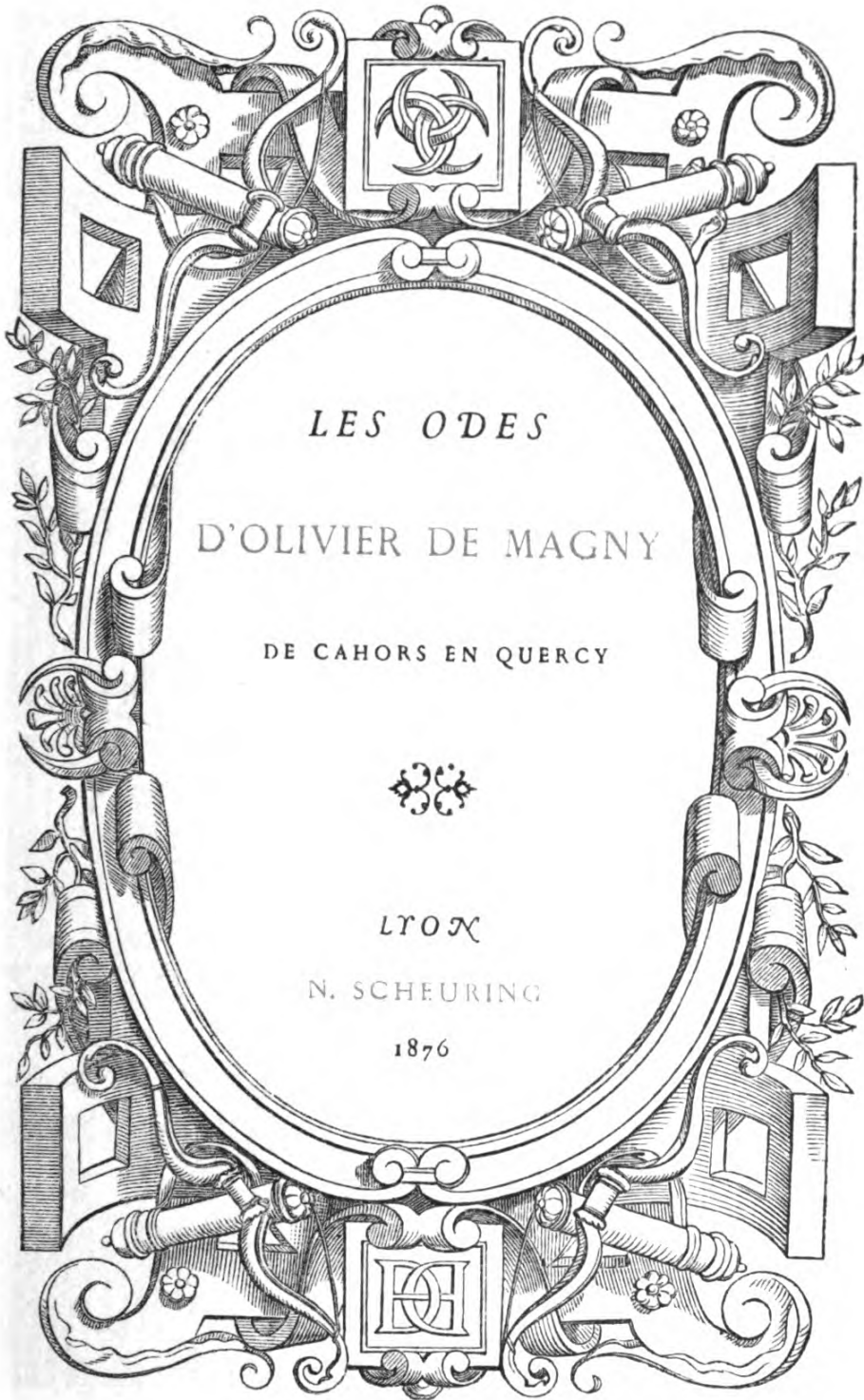


Præf. 22. p. 1.

LES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

LYON. — IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.



33. 9. 3



OLIVIER DE MAGNY.



Si notre véritable patrie est là où nous aimons, Olivier de Magny doit être compté parmi les poètes lyonnais. En effet, bien que né à Cahors en Quercy, c'est à Lyon qu'il a le mieux aimé, qu'il a vécu les plus beaux jours de sa rapide existence.

Négligé des biographes, dédaigné de ses compatriotes, on ignorerait au juste le lieu de sa naissance si un citoyen du Quercy, épris d'un amour pieux pour les hommes & les choses du passé, singulièrement ému de l'injuste oubli dans lequel était tombée cette poétique figure, n'eût recherché ses traces dans les archives de Cahors.

Cahors n'a pas toujours été la petite ville qu'elle est aujourd'hui, sans commerce, sans industrie, sans souci des lettres, des sciences & des arts.

Au XVI^e siècle notamment, elle brillait du plus vif éclat. Trois fois plus peuplée que de nos jours, elle voyait ses fils parvenir aux plus hautes dignités. Galiot de Ginouilhac & Antoine de Lettes de Montpezat, nés dans ses murs, se signalaient au métier des armes; elle donnait naissance au réformateur de Citeaux, au fondateur des Feuillants, Jean de Labarrière. Cujas, Govéan, Roaldès professaient à son Université. Parmi les poètes, elle offrait à la France Clément Marot, & aussi le gracieux Olivier de Magny, qui, sans égaler la célébrité de son devancier, n'en mérite pas moins sa part de gloire & d'honneur.

C'est sur la paroisse de N.-D. de la Daurade qu'il vit le jour; c'est en cette vieille église, démolie en 1802 pour faire place aux jardins de la préfecture, qu'il reçut le baptême. Sa famille était une des plus anciennes de Cahors. Son père, Michel de Magny, dont il nous a conservé le

nom dans une ode, en témoignage de sa piété filiale, était notaire royal public & apostolique. Ses ayeux l'avaient été. Un frère aîné du poète, auquel est adressé le LXXIX^e sonnet des soupirs, portant également le nom de Michel, hérita de la charge paternelle, & ses descendants existaient encore au XVIII^e siècle, dans la même position sociale.

Les parents de sa mère, Marguerite de Parra, occupaient aussi, depuis un temps immémorial, un office de notaire dans la même ville.

Nous avons peine à comprendre aujourd'hui les mœurs simples, l'existence froide & sereine de ces familles patriarcales, n'ayant d'autre but dans la vie que de remplir honorablement leur obscur emploi, d'élever leurs enfants & de leur transmettre intacts et sans tache le nom vénéré, le petit patrimoine de leurs prédécesseurs. C'est dans un pareil milieu que le poète nous montre son père, dont il donne un portrait fidèle, sans doute, mais tracé avec plus de respect et de vénération que de tendresse.

M. Dufour, à qui nous empruntons en partie ces détails, ajoute avec autant de justesse que de vérité :

« *A cette époque où le père de famille n'apparaissait au milieu des siens qu'en maître et comme exerçant une espèce de magistrature parfois sévère, tout l'amour d'Olivier de Magny enfant semble s'être concentré sur sa mère, intelligente & douce femme qui le comblait de caresses, l'initiait, sur ses genoux, aux premiers éléments des lettres, défendant à son professeur de lui faire nul traitement rude & lui rendait moins pénibles ses débuts dans la vie. Aussi le souvenir de tant d'affection, de soins si tendres ne s'effaça jamais du cœur de son fils, et il les rappelait avec une pieuse reconnaissance dans l'ode qu'il composa à l'occasion de sa mort prématurée (1).* »

La maison natale du poète existait encore dans la rue de l'Abescat, lorsque, en 1650, fut dressé le grand cadastre de Cahors. Mais l'étude héréditaire des Magny disparut bientôt après, avec tout le quartier, absorbé par l'immense palais

(1) *Etudes historiques sur le Quercy ; Hommes et Choses, par Émile Dufour. — Cahors, Plantade, 1864, gr. in-8°.*

Au mois de septembre 1872, M. E. Dufour, alors bâtonnier de l'ordre des avocats de Cahors & membre du conseil général du Lot, a été enlevé à l'étude du droit & de l'histoire après une longue & douloureuse maladie.

des Evêques, qui en furent à leur tour dépossédés par la Révolution. Les années qu'il passa tantôt en cette humble demeure, tantôt à la maison des champs, située au-delà du Lot, dans la vallée du Cabessut, furent bientôt remplacées par la vie du collège et de l'Université, existence d'émulation et de mouvement, plus orageuse encore qu'aujourd'hui, dans ces temps où l'amour de la science suscitait des passions ardentes & de terribles luttes. Elle ne fut pas inutile pour le jeune poète, car ses œuvres, où se fait sentir la connaissance et le goût de la belle antiquité, sont un témoin vivant du fruit qu'il fut tirer de ses études.

La poésie fermenta de bonne heure dans cette âme brûlante, et certains sonnets du premier livre qu'il publia plus tard, les Amours, attestent à la fois la précocité de sa muse et celle de son cœur. — M. Dufour croit voir dans ces inspirations les témoignages d'une première passion, qui aurait dominé sa vie entière, aurait survécu à toutes les autres & n'aurait fini qu'avec lui-même. Je doute cependant que cet élan juvénile ait eu une aussi longue durée. Quand on lit attentivement ce livre, harmonieux & brillant début, écrit en grande

partie sur les rives charmantes du Lot, dont il est comme empreint & parfumé, on s'aperçoit que la beauté chantée sous le nom assez prétentieux de Castianire se dédouble en deux personnes, dont une seule appartient au Quercy. Nous chercherons bientôt quelle était la seconde. Quant à la première, Olivier soulève lui-même un coin du voile qu'il a jeté sur son nom. Dans une ode adressée à Hugues Salel, abbé de Saint-Chéron et de Saint-Sanson, Quercinois aussi, puisqu'il était de Casals, il nous apprend que ce poète l'aurait célébrée avant lui. Ailleurs, au sonnet 50 de ses Amours, il la désigne ainsi :

L'exquise fleur et gemme que j'adore.

Cela revient à dire, dans le langage poétique du XVI^e siècle, qu'elle s'appelait Marguerite. Tel est, en effet, le nom de celle que Salel a chantée.

Est-ce à la recommandation de cette mystérieuse Marguerite, ou simplement à cette communauté de penchants amoureux & littéraires qu'il dut la protection de l'abbé de Saint-Chéron, aumônier de la Reine & fort bien vu à la cour de

François I^{er}. Toujours est-il qu'après avoir pris

*Son fouet & son escharpe grise,
Son caban long jusqu'aux talons,
Ses bottes & ses éperons,
Son coyfinet & sa valise,*

*il partit pour Paris sur quelque petit cheval du
pays, et non*

Sans cheoir et sans se faire mal,

*il arriva, au bout d'un mois peut-être, & fut bien
accueilli de celui qu'il nomma constamment depuis
son seigneur & maistre.*

« *Hugues Salel,* » dit Édouard Turquety (1),
*ce poète charmant, ce bibliophile aimable, dont
le souvenir me sera toujours aussi cher que son
amitié me fut précieuse, « Hugues Salel lui
« procura bien vite des protecteurs dont il n'eut
« qu'à se louer le reste de sa vie. Qui ne connaît
« les Du Thier, les d'Avanson & autres Mé-
« cènes de ce temps? Qui n'a vu cent fois leurs
« noms dans les écrits reconnaissants de nos vieux
« poètes? Car, à cette époque, ceux que nous*

(1) Bulletin du Bibliophile, XIV^e série, pages 1638 et suiv.
— Paris, Techener, 1860, in-8°.

« appellerions maintenant les hommes politiques,
« des secrétaires d'Etat, des conseillers du Roi,
« voire même les gens de finance, recherchaient
« les poètes, se plaisaient dans leur conversation,
« lisaient leurs vers... On se croit dans un autre
« monde; on croit rêver. »

Sous ces illustres patrons, il fut permis à Olivier, tout en étudiant la diplomatie, de cultiver les germes littéraires qui étaient éclos en lui. Son début à la cour fut un hymne sur la naissance de la fille du Roi Henri II, Marguerite de Valois, qui devait être un jour la première femme de Henri IV (1).

Ce premier essai fut, à peu de mois d'intervalle, suivi d'une publication beaucoup plus importante, où il s'est avisé, dit-il en son épître dédicatoire, de réunir un amas de quelques vers qu'il avait mesurés autrefois sur la lyre, & qu'il met au jour sous les auspices de l'abbé de Saint-Chéron, ce qu'il n'aurait osé faire sans le bon

(1) Hymne sur la naissance de madame Marguerite de France, fille du Roy Henry II, en l'an 1553, par Olivier de Magny, avec quelques vers lyriques de luy. — Paris, Abel Langelier, 1553, in-8°.

visage que ce livre a reçu de Messieurs de Ronfard, Dorat, Muret, Saingelais, Jodelle, Baif & Denifot.

Ce n'est pas sans surprise que, parmi ces noms plus ou moins célèbres, on remarque l'absence de celui qui semblerait devoir y tenir le premier rang, Clément Marot, le plus renommé des compatriotes de Magny, Clément Marot, que Magny ne cite pas une seule fois dans ses œuvres ! Il est vrai qu'à cette époque le grand poète était mort depuis neuf ans, que, dix années avant, il avait quitté la France en proscrit, que sa gloire était éclipsée par l'école naissante de Ronfard, et que son nom, hérétique en religion comme en poésie, eût été une recommandation des plus médiocres pour un poète de cour. Croyons, pour l'honneur de Magny, que son glorieux compatriote n'existait même plus lors de son arrivée à Paris, & qu'il ne l'a jamais connu.

Le livre auquel manquait ce seul patronage, ce sont les Amours (1), chantés sur le mode

(1) Les Amours d'Olivier de Magny, Quercinois, et quelques odes de luy, ensemble un recueil d'aucunes œuvres de M. Salel, abbé de Saint-Chéron, etc. — Paris, E. Groul-

qu'avaient adopté les Pétrarquistes de la Renaissance, c'est-à-dire dans une centaine de sonnets, où parfois on désirerait rencontrer un peu plus de pensées, mais auxquels le poète a su donner le rythme et l'harmonie dont il possède le secret. Tous bercent mollement l'oreille et se laissent lire avec un certain charme; plusieurs offrent des traits heureux; quelques-uns n'ont rien à envier aux meilleurs qui soient sortis de l'école Ronsardienne.

J'accorde pourtant la préférence aux stances amoureuses qui les suivent, aux odelettes d'une allure gracieuse & légère, qui nous peignent Castianire souriante, irritée, capricieuse, insensible, mais toujours adorée.

Nous avons déjà parlé de cette Castianire, nous avons dit que ce nom semble cacher deux maîtresses, dont le poète entremêle & confond à dessein les louanges. Mais s'il en adore une pour sa beauté, il chérit l'autre pour le charme & la distinction de son esprit. Qu'on lise le livre en se

leau ou Vincent Sertenas, 1553, in-8°. — Les mêmes, Lyon, Ben. Rigaud, 1573, in-16. — Les mêmes, Turin, Gay, 1870, petit in-4°, publiés par Prosper Blanchemain.

plaçant à ce point de vue, aussitôt les deux visages se dédoublent & s'isolent. On ferait aisément le partage des sonnets qui s'adressent à l'une & de ceux qui sont inspirés par l'autre. D'un côté, le lot de la femme gracieuse & jolie; de l'autre, le lot de la femme d'esprit & de cœur.

Il devient alors facile de soulever entièrement le voile sous lequel Magny ne les a qu'à demi cachées. La première est cette Marguerite, qu'il avait aimée après Hugues Salel; la seconde est celle dont l'amour éclaire sa vie d'une auréole doublement poétique, c'est la belle Cordière de Lyon, c'est la spirituelle & charmante Louise Labé.

Il est constant que des relations intimes ont existé entre elle & lui. Ceci posé, souvenons-nous que les biographes donnent à Louise quelques années de plus qu'à Olivier et décidons ensuite à quelle femme célèbre d'alors peuvent mieux s'appliquer les vers suivants :

*S'esbahit-on de ce qu'ainfi i'adore
Ceste beauté qu'on cuyde veoir flètrie,
Puisque l'obiet de mon idolastrie
De son parfaict nostre siecle redore ?
Ne blasmez pas si par vers ie l'honore ;
Car si elle a ma liberté meurtrie,*

*Elle est aussi l'honneur de sa patrie
Et seule en tout qui ce monde décore.*

(Amours, f. XV.)

Evidemment, il s'agit d'une femme remarquable par son mérite. Plus loin, il peint d'un mot celle qui se fit d'abord connaître sous le nom du Capitaine Loys :

*Dois-je mourir ou, sans espoir de riens,
Servir toujours ceste dame virile ?*

(Amours, f. LVI.)

Enfin, au milieu de nombreuses citations que je pourrais choisir, je me borne à cette dernière, qui me semble décisive :

*Comme er. honneur, angélique faconde,
Grave vertu et céleste beauté,
Vous surpassez d'un vol inufité
Entièrement les parfaites du monde...
Ces dons exquis que le ciel et les dieux
Ont mis en vous d'un zele studieux
Maulgré le temps vous feront immortelle.*

(Amours, f. XXVI.)

Ces dons exquis sont évidemment l'inspiration et la poésie ; car la première page du livre est occupée par un sonnet de Castianire au lecteur,

absolument dans le style de Louise, en vers de dix syllabes comme les siens, & qui devrait lui être restitué, ainsi que le portrait un peu grossier d'exécution (car ce n'est qu'une simple gravure sur bois), mais d'un bon sentiment artistique, dont la première page des Amours est ornée.

Bien que nous possédions une délicieuse gravure du Lorrain Pierre Wæiriot, représentant la belle Cordière dans un âge un peu mûr déjà, n'est-il pas intéressant de retrouver encore la célèbre & charmante Lyonnaise dans la première fleur de sa jeunesse.

Regardez ce front intelligent, ces yeux vifs & spirituels, cette lèvre gracieusement arquée, ce col long et bien posé, cette poitrine à l'étroit dans le corsage, cette taille élancée, ces mains élégantes & fines qui tiennent la couronne de fleurs promise au poète ! Le surcot du page devait convenir à cette nature souple & nerveuse, à cette dame virile (le mot est d'Olivier de Magny) qui, pour chevaucher, pour combattre même, se cachait sous le nom du Capitaine Loys ? Le type répond bien à l'idée qu'on se fait de cette Marphise, de cette Bradamante, née pour séduire &

pour plaire, de cette poëtesse ardente & vive, qui attirait à ses pieds, par le double charme de l'esprit & de la beauté, tous les hommes éminents qui visitaient Lyon à cette époque? Ces yeux ne sont-ils pas faits pour lancer de brûlants regards, ces lèvres pour s'épanouir dans une chanson, un sourire, un baiser? ces mains charmantes pour écrire le débat de Folie & d'Amour (1)?

Le nom & la pensée de Louise sont presque absents des Gayetez qu'Olivier publia un an après ses sonnets amoureux (2). Evidemment inspirées par le trop fameux livret de Folastries, œuvre anonyme de Ronsard, donné en 1553 par Ambroise de La Porte, elles sont loin d'en égaler la

(1) *En nous conservant l'image de sa bien-aimée, Magny a négligé de nous donner la sienne. Son portrait a échappé à toutes les recherches. Le seul détail que l'on connaisse sur son physique, c'est qu'au dire de J. Du Bellay il était de petite taille.*

Magnus es ingenio quamvis sis corpore parvus.

(2) *Les Gayetez d'Olivier de Magny. Paris, J. Dallier, 1554, in-8°.*

— *Les mêmes, Turin, Gay, 1869, petit in-4°, publiées par Prosper Blanchemain.*

— *Les mêmes, Paris, Lemerre, 1871, in-16, avec une notice de M. E. Courbet.*

licence & auraient dû échapper aux anathèmes dont le bon abbé Goujet, ordinairement indulgent pour les peccadilles littéraires de ce genre, a cru devoir écraser ces rimes légères. C'est tout au plus si, par l'abus des diminutifs, il peut s'attirer le reproche que lui fait Etienne Tabourot dans ses bigarrures; mais il n'en mérite guère d'autres, car c'est à peine si l'on rencontre quelques tableaux érotiques parmi ces pièces gracieuses adressées à des amis connus alors, mais, à l'exception de quelques noms encore célèbres, bien oubliés aujourd'hui. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le style du poète, encore assoupli depuis les Amours, & plus abondant en pensées, se déroule avec une fluidité charmante et qui annonce déjà la main d'un maître.

Pendant l'intervalle d'une année qui s'écoula entre la publication des Amours et celle des Gayetez, Magny vit mourir Hugues Salel, son premier soutien, dont la mémoire lui demeura toujours chère; mais, outre les amitiés qu'il avait nouées avec Ronsard & les poètes qui devaient plus tard former la Pléiade, il s'était acquis, parmi ces grands seigneurs lettrés d'alors, dont

nous avons déjà parlé, des protecteurs qui, sans le pousser bien loin ni bien haut, devaient au moins lui procurer une existence honorable. Le plus puissant de tous & celui à qui il s'attacha tout spécialement fut Jean d'Avançon, surintendant des finances sous Henri II. Ce personnage, allié aux plus grandes familles du Dauphiné, en était originaire & y possédait de vastes propriétés. Bien des fois Olivier de Magny, soit à sa suite, soit chargé par lui de quelque mission, dut visiter les domaines de son maître & s'arrêter naturellement à Lyon. C'est dans un de ces voyages, qui, selon nous, a dû précéder la publication des Amours, qu'Olivier aurait connu la célèbre Lyonnaise dont il devint si passionnément épris.

C'est surtout dans les Souspirs & dans les Odes qu'Edouard Turquety a retrouvé les traces encore toutes palpitantes de ce mutuel amour. Il faut lire, dans le Bulletin du Bibliophile de Téchener, cette étude remarquable dont nous avons déjà cité quelques lignes, étude où il constate que chez les deux poètes les pensées et les expressions se répondent si bien qu'on dirait par instants un mutuel écho. « Les mêmes tableaux, les mêmes

souvenirs, se représentent à leurs deux imaginations ; tous deux évoquent dans leurs vers ces petits jardins où ils se sont rencontrés. Puis ce sont des expressions identiques, de ces mots qui ont évidemment trait à des entretiens intimes, à des confidences de cœur à cœur. Magny se plaît à rappeler à Louise la fatalité qui l'a amené à Lyon pour la connaître et l'aimer ; il revient plus d'une fois sur cette rencontre, qu'il qualifie de fatale, & la belle Cordière y revient également ; elle prononce comme le poète ce mot significatif :

Puis le voyant aymer fatalement...

Mais voici qui est plus précis. Magny s'écrie :

*Elle est à vous, douce maîtresse,
Ceste belle et dorée tresse,
Qui ferait honte au mesmes or,
Et ces yeux, deux astres ensemble...*

Or, écoutez comment s'exprime la poétesse lyonnaise dans son XXIII^e sonnet :

*Las ! que me sert que si parfaitement
Louas jadis & ma tresse dorée
Et de mes yeux la beauté comparée
A deux soleils... ?*

Ce regret n'est-il pas une réponse aux vers d'Olivier ? L'ode à Antoine Fumée est plus concluante, s'il est possible (et notons qu'elle se trouve parmi les poésies adressées à Louise dans l'Ed. de J. de Tournes, 1555, in-8°). Avant de tracer à cet ami le portrait de sa maîtresse, il indique sa demeure :

. Auprès de ce pont
Opposé vis-à-vis du mont,
Du mont orgueilleux de Fourvière...
Entre l'une et l'autre rivière...

C'est bien, si je ne me trompe, la rue Belle-Cordière.

Dans l'Ode à J. d'Illiers (2^e du IV^e livre), il la nomme de son nom de Louise ; il la nomme encore dans son Ode à Guillaume Aubert (la 11^e du liv. IV), ainsi que trois autres beautés qu'il a aimées : Anne, Marguerite (1) et Magdaleine.

*« Après avoir groupé toutes ces indications, dit M. Ernest Courbet dans une notice par-
« faitement étudiée (2), M. Turquety hésite à*

(1) La première Castanire, la Marguerite que Hugues Salél avait aimée avant lui.

(2) En tête de l'Ed. des Gayetez, publiée à Paris, chez Lemerre, 1871, in-12.

« en conclure que Magny fut l'amant de Louise.
 « Ses scrupules le portent plus loin : il accuse le
 « poète d'une odieuse fatuité et il proteste de la
 « pureté de la belle Cordière. Il semble ici que
 « le panégyriste s'égare... et que, par des con-
 « clusions aussi discrètes, il veuille en quelque
 « sorte se repentir d'avoir entrevu la vérité. »

M. Courbet nous paraît être dans le vrai, & le doute n'est plus permis quand on a lu l'Ode à sire *Aymon* (la 7^e du V^e livre), où *Magny* traite avec un dédain profond, que l'amour peut excuser, mais qu'il ne justifie pas, le pauvre vieil époux de la belle Cordière. Il n'y a pas à le nier, *Olivier* fut l'amant aimé, l'amant heureux de Louise, & même il ne fut pas le seul (1).

Loin de nous, toutefois, la pensée de jeter la première pierre à cette adorable pécheresse et de la reléguer, avec l'animosité du sieur de *Vauprivias* (2), au rang des courtisanes vulgaires.

(1) Cette notice est écrite depuis plus de deux ans. Je serais aujourd'hui beaucoup moins affirmatif &, sauf en ce qui concerne *Olivier de Magny*, toutes les accusations portées contre Louise Labé peuvent être rétorquées avec succès. — Voyez mon Étude en tête de ses Œuvres. Paris, Jouaust, 1875, in-16.

(2) Voir la Bibliothèque françoise, d'Ant. du Verdier de *Vauprivias*. — Paris, 1773, in-4°, t. IV, p. 631.

Parmi les femmes, il en est qui ont reçu une mission spéciale, exceptionnelle, & qui doivent être pesées dans une balance faite pour elles seules. Telle fut, dans l'antiquité, la célèbre Aspasia de Milet, la maîtresse de Périclès, qui fut grouper autour d'elle Phidias, Zeuxis, Anaxagore, Socrate, Alcibiade, toutes les gloires d'Athènes; telle fut, plus tard, cette délicieuse Ninon de Lenclos, qui passionna tout le siècle de Louis XIV, & , dans notre siècle enfin, la belle M^{me} Récamier, que M^{me} de Staël immortalisait à vingt ans sous le nom de Corinne, que Mathieu de Montmorency aimait jusqu'à son dernier jour, que Napoléon jalousait, qui fermait sa porte à Wellington vainqueur, et qu'à soixante-dix ans Chateaubriant & Ballanche adoraient encore Louise Labé fut une de ces femmes en dehors de leur sexe. Sa maison, son jardin de Lyon étaient le rendez-vous de toutes les célébrités qui habitaient ou traversaient la grande ville.

Si quelques hôtes s'asseoient un peu plus longtemps près de ces foyers ouverts à l'esprit et à l'intelligence; si quelques-uns, parmi ces passants célèbres, reçoivent de ces Muses inspira-

trices un rayon d'amour en échange de leur génie, faut-il donc en faire tant de scandale? N'ont-elles pas été données au monde avec la mission de féconder, de faire éclore les fleurs brillantes de la pensée? Ne sont-elles pas les nourrices de la Poésie & de l'Art, ces enfants divins auxquels il faut, pour se développer & grandir, être bercés sur des genoux de femme?

Ce fut évidemment lorsqu'il suivit, en qualité de secrétaire, Jean d'Avançon, envoyé en Italie comme ambassadeur de Henri II auprès du Pape Jules III, que Magny fit à Lyon un plus long séjour & devint l'amant aimé de Louise. — Quelle fut la durée de ces joies intimes? personne ne pourrait le dire; mais si elles laissèrent des traces ineffaçables dans l'âme de Louise, elles furent moins durables dans le cœur d'Olivier, qui était loin de se piquer d'une constance à toute épreuve.

Aimons, disait-il :

*Aimons doncques partout, & ces sottes constances
Chassons de nostre cœur & de nos alliances;
Aimant quand on nous aime & nous gardant toujours
La liberté d'entrer en nouvelles amours.*

Il emporta cependant aux bords du Tibre le souvenir de celle qu'il avait adorée aux bords du Rhône ; car on retrouve sa trace dans plusieurs passages des Souspirs, notamment dans le XXXII^e sonnet, qui a été inséré sans nom d'auteur à la suite des œuvres de Louise, sous ce titre : Des Beutez de dame L. L. De même, dans le XV^e sonnet (signalé par Turquety), dont les huit premiers vers sont identiques à ceux du second sonnet de L. Labé, & enfin dans de nombreux passages qui ne peuvent s'appliquer qu'à elle seule.

Rome provoquait chez les poètes d'alors une sensation singulière. Son nom, son antique splendeur les fascinaient de loin, & une fois arrivés, la mélancolie ou le dégoût les saisissait & s'exhalait de leur âme en plaintes amères. C'est du moins le sentiment qui a inspiré les Sonnets de Grévin sur Rome, les Regrets de Joachim du Bellay & les Souspirs d'Ol. de Magny.

Du Bellay remplissait l'office de secrétaire auprès de son oncle le cardinal ; il avait précédé Magny dans cette antique capitale du monde païen, qui ne s'était guère épurée en devenant la

Reine du monde catholique. Il y écrivait ses Regrets. Notre poète, sous la même impression, y exhale ses Souspirs. Il y a analogie de titre, de forme, de sujet. Tous deux, émus d'une indignation semblable, ont fustigé cruellement les vices de cette société corrompue qui végétait sur des ruines, & tous deux, comme pour rendre leur ironie encore plus amère, ont entre-coupé parfois de quelques accents amoureux la gravité sévère ou mordante de leurs inspirations.

Si les Souspirs n'atteignent pas toujours à cette fermeté de style, à cette hauteur de pensée, à ce fier dédain qui font des Regrets le meilleur ouvrage de J. Du Bellay, ils en égalent souvent la fiévreuse tristesse ; ils plaisent encore, même dans leurs endroits faibles, par une harmonie que Du Bellay méprise trop souvent, & cette qualité mélodique leur donne, à défaut d'autres, un charme tout particulier.

Heureux poètes ! s'ils avaient su se garder eux-mêmes de cette dépravation qui les avait si noblement indignés ! Mais, tandis que Du Bellay chantait la courisane Faustine dans la langue de Tibulle, Magny s'enivrait aux baisers de la belle

Antonine, dans les bras de laquelle il oubliait toutes ses amours passées.

Plus de deux ans, près de trois ans peut-être, s'écoulèrent pour lui dans cette Rome qu'il chargeait d'anathèmes & qu'il regretta dès qu'il l'eut quittée, tant les passages des Alpes, la Suisse & la vallée du Rhône, qu'il traversa probablement en hiver, lui parurent sombres & hideux après la terre poétique & le beau ciel de l'Italie.

Ce fut à son retour qu'il fit paraître ses Souspirs (1) & s'il ne fit alors que traverser Lyon avec son maître, J. d'Avançon, il y revint peu après, sans doute, & obtint de l'aimante Louise le pardon de son ingratitude ; car, tout en se vantant de son inconstance en amour, il lui revient sans cesse comme en dépit de lui-même, il la chante encore & surtout dans ses Odes, qui furent le dernier & le plus important de ses ouvrages (2).

(1) *Les Souspirs d'Olivier de Magny. — Paris, pour J. Dallier, 1557, in-8°, avec privilège du 8 mars 1556.*

— *Les mêmes. Turin, Gay, 1869, petit in-4°*

— *Les mêmes. Paris, Lemerre 1874, in-16, avec une préface de M. E. Courbet.*

(2) *Les Odes d'Olivier de Magny. — Paris, A. Wechel, 1559, in-8°.*

« Une partie de ces pièces, » dit mon cher & regrettable Edouard Turquety, dont j'aime à invoquer le goût si pur (1), « une partie de ces
« pièces est adressée aux plus illustres person-
« nages de l'époque, et elles ne sont pas indignes
« de leur destination. Le style en est généralement
« d'une élégance soutenue. L'ode, chez Magny,
« n'affecte point ces formes savantes qui nous
« fatiguent si souvent dans les lyriques de la
« pléiade ; elle a un caractère de simplicité &
« de grâce qui frappe d'abord. Le poète y mêle
« sa famille, les affaires du temps, ses voyages,
« ses amours. Il se plie aux tons les plus divers ;
« il passe du grave au doux, du doux au grave,
« de Diane de Poitiers au cardinal de Tournon.
« Et qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait monotonie
« ou langueur dans ces morceaux, qu'on pourrait
« appeler la partie officielle de son œuvre... la
« pensée n'en est jamais absente, la poésie encore
« moins... mais, comme moi, le lecteur préfè-
« rera, je crois, notre poète dans ses inspirations
« moins solennelles & le vol de la fantaisie aux

(1) Bulletin du Bibliophile, XIV^e série, pag. 1664 & suivantes.

« élans plus ou moins calculés de la reconnaif-
« sance & de l'ambition.

« Les deux derniers livres du recueil ne ren-
« ferment que des poésies d'amour. Ici les odes
« & odelettes belles ou charmantes se multi-
« plient. » Nous y retrouvons, au milieu d'au-
« tres amantes dont les noms accusent la légèreté de
« cœur d'Olivier, le nom & le souvenir, rayonnants
« entre tous, de Louise Labé. Elle y brille dans
« toute la splendeur de sa gloire & de sa beauté.
« Son amour y couronne le front du poète, ainsi
« que de nos jours le nom d'une femme célèbre par
« ses passions & plus encore par ses écrits, rayonne
« inséparable du nom d'Alfred de Musset, qui,
« lui-même, par ses grâces enfantines & légères,
« par l'aimable insouciance de son esprit & de son
« cœur, ressemble sous tant de rapports à son an-
« cêtre en poésie, à cette âme variable, poétique &
« follement amoureuse, qui s'appelait Olivier de
« Magny.

« A quel âge était-il parvenu lorsque parurent
« ses Odes? M. Dufour lui donne quarante ans ;
« ses autres biographes ne lui en donnent que vingt-
« huit ou trente. La vérité est peut-être entre les

deux. Toujours est-il que les Odes furent son dernier ouvrage; que sa traduction du Zodiaque, de Marcel Palingène (1), & ses Vestales, depuis longtemps annoncées, ne parurent jamais.

Maurice de La Porte, qui fut son ami, atteste que « par la faveur & bien faits de son maistre, « M. d'Avançon, il fut secrétaire du Roy; « mais la mort, envieuse de son bonheur, incon- « tinent l'assomma (2). »

Cette attestation permet de fixer la fin de sa vie à l'année 1560 ou environ.

Un autre de ses amis, qui était aussi son compatriote, Guillaume du Buys, (3), a consacré à sa mémoire deux sonnets, d'où il semble résulter qu'il serait mort dans son pays. Un détail peu connu paraît confirmer cette indication. Lorsque, vers 1802, l'église de N.-D. de la Dau-

(1) Marcelli Palingenii, Zodiacus Vitæ, id est de hominis vita, studio ac moribus optime instituendis libri XII. Poème latin du XVI^e siècle, publié vers 1531, dont l'auteur serait Pierre Angelo Manzolli, né à Stellada, dans le territoire de Ferrare. Ce livre fut mis à l'index.

(2) Les Epithètes de M. de La Porte. — Paris, Gab. Buon, 1580, in-16, f. 249.

(3) Les OEuvres de Guill. du Buys, Quercinois. — Paris, J. Fevrier. 1583, in-12, ff. 192 & 193.

rade, à Cahors, fut démolie, on y brisa plusieurs tombeaux. L'un d'eux portait cette épitaphe : AISSI MAGNI FICAT : « Ici Magni est fiché, enfoncé, enterré. » Etait-ce le cercueil du poète ou celui d'un de ses nombreux parents qu'on avait décoré de ce jeu de mots funèbre ? C'est ce qu'on ne saura probablement jamais.

PROSPER BLANCHEMAIN.



LES ODES
D'OLIVIER DE MAGNY

DE CAHORS

EN QUERCY



A PARIS,

Chez André WECHER, rue saint Jean de Beauvais,
à l'enfeigne du cheual volant.

1559

Auec priuilege du Roy.

PRIVILEGE.

PAR lettres patentes du Roy il est permis à André Wechel, imprimeur & libraire iuré en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer & vèdre ce liure intitulé, *Les Odes D'Oliuier de Magny de Cahors en Quercy*, avec inhibitions & defences à tous autres imprimeurs & marchans, de non imprimer ny vendre en ce Royaulme ledièct liure de dix ans apres la premiere impression paracheuée, sur peine de confiscation, & de mille liures parisis d'amende. Ensemble a ledièct seigneur voulu, qu'en inserant le contenu de ses lettres patentes, ou l'extraict d'icelles, à la fin ou au commencement dudièct liure, elles soyent tenues pour suffisamment signifiées, & venues à la notice & cognoissance de tous libraires & imprimeurs, tout ainsy, que si lesdictes lettres leur auoyent particulierement & expressement esté monstrées & signifiées: comme appert plus amplement par lesdictes lettres patentes, données à Reins l'unziesme de luing 1557.

Par le Roy, le seigneur de Villemor, maistre des requestes ordinaire de l'hostel, present.

Coignet.

A

MONSEIGNEVR D'AVANSON

Conseiller du Roy

EN SON PRIVÉ CONSEIL.

ODE.



LE ne pris oncq' plaisir à venir
deuant toy,
Sans t'aporter, Seigneur, quelque
chose de moy :
Des Perfes imitât la façon me-
morable,
Qui tousiours aportoyent un present honorable
En allant vers leur Roy, par cela faisant veoir
La grandeur de leur Prince, & leur humble deuoir.

Ce qu'ores ie t'apporte est chose bien petite,
Au respect du present que ta grandeur merite,
Mais tu ne laisseras d'vn acueil bien humain
A receuoir le don qui te vient de ma main,
Et ne blasmeras point ma volonté si bonne,
Veu que ce que ie puis te donner, ie te donne.

Il n'enfle point icy le stile de mes vers,
Ny ne voys recherchant des argumentz diuers
Tonnant en mes propos : pour cest œuure t'ap-
pendre,
Il me suffit fans plus si ie te fais entendre
Que pour me bien heurer d'vn immortel renom,
l'ay le front de mon liure honoré de ton nom.

Ne me contentant pas de celebrer ta gloire,
(Comme prestre immortel des filles de Memoire)
Ny de vanter ton heur seulement en vn lieu :
Car au commencement, à la fin, au milieu,
(Si Phebus ne me ment) ta louange treffaincte
l'ay de cent traictz dorez eternellement peincte.

Quelque fin repreneur voudra dire, pourquoy
le ne donne ce liure à quelque autre qu'à toy,
Quand il lira dedans les Odes que i'adresse
A maint Prelat, & Prince, & à mainte Princeffe :
Mais le desir que i'ay d'ingrat ne demeurer,
Me fait à leur grandeur mon deuoir preferer.

Car i'ay en tant de lieux, & en tant de manieres
Esproué tes bontés & faueurs coustumieres,
Qu'il me faut à bon droit eüter AVANSON
Du vil blasme d'ingrat le vice & le soupçon :
Le soupçon que je hay d'vne hayne auffi forte,
Que ie hay l'approcher de l'infemale porte.

Auffi qui mieux que toy peut ce don meriter ?
Et à qui mieux qu'à toy le doy-ie presenter ?
Toy qui de mon labeur te seruir ne refuses,
Toy que lon peut nommer le protecteur des Muses,
Qui soustiens leurs hōneurs, & tous leurs nouriffons,
Et qui n'as rien plus cher que leurs douces chanfons.

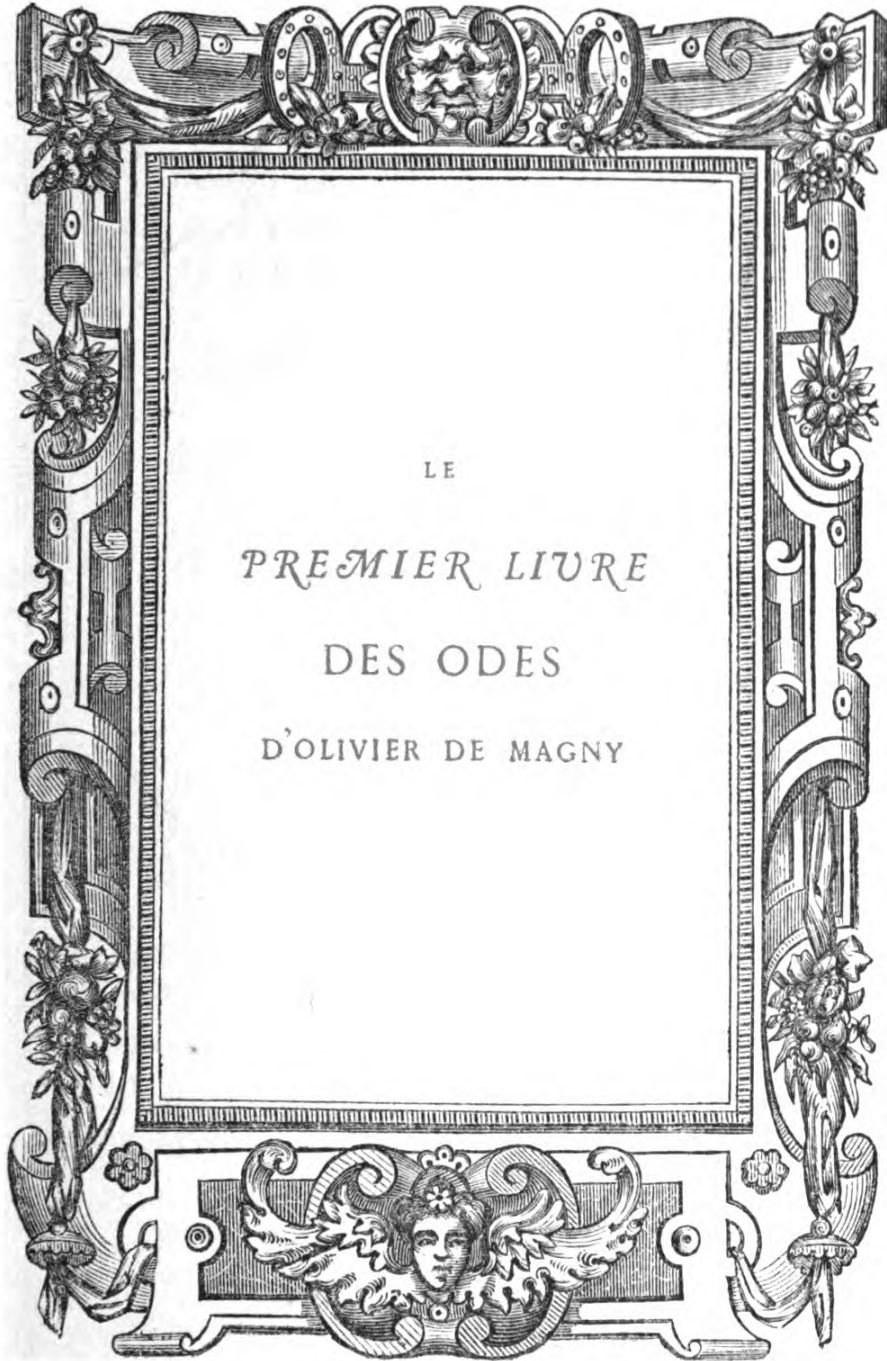
Le Soleil qui tout void, ne void point sur la terre
Vn qui conseille mieux pour la paix & la guerre,
Ny qui tesmoigne mieux les merites d'autry,
Ny qui mieux s'acommode au regne d'aujourdhuy
Pour cognoistre l'humeur ou d'un Pape ou d'un prince
Et seruir son Seigneur en estrange prouince.

Et ne void point encor sous la voute des cieux
Vn qui soit plus acort, & moins ambitieux,
Ny qui derobbe mieux de sa langue faconde,
Et de son doux maintien les cueurs de tout le monde,
Ny qui soit plus requis pour seruir vn grand Roy,
Ny qui merite mieux l'eternité que toy.

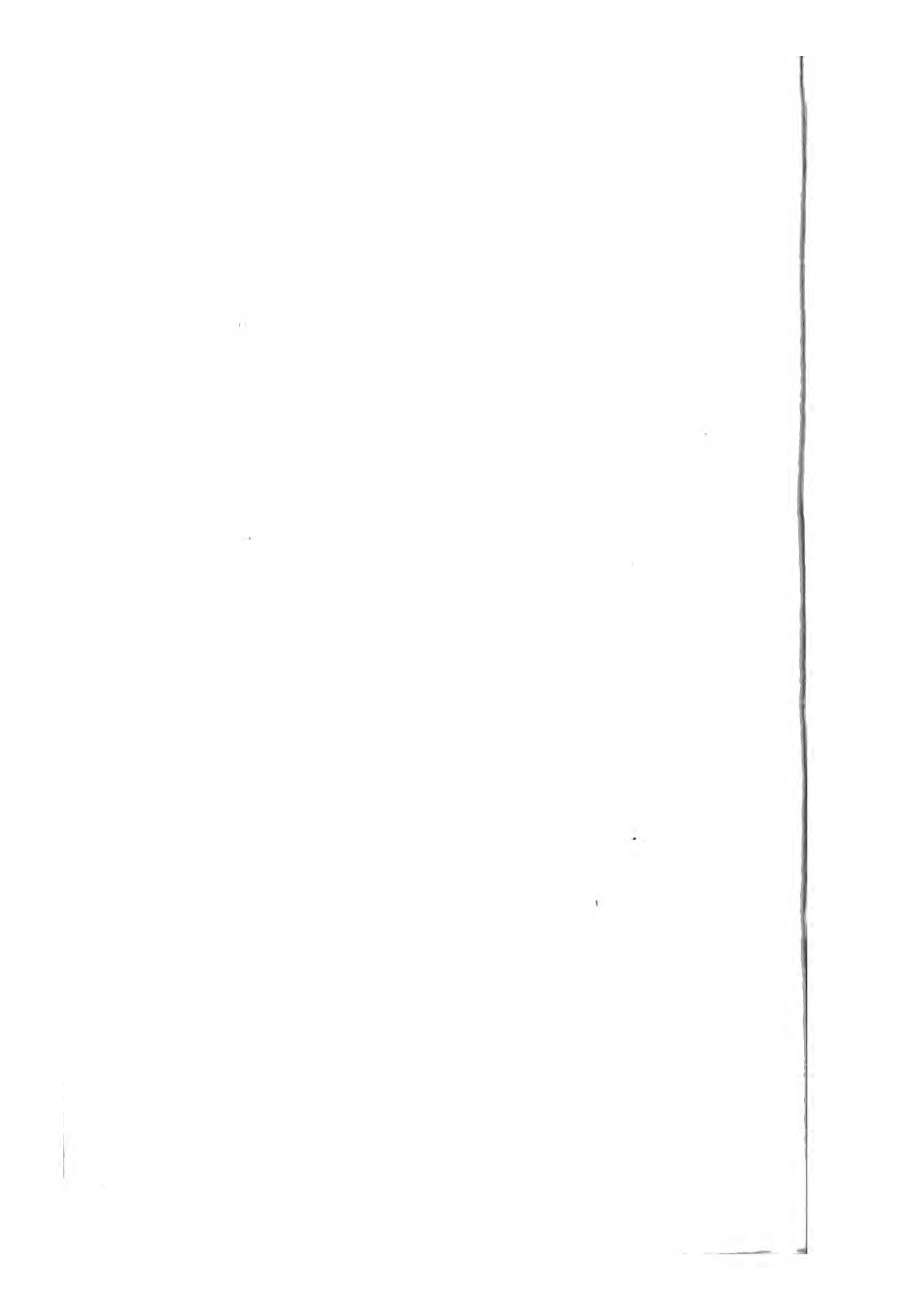
Ouure doncques ta main, & pren ce petit liure

Qui par toy se promet mille siecles furuiure,
Soustenant mon party, contre le mesdifant
Qui vouldra trop malin offencer ce present:
Car il craint plus cent fois sa pointure trop rude
Que les vers, qui les vers rongent dans vn estude.





LE
PREMIER LIVRE
DES ODES
D'OLIVIER DE MAGNY



LE PREMIER LIVRE
DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois

A MADAME SOEUR DU ROY,

ODE.



AINTEMENT que de toutes partz
Nous voyons que l'horrible
Mars
Trouble nostre Europe mutine,

Parmy tant de guerre & de fang,
Pourroit bien tenir quelque rang
Des Mufes la tourbe diuine?

Et toy Princeffe en qui les Dieux
Prodiges respandent leur mieux,
Te plairoit il l'oreille tendre

Pour escouter cette chanfon,
Ores qu'vn tant horrible son
Bellonne nous vient faire entendre ?

Bien que ces Sœurs ne cherchent pas
Les fiers & dangereux combatz,
Touteffois apres vne guerre
Toufiours elles chantent l'honneur
D'vn Roy vainqueur & de son heur
Rempliffent le ciel & la terre.

Et bien que ton Frere à present
Darde son feu le plus nuyfant
Sur le ieune Roy des Espaignes,
Pourtant tu ne laiffes par fois
D'escouter le luth & la voix
De ces neuf fçauantes Compagnes.

Auffi fur leurs tertres iumeaux
Elles t'ont faict dedans leurs eaux
Puyfer leurs graces eternelles :
Sachant que tu n'ignorois pas
Que parmy les plus doux esbatz
Rien doux ne peult estre fans elles.

Iadis Iunon ayant son cœur
Rempli d'vne amere rancœur,
Contre ces neuf Muficiennes,
Pour auoir pere Iupiter,

Leur fist vn debat fusciter
Par les trois sœurs Siciliennes.

Le dy ces trois Syrenes Sœurs
Qui de leurs charmantes douceurs
Attiroyent en l'Isle fleurie
Mainte nauire, & maint nocher
Pour au choc de quelque rocher
Luy brifer sa barque & sa vie.

Ces trois par la Royne des cieux
Hastant vn vol audacieux,
S'en vindrent sur le mont Parnasse
Trouuer les Muses, & tenter
Qui d'elles auroit à chanter
Plus de douceur & plus de grace.

Mesmes s'orgueilliffant en vain,
Elles commencerent foubdain
D'affiller leur langue sucrée,
Pour l'honneur du chant recevoir :
Et d'ordre en chantant esmouoir
Des Muses la tourbe sacrée.

Or, elles chanterent comment
Pluton éprouua le torment
Que donne l'enfant d'Ericine :
Et comme ardemment forcené
Dans vn char brauement trayné
Il s'en vint raur Proserpine.

Or elles dirent les trauaux
Qu'auoit eu par montz & par vaux
Et iour & nuict fa triste mere :
Ore la peine & le foucy
Qu'elles auoyent souffert auffi
En cherchant leur Compagne chere.

Comme les Dieux prenans pityé
De leur peine & de l'amytié
Qu'elles portoyent à la Pucelle,
Mirent des æfles fur leurs doz
Pour mieux la chercher sur les flotz,
Et par la terre vniuerfelle.

Comment (ô Ceres) tu t'en vins
Laffe de porter tes deux Pins
Trouuer au ciel l'enfant de Rhée,
Et pour la fin de ton recours,
Plorant, implorer fon secours
Pour r'auoir la Nymfe egarée.

Comme ce Dieu, des Dieux le Roy,
Qui l'auoit faict naistre de toy,
Te voyant tant de pleurs épancre,
S'elle n'auoit goufté du fruit
Qu'on goufte en l'eternelle nuict
T'accorda te la faire rendre.

Mais eftant las, hélas! trop feur

Que cét infernal Rauiffeur
L'auoit d'en faouurer contraincte
A l'heure-à l'heure en te fachant,
Et tes blondz cheueux arrachant
Ceres tu redoublois ta plaincte.

Quand Iupiter pour t'apaifer
S'en vint doucement te baifer,
Comme il fist la mere d'Enée,
Lors que Iunon dépite encor
Du present de la pomme d'or
S'opposoit à sa destinée.

Te iurant par les eaux d'embas,
Contre les loix de ce repas
Que tu recouurerois ta perte,
Et qu'encore vn temps demourois
Auecques ta fille, & pourrois
Guerdonner ta peine soufferte.

A tant les Syrenes cessant
Leur chanfon, & la finissant
Par ceste infallible promesse,
S'atendans l'honneur emporter
S'arrestoyent, afin d'escouter
Celle des vierges du Permesse.

Quand voicy neuf diuines voix
Qui s'acordans tout-à la-fois

Dirent tant de douces merueilles,
Que leur son par l'air s'épandant
Tiroit soudain de l'attendant
L'esprit rauy par les oreilles.

Elles dirent que cettuy-la
Qui premier sur la mer alla
Fendant les plaines de Neptune,
Ne tenta les endroitz plus creux,
Ny les destroitx plus dangereux,
La craignant de courir fortune.

Mais bien fagement par les bordz,
Mal instruit encore aux effortz
Des fiers tourbillons de l'orage,
Se promenoit à l'enuiron,
Et du choc du rude auiron
S'affeuroit tousiours le courage.

Depuis la paliffante peur
S'amortiffant dedans son cueur,
Pour ourdir sa nouvelle trame,
Il alloit vn peu plus auant,
Puis vn peu desia fait sçauant
A guider la barque & la rame.

En fin l'audace qui l'éprit,
Luy fit refouldre en son esprit
Vne entreprife emerueillable

Par vn art incogneu, faifant
A nature contredifant,
Que la mer deuint nauigable.

Tant que l'orgueil des ventz diuers,
Ny la froidure des hyuers
Ny la plus horrible tempefte
Ny les rocz que l'eau peult cacher,
Ne peurent iamais arracher
Cefte entreprife de fa tefte.

Ains mettant fes deffeins à chef,
Il franchit avecques fa nef
L'Egée mer, & l'Ionie :
Puis reuint, montrant à l'abord
Sur fon tillac, & fur le port
Signe d'allegrefte infinie.

Auffi quand quelcun entreprend
D'executer vn œuvre grand,
Il ne fault point qu'il le commence
Sans le preuoir, à celle fin
D'en faire meilleure la fin,
Et moins douteufe l'affurance.

A tant ces Vierges appaifant
Leurs douces voix en fe taifant,
Donnerent fin par cét exemple
A leur chant fi bien acheué,

Digne vrayment d'estre engraué
Par Mnemofine dans son Temple.

Tandis Apollon assistant
Pour departir au mieux chantant
Sans faueur le iuste merite,
Branlant son chef deux & trois fois,
Dit que des filles d'Achelois
La chanson n'estoit si bien ditte.

Et pour leur monstrier clerement
Qu'el's auoient trop legerement
Affailly ces Sœurs immortelles,
Il couppa leurs aisles soubdain,
Puis en façonna de sa main
Trois fois trois coronnes pour elles.

Voila comment ce docte Chœur
Demeura, Princeffe, vainqueur
Des trois attrayantes Syrenes,
Contrainctes de se repentir
De leur erreur, & de sentir
A leur dam leurs emprises vaines.

Et deslors Euterpe arresta
De deux plumes qu'elle ietta
Les plus belles de sa coronne,
Qu'un iour el' me les donneroit,
Et que mon pouce en traferoit
Le saint honneur qui l'environne.

De l'une de ces deux aussi
J'ay deffiné cette Ode cy
Qu'humblement i'appens à ta gloire :
De l'autre, Vierge, ie m'atens
Escrire auant que soit long temps
De mon grand Prince la victoire.

Faisant entendre par mes vers
Comme par maintz endroitz diuers
Il estend les champs de sa terre :
Et qu'encor le Soleil n'a veu
Vn Prince d'honneur si pourueu,
Ne si courageux à la guerre.

Mesme que le Rhin confessant
Que c'est le Roy le plus puissant,
La Meuze aussi deffus son onde
Voyant tant de vaillantz effortz,
Bruyt & rebruyt contre ses bordz
Que c'est le plus grand Roy du monde.

A IEAN DE BOVRBON

CONTE D'ANGHIEN ET DE SOISSONS.

ODE.

DESORMAIS, Muses aux beaux yeux,
Quand vous voudrés parler des Dieux
Il vous faut Apollon eslire :
Apollon, ce docte vainqueur,
Qui guide si bien vostre Chœur
Par les fons diuins de sa lyre.

Car c'est luy qui plus entre tous
Se void plus souuent entre vous,
Et qui plus augmente voz gloires
Honorant non moins voz chansons,
Et le front de voz nourrifions,
Que ses plus insignes victoires.

Aussi, Pucelles, desormais
Si dessus vos iumeaux fommetz
Vous voulez chanter quelque Prince,
Allez au sang Bourbonyen,
Choisir le Conte d'Anghien,
Digne de plus grande Prouince.

Car c'est vn des Princes ça-bas
Qui se plaist plus en vos esbatz,
Et qui plus voz vertus honnore,
Me daignant mettre au reng des siens,
Qui suys de voz musiciens
Cil qui plus ardant vous adore.

La doncques Pympleanes sœurs,
Respandez moy de voz douceurs,
Et faictes qu'heureux, ie raconte
Les trauaux brusques & plai fans,
Ou s'exerce en ses ieunes ans
Ce Prince mon maistre & mon Conte.

Apeine au terme de neuf moys
Ce Prince nay du sang des Roys
Sortoit hors des flancz de sa mere,
Mesme à peine il ouuroit les yeux
Pour veoir maintz & maintz Demidieux
Qui l'atendoyent avec son pere :

Lors que son pere trionfant
De l'heur qu'aportoit c'est enfant,
L'assist sur sa sainte poitrine,
Puis le baifant plus de cent fois
Dreffa sur l'aïlle de sa voix
Au ciel cette oraison diuine.

O Dieu! ô pere Olympien!

Qui respens le mal & le bien
Sur les humains en double forte :
Fauorise d'vn dextre esclair
Ce iour tant heureux & tant clair
Qui tant d'allegresse m'apporte.

Et permetz qu'auant de mourir
le puyffe veoir si bien flourir
De c'est enfaçon la ieunesse,
Que vaillant comme vn autre Hector,
Et faige en fin comme vn Nestor,
Il soit l'appuy de ma vieilleffe.

Permetz encor que quelque iour
Il vienne au paternel feiour
Veoir celle dont il vient de naistre :
Braue se conduisant parmy
Maint vaillant captif ennemy
Surmonté de sa seule dextre.

A fin qu'alors en luy faisant
Quelque grand & riche present,
Butiné parmy sa conqueste,
Il paye l'angoiffeux ennuy
Qu'elle a supporté ce iourduy,
De son mal causant nostre feste.

Ainsi prioit Hector iadis
Devant sa femme, pour son filz

L'espoir futur de la prouince :
Mais afin que plus viftement
Nous ourdiffons nostre argument,
Retournons Muses à mon Prince .

A peine presque on le feuroit,
Que sa douce bouche il ouuroit
Pour former sa parole tendre,
Faisant dez son commencement
Par maint mignard blandiffement
Ses bontez diuines entendre.

Mesme honorant son gouverneur
(Dez qu'il en eust) du mesme honneur
Dont il auoit la face peinte,
Toufiours assis sur son giron,
Ou fretillart, à l'environ
Toufiours plein d'une honneste crainte.

Sans luy iamais il ne bougeoit,
Sans luy iamais il ne mangeoit,
Ny iamais ne difoit parole
Sans droit le regarder au front,
Craignant en tout d'estre trop prompt
Fors qu'au doux traual de l'escole.

Ainsi le vaillant Pelien,
Le pié-leger Theffalien,
En sa plus tendrette ieunesse

Ne bougeoit, ny prenoit repas,
Si son Phenix entre ses bras
Ne flatoit sa delicateffe.

Ne lors qu'il s'enfloit despité
Deuant la Troyenne cité,
Contre le plus grand des Atrides,
Reffusant ses dix talentz d'or,
Ne vouloit trauerfer encor
Sans luy les campagnes humides.

Mais bien le daignoit arrester,
Et faire soigneux aprester
Vn liët pour luy dans son nauire,
Tandis que tous les Grecz confuz
Pour leur perte, & pour son refus,
D'esperoient d'apaifer son ire.

Mais laiffons ce Duc estranger
Et venons, Mufes, à changer
Les derniers fons de nostre lyre,
D'autant plus qu'un hymne en ses vers
Se parfait de fredons diuers,
D'autant plus il faut qu'on l'admire.

Mon Prince à peine eut le pouuoir
D'aller feul, qu'il vouleut auoir
Au flanc vne petite espée,
La commençant de s'animer,

Et d'un chaud desir d'escrimer
Ayant la poytrine eschaufée.

Depuis il prist son paffetens
Toufiours portant en son printens
Marqué de magesté Royale,
Ore à voltiger dextrement,
Ore à fauter allegrement,
Ore à la paume, ore à la balle.

Ore à veoir vn milan mourir,
Ore à veoir vh leurier courir
Après vn lieure en la campagne,
Ou chaffer le cerf dans les boys,
Ou mettre vn fanglier aux abboys,
Imitant le Troyen Ascaigne :

Alors que la pauvre Didon
Bruflant' du feu de Cupidon,
S'affembloit avecques Enée
Au plus secret d'un antre creux,
Contentant son cueur amoureux
Soubz le faux voile d'Hymenée.

Puys le foir quand il reuenoit
Vn luth en sa main il prenoit,
Fredonnant vn chant de son pouce,
Comme Achil' fouloit au retour
Des combatz qu'il faisoit le iour
Fredonner sur sa lyre douce.

Et s'il voyoit quelque beau dain,
Quelque poutre, ou quelque poulain,
Quelque-fois poursuyuant sa chasse,
Au foir quand il se retiroit
D'un creion au vif il tiroit
Sa beauté, sa taille, & sa grace.

Ou bien à lire il se plaçoit,
Ou lire à quelcun il faisoit,
Pour quelques exemples comprendre,
Jamais coucher ne se pouant
Sans auoir vn liure audeuant,
Comme fouloit faire Alexandre.

Et voila les jeux vertueux
Où tu t'es, non voluptueux,
Exercé durant ta iouuance,
Que j'ay dit en cette chanson,
Attendant que d'un plus haut son
Je chante ta braue vaillance.

Car ore que tu ne t'esbatz
Qu'à ferir parmy les combatz,
En l'exploit des plus beaux faitz d'armes,
Il ne fault que parmy ces jeux,
Je mesle ce que courageux
Tu faiz aux plus rudes alarmes.

La doncq' Prince reçois en gré

Cet Hymne que t'ont consacré
Les vierges qu'enfanta Memoire,
Attendant que sur ses autelz
Entre les Princes immortelz
Le sacre encore mieux ta gloire.

A DIANE DE POYTIERS

Duchesse de Valentinois.

ODF.

Si ie voulois égaller dignement
Vostre grandeur, ie ne scaurois comment
Executer entreprise si haute,
Pour auoir tout, & de tout auoir faute :
Car en autruy ie ne sceuz oncques voir
Ce qu'en vous seule on peut appercevoir,
Vous qui semblez, entre les grandz Duchesses,
Ce que l'or semble entre les grandz richesses,
Et qui tenez l'excellence du mieux
Qui coule en bas par les astres des cieux.

Vn chacun void comme, Diane bonne,
Vous excellez la fille de Latone,

Sœur de Phebus, cette Nymphé qui luyt
Par l'espaisseur de la plus noire nuit,
(Et qui ça-bas oferoit si profane
Se comparer à la belle Diane?)
Elle ne luyt que la nuit à son tour,
Mais voz vertuz & de nuit, & de iour,
Luyfent fur nous & decorent le monde.

Elle se monstre ores courbe, ores ronde,
Douze fois l'an se renouellant, mais
Vostre beau front ne se change iamais,
Ainçois tousiours en sa constance entiere
Il nous respand sa diuine lumiere.

Par vn eclipse elle perd ses clartez,
Mais vous iamais ne perdez voz beautez :
Car le soleil dont, Princeffe benigne,
Vous receuez ceste clarté diuine,
Est bien plus grand que celluy dont Phebé
Prend la lueur de son front recourbé.

Elle est des boys la maistresse nommée,
Et est encor des femmes réclamée,
Quand elles font à leur enfantement :
Mais quant à vous, vous n'estes seulement
Dame des boys, & dame des fontaines,
Ains des chasteaux, des villes & des plaines,
Ayant puiffance & loy de fecourir
Tous ceux lesquelz vont à vous recourir.

Elle est toujours par les forestz espees,
 Portant son arc, son carquois & ses leffes,
 Avec sa troupe allant soir & matin,
 Pour atraper quelque nouveau butin :
 Mais vous, Madame, ayant si bien sceu prendre
 Le plus grand bien que vous pouuiez attendre,
 Ore en repos, arc & flesches quittant,
 Vous n'estes rien à bon droit souhaitant.

Voila pourquoy ceux qui veulent descrire
 Vostre renom, ne scauent comme dire,
 Se confondant dans les infinitez
 Des faintz trefors de voz diuinitez.
 Bien veut Clion que de moy ie presume,
 S'il vous plaifoit que ie prinffe la plume
 Pour voz ayeux & voz graces vanter,
 Que ie pourrois vn iour vous contenter.

A L'ILLVSTRISIME CARDINAL

CHARLES DE LORRAINE.

ODE.

QVAND i'entreprens de ma lyre tanter
 Diuin Prelat, pour tes graces chanter,

Soudainement i'aperçoy ce me fsemble,
Dans vn trefor mille perles enfemble,
Toutes d'vn pris, & chacune si belle,
Que ie ne scay bonnement à laquelle
Donner l'honneur, voyant que la derniere
Est en valeur semblable à la premiere.

Car quand ie viens solitaire à penfer
Par où ie doy mon hymne commencer,
Si ie choisiz ton heureuse naiffance,
Voila soudain la celeste influence,
Et l'œil benin de ton astre ascendant,
Mille beaux dons dessus toy respendant :
Voila ton fang, l'ornement de la terre,
Et mille honneurs de la paix, de la guerre,
Tant pardeça, que pardelà la mer,
Qu'il faut premier sur ma lyre animer.

Puis si i'esly ta ieunesse chenuë,
Voila soudain ta prudence cognuë,
Voila ton nom engraué dans les cieux,
Voila tes faitz pareilz aux demy-dieux,
Qu'il faut encore accorder sur ma lyre.

Et si ie veulx ta preuoyance ellire,
Ou ton scauoir, ou ton sain iugement,
Ou ta bonté : voila soudainement
Mille vertuz, mille graces bien nées,
Et mille encor de mille enuironées,

Qui tout à coup se viennent presenter
Deuant ma lyre, afin de les vanter.

Puis si ie veulx sur ma corde maistresse,
Dire l'honneur de ta caute sageffe :
Voila le soing qu'en veillant tu reçois
Prez de ton Roy, pour son peuple François,
Et ton esprit si soubdain à comprendre
Ce qu'il te plaist benignement entendre :
Bref ton esprit, & tant & tant de choses
Dedans ton chef diuinement enclofes,
Qui tout soubdain dignes d'un égal pris,
Veulent auoir de mon œuvre entrepris
Le premier reng, si bien que ie demeure
Confuz, craintif, & rauy tout à l'heure,
Confuz de veoir en telle infinité
Les saincts presens de la diuinité,
Craintif voyant ma puissance petite
Pour celebrer dignement leur merite,
Et tout rauy de la clere splendeur
Diuin Prelat, qui fort de ta grandeur.

Voila pourquoy pour te chanter ie n'ose
Ma bouche ouuir d'un estonnement close,
Ne faichant point, de tes graces sonneur,
A qui premier ie doy donner l'honneur
Voyant le ciel de ces graces pareilles
Ouerer en toy ses plus grandes merueilles :
Mais s'il te plaist tant abaiffer tes yeux,

Que de vouloir d'un regard gracieux
 Favoriser ce qu'ores ie te donne,
 le te prometz par l'enfant de Latone,
 Et par ses sœurs, qui benignes me font
 Boire en leurs eaux deffus le double mont,
 Qu'au temple saint de leur mere Memoire
 le chanteray les hymnes de ta gloire :
 Voire si bien, que nostre age apprendra,
 Et l'aduenir encores entendra,
 Que ta faueur peut donner au Poète
 Ce que du ciel seulement il souhaite.

AV REVERENDISSIME CARDINAL

FRANÇOIS DE TOURNON.

ODE.

LA France me voyant eslire
 Les meilleurs accordz de la lyre,
 Pour chanter ton loz meritè,
 Contre moy, Prelat, ne s'irrite,
 Acusant ma temerité,
 Qui d'une chanson si petite
 Te promet l'immortalité :

Mais bien, despite, elle me blasme,
Dequoy trop ardent ie m'enflame
A fonner ces vers deuant toy,
Ores que ton esprit s'aplique
Sous le feptre de mon grand Roy,
A donner à sa republique
La iustice egalle à la loy.

Et sans la faueur que tu portes
A la Musique en tant de fortes,
Te paiffant de l'air de ses sons,
Et que ie scai qu'elle t'estime
L'honneur de ses vieux nourrifons,
L'eusse pour toy quitté ma ryme,
Voire ma lyre & mes chansons.

Touteffois, se pourroit il faire
Que plus long temps ie peusse taire
Tes vertuz mignonnes des Dieux,
Sans faire à nostre France entendre
Le bon heur qu'elle obtient des cieux,
Qui daignent dessus toy respandre
Toutes leurs graces pour son mieux ?

Car ou soit qu'en estrange terre,
En temps de paix, en temps de guerre,
Ou soit qu'en la France tu sois :
Pour son bien sans cesse tu veilles,
Et mille desseins tu conçois,

Desquelz tu conduys & conseilles
Le bon heur du Roy des François.

Le plus agé des deux Atrides,
En la guerre des Priamides,
Desiroit plus d'un feul Nestor :
Et nostre Roy, qui ta prudence
Tient plus chere qu'un grand tresor,
De telz que toy desire en France
Et dix & dix autres encor'.

Auffi tousiours il s'accompaigne
Du record de ce qu'en Espagne
Tu feiz iadis tramant la paix,
Et iamais ingrat il n'oublie
Les emprises & les effectz,
Qu'en maintz endroitz de l'Italie,
Ta caute sageffe a parfaitz.

Mesmes quand ses bandes guerrieres
Il meine aux terres estrangeres,
Et qu'il fait maint fleuve vermeil
Du sang hayneux dont il est maistre,
Saichant ton auis nompareil,
Pres de la Royne il te fait estre
Chef principal de son conseil.

Quelle auffi tant brusque ieunesse,
Surpasse ta faige vieillesse ?

Et qui peut plus d'honneur auoir,
Ou, le ieune ardant aux conquestes,
Ou, toy vigilant à preueoir
Que l'Aigle qui porte deux testes
Ne puisse encor nous deceuoir ?

Il ne faut pour chanter tes gloires
Fueilletter les vieilles histoires :
Car ta race antique & ton heur,
Les faueurs que te fait ton Prince,
L'acueil d'un chacun, & l'honneur
Que tu reçois en sa prouince,
Sert d'argument à ton sonneur.

Adioustant à cela tes graces,
Et les vertus que tu embrasses
Au chœur en Parnasse adoré,
Chery les neuf doctes Pucelles,
Du blond Apollon honoré,
Et de cent graces eternelles
D'elles & de luy décoré.

Iamais content tu ne reposes
Au trauail des plus graues choses,
Qu'en oyant les Muses chanter,
Ou bien t'amusant, solitaire,
A quelque subgect inuenter,
Pour du labeur qu'ell' te font faire,
Pouuoir ton repos augmenter.

On dit du vieil harpeur de Thrace,
Qu'il faisoit iadis à sa trace
Suyure les rochers & les boys,
Et qu'il ployoit la rage & l'ire
Des plus fiers Tigres sous ses loix,
Si doux fut le son de sa lyre,
Et si doux l'accord de sa voix.

Et toy de ta Lyre divine,
Et de ta parole benigne,
Ne fais moins que ce Thracien :
Car tu fleischis l'ardante rage
Du plus barbare Scythien,
Et gagnes si bien son couraige
Qu'il ne peut estre autre que tien.

Vy doncques heureux, & careffe
L'Ode qu'humblement ie t'adresse,
T'affeurant que si ie cognois
Qu'elle ayt contenté tes oreilles,
Je diray encor de ma voix
A ton loz tant d'autres merueilles,
Que tu viuras plus d'une fois.

A L'ILLVSTRISSIME CARDINAL

ALEXANDRE FARNÈSE.

ODE.

Si i'auoy' pour bien t'estrener
Toute la diuerse richesse,
Qu'Agamemnon vouloit donner
Au plus valeureux de la Grece,
Lors que ce Duc Theffalien,
De courroux enflammant son ame,
Avec l'enfant Menetien,
Se despitoit pour vne femme :

Je prendroy voluntiers le soing
De te l'offrir de main non chiche,
Mais tu n'en as aucun befoing,
Estant asses largement riche :
Puis le grand pere Olympien
Qui darde ça bas la tempeste,
Des tonneaux de mal & de bien,
N'a versé que mal sur ma teste.

Des doctes Sœurs les vers si doux,
Les vers dauantaige te plaisent,

Les vers, qui les plus fiers courroux
Des Dieux & des hommes apaisent :
De vers pauvre aussi ie ne fuis,
La Muse assés m'en enfoisonne,
Des vers presenter ie te puy,
De mes vers aussi ie te donne.

Atendant que quelque autre fois
Ie puyffe mieux chanter ta gloire,
Acordant aux sons de ma voix
Les sons de ma lyre d'ivoire :
Thesee est la bas sur le port,
Voire le compagnon d'Oreste,
Mais par les vers, maugré la mort,
Leur gloire est icy manifeste.

Quand ie voudrois mon Luth toucher
Pour sonner tes grandes loenges,
Ie n'en voudrois aller chercher
L'argument aux terres estranges :
Et pour bien chanter ton honneur
Que l'effort du temps peut prescrire,
Tes qualitez, ny ton bon heur,
Ny tes biens ie ne voudrois dire.

Ie ne voudrois dire l'espoir
Qui s'espand par toute la terre,
Et le desir qu'on a de veoir
En tes mains les clefz de saint Pierre :

Ny dire encor ie ne voudroy
Des tiens l'alliance feconde
Auecq' l'Empereur, & le Roy,
Les deux plus grans Princes du monde.

Ie ne dirois encor comment
Marchant hardi par les campagnes,
Tu menas vn oft brauement
De Rome iufqu'aux Allemaignes :
Et comme aux armes nompareil,
Et en la prudence admirable,
Par ta force, & par ton confeil,
Tu t'acquis vn bruit memorable.

Ie ne dirois comme on a veu
Le grand Pape Paule troysiefme,
Te cherir ainfi que nepueu,
Et t'aymer autant que foymesme :
Ny ne dirois pas combien d'ans
Souftenant fa fainte vielleffe,
Combien tu feiz d'actes prudentz
Tefmoins d'vne meure ieuneffe.

Mais bien enflammé viuement
De l'ardeur du Prince de Dele,
Ton fçauoir diroit feulement,
Pour faire ta gloire plus belle :
Et dirois que ce qu'ont efcript
De bon, & de beau les antiques,

Est tout propre pour ton esprit
A dire aux oreilles publiques.

Je dirois comme tu ne veux
Passer vn iour sans veoir vn liure,
Sachant bien que par la tu peux
Te faire immortellement viure :
Et qu'apres le digne labeur
Des grans affaires que tu meines,
A lire dedans vn autheur
Tu delasses toutes tes peines.

Je dirois (mon Prelat) encor,
Pour embellir tousiours mon hymne,
Que tu ne fais autre tresor
Que de sçauoir, & de doctrine :
Et que tu te plais plus à veoir,
Esloigné des delicateffes
Vn homme abundant en sçauoir,
Qu'vn autre abundant en richesses.

Et si pour dignement toucher
Toutes ces vertus excellentes,
Et de l'oubly les arracher,
Mes forces n'estoyent suffisantes ;
Mes vers ne feroient dechassez,
Pour auoir telle audace prise :
»Car d'auoir voulu, c'est assez
»En vne si grande entreprise.

AV REVERENDISSIME CARDINAL

GEORGES D'ARMAIGNAC.

De la santé.

ODE.

O RES qu'une ardeur vehementè
Dedans ta couche te tourmente,
D'une fieure estant arresté,
Il me plaist puy qu'en ce martire
La santé seule t'est à dire,
Chanter vn hymne à la Santé.

Je veulx ore en la faueur tienne,
Prier la Santé qu'elle vienne
L'ardeur de ta fieure amortir :
A fin qu'elle estant amortie,
Et du tout hors de toy fortie,
Hors de peur nous puyffions fortir.

Voulant dorefnauant fans cefse
Celebrer ceste alme Déeffe,
Garde du repos des humains,

Et voulant deormais l'eslire,
Pour seul argument de ma lyre,
Et seul but de tous mes desseins.

Mais afin que ce que ie sonne
A quelcun dignement ie donne,
Mon Prelat, ce sera pour toy :
De qui la fanté bien heurée
Est si fort du Roy desirée,
Digne desir d'un si grand Roy.

Nul aussi mieux que toy n'est digne
D'avoir le present de c'est hymne,
Tant pour ta vertu de grand pris,
Pour ta grace, & pour ta faconde,
Que pour ta gravité profonde,
Et pour l'ardeur de tes espritz.

Quelquefois sur mon luth d'ivoire,
Je diray l'hymne de ta gloire,
Pour tes raritez annoncer :
Mais ores que le mal te greue,
Il faut qu'à la Santé i'acheue
L'hymne que ie vois commencer.

O belle Déesse immortelle !
Déesse immortellement belle !
Qui tiens ton thronne dans les cieus,
Comme Royne entre les celestes,

Qui, debonnaire, ne molestes
lamais les hommes ny les Dieux.

Par tout, Dééffe, où tu feiournes,
Par tout où tu viens & retournes,
Le foucy te fuyt & l'es moy :
Et par tout la douce lieffe,
Le courage & la gentilleffe,
Et le ieu demeure avecq' toy.

Vn chacun à bon droict t'appelle
Dééffe mere vniuerfelle,
De tant que l'on void d'animaux,
Maistresse des graces fuyuie,
Vnique ornement de la vie,
Et le doux confort de tous maux.

L'homme ieune ardemment t'honore,
L'homme vieil plus deuot t'adore,
Et iamais en nulle faison
Il ne peult de tes dons se taire,
Et se garder de ne te faire
Quelque beau vœu dans sa maison.

Soit qu'en esté la Canicule
Les eaux & les campagnes brusle,
Ou qu'en hyuer les cieus soient pleins
De gresle, de neige & de pluye,

Jamais le temps ne nous ennuye,
Quel qu'il soit, si nous sommes sains.

Sus, Amys, tandis que ie sonne
Les biens que la Santé nous donne,
Chassons ces soucy & ces pleurs
Et que par la chambre on répande
Du thyn, du lys, de la lavande,
Et mille autres fortes de fleurs.

Aussi tost, diuine Princeffe,
Que tu prens vers nous ton adresse,
Vn beau iour clairement nous luyt,
La fieure soudain reste morte,
La paleur reste en mesme forte,
Et la Mort aux Ombres s'enfuyt.

Comme la nuit prend sa carriere
Quand elle void hors la barriere
Des Indes le cler Apollon :
Ou ainsi qu'une obscure nuë,
S'enfuit legere à la venuë
De l'Austre, ou du fier Aquilon.

On peut bien en maintes manieres
Surmonter les bestes plus fières,
Les lyons, les sangliers, les ours :
Mais sans toy, Royne, on ne surmonte

La mort, ceste beste si prompte,
Quand ell' vient pour trancher noz iours.

Si la fortune est fauorable
A quelque pauvre miserable,
C'est vn grand heur qu'auoir du bien :
Mais quelque bien qu'elle luy liure,
Santé, si tu ne le dois fuyure,
Tout fon bien ie n'estime rien.

O repos que cherchans nous sommes!
O mere benigne des hommes!
Benigne nourrice de tous!
Sans toy rien n'est de delectable,
Sans toy rien n'est de profitable,
Ny fans toy rien d'vtile & doux.

Sans toy, Royne, l'arc & les flesches
Sans toy les brandons & les mesches
De Cupidon & de Cypris,
Sans toy encores l'Hymenée,
Et fans toy le bon Thyonée,
Demouroyent fans honneur & pris.

Vn chacun te veut & t'apelle,
Vn chacun se plaist & fautelle
Quand il te void venir à luy :
Vn chacun des autelz te dresse,

Vn chacun te dict & confesse
Son esperance & son appuy.

De nuict au ciel n'a tant d'estoiles,
Ny dessus la mer tant de voiles,
Ny tant de fleurs en vn printems,
Ny de feuz en Ethne ou Vesuue,
Qu'auecq toy, Princeffe, l'on treuve
De douceurs & de passetems.

Sans toy les grans pompes n'agrément,
Sans toy les plaisirs ne recréent,
Et fans toy peu seruent les biens :
Bref, soit en paix, ou soit en guerre,
Bref, soit au ciel, ou soit en terre,
Tout fans toy ne vault iamais riens.

Ny Venus feroit si riante,
Ny Ceres feroit si plaifante,
Ny Flore si gaye fans toy,
Et fans toy, Déesse feconde,
Ie ne voudroy de tout le monde,
Estre nommé paisible Roy.

Ou que tu fois, iamais n'arriue
La pareffe lente & tardiue,
Qui semble chiche de ses pas,
Mais le jeu, le bal & l'adresse,

Mais la jeunefſe & l'allégrefſe,
Mais les plaiſirs & les eſbatz.

O combien celluy que tu aymes
Se deuroit bien aymer luy meſmes,
Et te tenir bien cherement.
Car s'il te perd, il fait la perte,
Qui ne peut eſtre recouerte
Sans ſouffrir beaucoup de torment.

On a tout bien en ta prefence,
Mais au contraire en ton abſence
On eſt touſiours plein de douleur,
On a la face r'encherie,
On a l'eſprit en facherie,
Et bref on n'a rien que malheur.

Pour faire quand on t'a perduë
Que bien toſt tu nous fois renduë,
Ce n'eſt pas aſſes d'auoir beu
Mille medecines ameres,
Ny d'auoir par mille cauteres
Enduré le fer & le feu.

Mais il faut encor' dauantage
Qu'en ſouffrant vne extreme rage
On ſe laiſſe couper vn bras,
Ou vne iambe, ou vne cuyſſe,

Viuant ainfi fans que l'on puyffe
Recouurer repos ny repas.

Je ne conte point les offrandes,
Les vœuz, les despenfes si grandes,
Ny les voyages, ny les dons,
Ny tout ce que l'on met en œuure,
A fin, Santé, qu'on te recœuure
A l'heure que nous te perdons.

C'est pourquoy bien heureux i'estime
Celuy qui tient quelque regime,
Pour fain tousiours se maintenir.
Car s'il se maintient d'autre forte,
Tant foit il de nature forte,
Il s'en repent à l'aduenir.

Vous doncq qui ne sentistes oncques
Caterre ny fieure quelconques,
Et qui croyez pour estre fortz,
Et ieunes qu'une maladie
N'oferoit troubler vostre vie,
Je vous pry foyez plus acortz.

Et ne pensez que la jeunesse
Ny le bon-heur, ny la richesse,
Vous empechent de la sentir :
Car ny le temps, ny le courage,

Ny la faueur, ny le lignage,
Ne vous en fçauroyent garentir.

O Santé, pucelle diuine!
Si tu n'estois, ceste machine
Vn nouveau Cahos se feroit:
Et si tu n'estois, la Nature
En ses faitz deuiendroit obscure,
Et presque inutile feroit.

Le siecle d'or te doit son viure,
Celuy d'argent, celuy de cuyure,
Celuy de fer te doit le sien,
Voire ceulx qui viendront encores,
Après cil où nous sommes ores,
Te deburont le leur auffi bien.

Pour toy ie quitterois aux Princes
La maistrise de leurs prouinces,
Et pour toy au Prince des Dieux
le quitterois encor le Sceptre,
Ne voulant fans toy estre maistre
Ny de la terre, ny des cieux.

Et c'est pourquoy Palingenie,
Au zodiaque de la vie
Nous dit qu'un simple laboureur,
Mais qu'il soit fain en sa bourgade,

Est plus heureux qu'un Roy malade,
Qu'un Pape, ny qu'un Empereur.

A bon droit la Muse te vante,
A bon droit Apollon te chante,
Et les Poëtes à bon droit
Qui sur tout, Santé, te desirent,
T'estiment, t'escrivent, t'admirent,
Et t'honnorent en tout endroit.

Soit aux citez, soit aux villages,
Un chacun te fait des images,
Ceignant ton front de belles fleurs :
Puis à lentour on chante, on sonne,
On s'entretient, on s'arraifonne,
De tes biens, & de tes valeurs.

Je te salue, & resalue,
Sainte Santé tant bien voulüe,
Qui nous peuz fauver de tout mal :
A fin que par ta vertu sainte,
La fièvre soit bien tost estaincte,
Qui tourmente mon Cardinal.

Sois luy maintenant secourable,
Et en t'inuoquant faorable
Preste l'oreille à ma chançon
Sans que iamais de moy tu partes,
Ny que deormais tu t'escartes
De luy, ny de mon AVANSON.

A IEHAN DV THIER

Conseiller du Roy, secretaire d'estat & de ses finances.

ODE.

TANDIS que mon ame rauie,
D'vne non vulgaire fureur,
Du zodiaque de la vie
Me fait pourfuyure le labeur:
Ore les vices plus estranges
Detestant & monstrant au doy,
Et ore chantant les louenges
Des hommes diuins comme toy,
Je veux que le foin qui m'esueille
Donne vne tréue à mon esprit
Pour te monstret le faint escrit
Qui dans ma poytrine fommeille.

Ouvre donq' ta diuine oreille,
Mon du Thier, que les plus grans Dieux
Ont d'vne prodigue merueille
Fauorisé de tout leur mieux,
Escoute le chant que ie sonne
Sus les nerfz d'vn cistre nouveau,
Qui ne se plaist & ne s'entonne

Qu'en chantant l'honneur le plus beau,
Tel que le tien, qui ia delaisse
Nostre tour par l'air s'esleuant
Pour courir depuis le Leuant,
Iusqu'aux bordz où Phebus s'abaisse.

Iamais l'heur ne vient icy
Veoir les hommes, qu'il n'ameine
Les fiertés d'vne grand peine,
Ou le fiel d'vn fier soucy,
Soit qu'il acoste les Roys
Pompeux en braues arrois,
Ou des riches la richesse,
Ou des poures d'icy-bas
Le repos, & le repas,
Et la simple petiteffe.

Aussi Iupiter qui commande
Comme il luy plaist aux plus grans Dieux,
Non esloigné de ceste bande
Se tient sur la porte des Cieux,
Ore versant de sa main dextre
Le bien sur nous auarement,
Et tantost de sa main fenestre
Le malheur prodigalement.
Cettuicy sous le bien se treuve
Souz vne douce estoile né,
Et cettuy plus infortuné
Malemment le malheur esproue.

Quelquefois ce Dieu met ensemble
Du bien & du mal égalé,
Et d'une main, souz qui tout tremble,
Le darde en bas amoncellé.
Quelque autrefois il entremesle
Auecq vn bien deux rudes maux,
Et les renuerse pefle-mesle
Sur les plus nobles animaux,
Sur les hommes, pour faire entendre
Sur quel but il faut affeurer
Ce que nous deuous esperer,
Et le chemin qu'il nous faut prendre.

Quant à moy ie l'ay goufté
Si longuement que i'espere
Après ma double misere
Veoir le bien de ta bonté :
Reçoy doncques mes escritz,
Et fay qu'a l'œuure entrepris
Quelque heureuse fin ie donne,
Tellement me fortunant,
Que tes vertus coronant,
Moy mesmes ie me coronne.

A PIERRE DE RONSARD

ET PIERRE DE PASCHAL.

ODE.

QUAND ie voy Ronfard & Paschal,
Qui d'un nœud faintement fatal
Se lient par amour ensemble,
Ie beneiz l'estoile des cieux,
Qui d'un accord si precieux
Deux espritz si rares affemble.

Puys quand ie m'arreste pour veoir
De l'un & l'autre le sçavoir,
Et l'heur qu'ilz ont de la nature,
Admirant leurs espritz aigus,
Ronfard ie compare à Phebus,
Et Paschal i'efgalle à Mercure.

Phebus à la table des Dieux,
Avec son luth melodieux,
Paist des Dieux les faintes oreilles:
Et Ronfard à celle des Roys,
Mariant son luth à sa voix,
Paist les Roys de grandes merueilles.

Mercure le Dieu voiajer
Fit iadis à maint estranger
Les vuloirs de fon Dieu notoires :
Et Paschal difert comme luy,
Meffager annonce aujourdhuy,
De fon Roy les grandes victoires.

Phebus & le Saturnien
Firent iadis le mur Troyen,
Qui des Grecz fut depuis la proye :
Auiourdhy Paschal & Ronfard,
Font reuoir par vn plus bel art
Vne autre plus diuine Troye.

Apollon fut priué iadis
Après la cheute de fon filz,
Par Iupiter, de l'Ambrosie :
Et Ronfard a long temps esté
Priué de fon loz merité
Par l'ignorance & par l'enuye.

Mercure a iadis dérobbé
D'Apollon le bel arc courbé,
Et ses traitz d'une ruze fine :
Et Paschal prend ainfi le mieux
Des Grecz & des Latins plus vieux,
Ornant fon histoire diuine.

Phebus sentit iadis fon fein

De l'amour de la vierge plain
Qui predict la Troyenne cendre :
Et Ronfard sent ore en son cueur
Les traitz de l'Archerot vainqueur
Amoureux d'une autre Caffandre.

Mercure iadis en son chant
A Argus la teste tranchant,
Fit d'lo fur luy la vengeance :
Et Paschal en l'œuure entrepris,
De fes doux & doctes escriz,
Tranche le chef à l'Ignorance.

De Phebus l'enfant Thracien
Tiroit du son musicien
Après luy les rocz & les arbres :
Et Ronfard comme luy touchant
Les nerfz de son luth allechant,
Tire les forestz & les marbres.

Quand la Mort les hommes a pris,
Mercure en guide les espriz
La bas aux bordz de la noire vnde :
Mais Paschal fait plus de sa voix,
Car il y va querir noz Roys
Et les fait reuenir au monde.

DE LA VERTV.

A IEAN DE PARDEILLAN

Prothonotere de Pangeas.

ODE.

LE siecle ou nous viuons est voirement de fer,
Et le fer voirement est venu de l'enfer :
Car autrement l'honneur de la vertu celeste
Ne feroit, Pardeillan, aux hommes si moleste.

Cettuy branlant son chef d'un geste audacieux,
Et cét autre dresseant son front devers les cieux,
Ou celuy qui des doigtz ses argumens propose,
Veulent pour peu de cas apparostre grand chose.

Cettuy qui tient sa langue en un graue repos,
Plus de mines faisant qu'il n'a de bons propos,
Et cettuy babillant des choses plus notoires,
Veulent estre nommez registre des histoires.

Cét autre en s'ecartant du vulgaire un peu loing,
Et feignant d'auoir peu les richesses en foing
Pour dire quelque mot du ciel, ou des Atômes,
Pense estre Philosophe excellent sur les hommes.

Cettuy-cy pour tenir vn Virgile en sa main,
Vn Ouide, vn Horace, ou quelque autre Romain,
Ou pour lire par fois quelque vers de Petrarque
Pense estre vn grand poëte & fait de l'Ariftarque.

Cettuy dit pour scauoir fix motz Grecz feulement
(Encor mal digerez) qu'on ne peut bonnement
Vne œuure composer qui viue plus d'vn age,
S'on n'a plustoft appris cét estrange langage.

Cettuy prend bien plaisir aux espriz plus gentils,
Et en tient pres de luy, mais ilz sont inutilz,
Et ne seruent qu'alors qu'il prend de la reubarbe,
Ou qu'en sa chambre apart il fait raire sa barbe.

Cettuy-cy veut celer les ouurages qu'il fait,
Et veut estre estimé par cela plus parfait,
Disant, fot, que qui met quelque liure en lumiere
S'obscure bien fouent à la clarté premiere.

Cettuy pour apparoir des plus aymez des Dieux,
Cherche en hypocrisant les folitaires lieux,
Et dit qu'on ne scauroit des Dieux gagner la grâce,
A viure ainsi meslé parmi la populace.

Cettuy veut, ignorant, force livres auoir,
Pour acquerir le bruit d'estre homme de scauoir,
Et cét autre plus lourd vn gentilhomme accuse
Quand foisonnant en biens aux lettres il s'amuse.

Cettuy-cy pour aymer ceux qu'ayme la Vertu,
Et pour estre tousiours pompeusement vestu,
Avoir force valetz & tenir graffe table,
Tache en s'apaurissant se faire inimitable.

Cettuy fait de son ventre vn Dieu voluptueux,
Et cettuy se dedaigne entre les vertueux,
Et touteffois tous deux aueuglez de delices,
Deguisent en vertu les plus dampnables vices.

Cettuy-cy pour parler quelque peu des combatz,
Et pour avoir de loing veu tresbucher à bas
Quelque Espagnol vaincu, veut, Therfite inutile,
Avoir autant d'honneur qu'en merite vn Achile.

Cettuy pour se monstrier par tout affable & doux,
Et pour estre à bien peu ce qu'il dit estre à tous,
Pense en fardant sa voix, son riz & son visage,
Des grans & des petitz estre estimé plus sage.

Cettuy-cy se courrant d'vn masque de Caton,
La Muse bannissant, fuyt l'aduis de Platon :
Et cét autre l'en blasme, & foustient que fans elle
Vn Roy ne peut acquerre vne gloire eternelle.

Cependant la vertu sen va mise à mespris
Entre vn petit tropeau des plus gentilz espritz ;
Et des vices se plaint qui luy font sur la terre
Supporter en tous lieux mille fortes de guerre.

Toufiours pourtant elle a fon honneur indompté,
Et ferme comme vn roc pres de la mer planté
Que le vent & la gresse & la fouldre & tempeste,
Dresse toufiours au Ciel vers fon pere la teste :

Faifant apres l'orage apparoir fes rayons
Plus ardans & plus beaux, ainfi que nous voyons
Plus claire du Soleil la clarté coustumiere
Quand vn temps le brouillaz a caché fa lumiere.

Et comme on veoid le marbre apres estre faly
De quelque noir mortier, plus net & plus poly :
Ainfi fon clair honneur par cét espaiz orage
Reluyt toufiours plus net vainqueur de tout outrage.

La Vertu semble à l'or qu'on affine au fourneau,
Qui plus est enflammé & plus il deuiet beau,
Et semble au dyamant en fa beauté suprême,
Voyre au Phenix pourpré qui renaift de foy mefme.

Toy doncq, mō Pardeillan, qu'elle tiēt aujourd'huy
Sur fes plus fauoris fon plus fidelle appuy,
Perfeuere constant amy bien aymé d'elle
Faifant ton heur diuin & ta gloire immortelle.

Et nous faiz bien toft veoir quelque œuure de ta
main,
Afin de ne veoir point qu'elle respāde en vain
Ses trefors deffus toy, car elle est trop fachée
S'elle loge en quelcun qu'il la tienne cachée.

A DEUX DE SES AMYS.

ODE.

Pvys qu'il faut partir, mes amys,
Ne soyons plus tant endormis,
le voy desia l'Aurore claire,
Qui monstre au Soleil myforty
Le teinct dont elle nous eclaire,
Non fans dedaigner le party
Du Vieillard qui ne luy peut plaire.

Sus doncq ne tardon plus icy,
La dent du venimeux foucy
Nous y poingt l'esprit fans relasche,
Puis le souvenir s'y refait
De ce tour meurtrierement lasche,
Que la Parque à Salel a fait
Faisant que la tombe le cache.

Allons, Robert, marche deuant,
Le soufflement de ce doux vent
Ne nous vient presager la pluye,
Prenons congé de tout chacun,
Bien que l'adieu soit plein de fuye,

Et foyons feurs qu'il n'est aucun
Qui de ce depart ne s'ennuye.

Quant est à moy ie n'ay befoing
Remplir mon cueur d'un si grand foing,
Ie le diz hyer à ma Thalie,
A ma Deesse Delauné,
Qui docte aux plus doctes s'allie,
De peur que le temps empenné
Rende sa gloire enseuelie.

Toutteffois pour ne faire tort
Au nœud qui me ferre si fort,
De nostre amytié ferme & faincte,
Ie le veux dire encore vn coup,
D'une parolle aussi contraincte,
Que cil qui n'attend que le coup
Qui doit rendre sa vie estaincte.

Adieu donc vierge aux yeux riantz,
Vierge qui de cent Orientz
Ternirois la richesse entiere,
Vierge qui donnes à mes vers
L'ame, les fons & la matiere,
Et qui faiz que par l'univers
Ie traffe vne neuve carriere.

Ie m'en vois librement forcé,
Voyant mon espoir si froiffé

Qu'il ne peut plus long tems me paistre,
Le men vois loing, loing de tes yeux,
Si les Dieux le veulent permettre,
Cercher le bon heur que les cieux
Iadis me voulurent prometre.

Seiche doncq tes yeux si baignez,
Quand bien nous ferons esloignez,
Nostre ardeur ne demourra morte,
Te iurant par l'Archer vainqueur
Qui força ma force plus forte
N'arracher iamais de mon cueur
L'image de toy que i'y porte.

Va, Robert, cours en dire autant
A la mignarde qui t'attend
Pour t'appaster de son haleine :
Les cheuaux languiffent bridez,
Puys ie voy reuenir Laueine
Les plis de son front deridez
Comme estant hors d'vne grand peine.

Bien pensay-ie à veoir sa couleur
Qu'il sent vne amere douleur
Dedans sa bouillante poytrine
Plaignant à iuste occasion
Les yeux de sa Nymphé diuine,
Ornant non moins sa nation
Que le Soleil ceste machine.

L'hierre si fort n'estreint pas
 De la grimpeure de ses bras
 Le chefne qu'il ayme, ou la plante,
 Que d'un bras vouté chastement,
 Et d'une bouchette allechante,
 Le la veiz hier mignardement
 loindre sa moytie sommeillante.

L'OMBRE DE SALEL.

A Monsieur d'Avanson.

ODE.

DANS les boys ombrageux, où les amoureux viuēt,
 Et où, comme la haut, de rechef ilz poursuyuent
 Leurs ardentes amours, moins que iamais lassez,
 Quand deça l'eau de Styx, Charon les a passez,
 Je compasse pour toy les replis de cest hymne,
 Attendant l'arriuer de ma belle Corinne.
 La doncques AVANSON, la donc escoute moy,
 Et ne t'esbahis point si ie m'adresse à toy,
 Et si par mon MAGNY, ma nourriture chere,
 Je te faiz vn present de l'onzième d'Homere,

Et du douziesme encor non plus en Grec, ainçois
Tournez par moy naguere en langage François.

Ton scauoir, ton honneur & ton merite encore,
Que maint diuin esprit diuinement decore,
Celebrant tes vertuz te rendent fuffifant
Pour obtenir le don d'un si riche present :
Et les Dieux, & le Ciel qui sur toy vouté semble,
Prenant plaisir de veoir tous ses trefors ensemble,
De longue & longue main, te l'auoyent destiné,
Te voyant, AVANSON, tant heureusement né,
Et tant fauorifer les neuf doctes Pucelles
Et tous ceux qui scauans font fauorifez d'elles.

Et bien qu'entre ces vers tu ne trouues cachez
Mille pompeux trefors des Indes arrachez,
Ne laiffe pour cela, ie te pry, de les prendre :
Car l'honneur de ce don peut cent fois mieux es-
tendre
Et croistre ton renom, que d'un Crese les biens,
Ou les palles monceaux des trefors Mydiens.

Icy tu pourras veoir le gouverneur Atride,
Qui s'arme brauement, & qui brauement guide
Ses souldars à la guerre, & pourras veoir encor
Comme Iris fait sortir de la bataille Hector,
Et comme il y reuient aussi tost qu'il oyt dire
Qu'Agamemnon bleffé s'enfuyt en fa nauire.

Après tu pourras voir Vlyffe environné
D'un grand scadron Troyen, voire si mal mené
Qu'il voyoit ia desia sa deffaicte prochaine
Sans le secours d'Aiax & du mary d'Helaine.

Puis Achille verra son Patrocle mander
Vers le diuin Nestor, afin de demander
Quel Grec il ramenoit nagueres de la presse:
Et là tu le verras qui le filz de Menece
Exhorte d'exhorter le plus fort des Gregeois,
De secourir leur camp, & prendre son harnois,
Et luy mesme y venir employer sa vaillance.

Puis Patrocle verras qui d'Eurypile pense
La playe de la cuyffe, & comme ce pendant
Le magnanime Hector de son char descendant
Entre au fossé des Grecz, fuiuy de ses cohortes,
Et comme d'une pierre il enfonce les portes
Du fort hay des Dieux, apres que Sarpedon
Eut laissé pour vn temps ses gens à l'abandon.

La dōques, AVANSON, fay réplir tes oreilles
Des nombres refonnans de ces douces merueilles,
Et toy mesme à longs traitz repaiz-en tes espriz,
Car ce ne sont des feuz du brandon de Cypris,
Car ce ne sont des vœuz qu'une ame enamorée
Append deuotement à sa Dame adorée:
Mais bien mille beaus vers qui grossissent le cueur,
Et roidissent le bras d'un braue belliqueur,

Tel que toy, AVANSON, en qui le ciel assemble
La vaillance, l'honneur & le scauoir ensemble :
Car, ou soit que ton Roy te conduyse aux combatz,
Ou soit que des proces tu tranches les debatz
En l'vn & l'autre temps tu peux l'honneur acquerre
D'estre faige au conseil & vaillant à la guerre.

Au deuant de qui doncq, au deuant de quelz yeux
Offriray ie ces vers? qui les merite mieux
Que toy, mon Auanson? si ce n'est ce grand Prince
Souz qui courbe le chef la Francoyse prouince,
Sous qui veut le destin que le reste des Roys
Auant qu'il monte au ciel acoustume ses loix,
Et sous qui i'ay gousté la faueur que fouhaite,
Et que peut meriter vn immortel Poëte.

Ouure doncques ta main fauorable, & reçois
Ce que mon cher MAGNY te presente pour moy,
Bienueignant, AVANSON, d'vne douce careffe
Celuy que ie t'enuoye, & ce que ie t'adresse.
De l'vn, tu tromperas la peine que tu prens
Sans cesse vigilant aux affaires plus grans,
Et par l'autre tu peuz, s'il le veut entreprendre,
Faire par l'Vniuers tes merites entendre.
Aussi ie te les donne à cell'fin que tu fois
La deffense & l'appuy de mon liure François,
Et que de mon Magni mon attente non vaine
Tu fois dorefnauant le Recteur & Mecene
Comme ie foulois estre ains que descendre icy

Le fauuant de langueur, de peine & de fouci.
 T'adiurant par les boys de ces secretz vmbrages,
 Et par le doux Zephir' qui souffle en ces riuages,
 Voyre par le repos & par les doux esbatz
 Des Manes Stygieux qui t'attendent ça bas,
 Qu'a tel port de bon heur tu le vueilles conduire
 Que le vent de malheur ne luy puyffe plus nuyre.
 Mais quoy n'as tu gousté, AVANSON, de ce fruit
 Qu'au iardin des neuf Sœurs il cultive & produit?
 N'as tu desia cogneu comme il peut bien encore
 Engarder que le Temps ton renom ne deuore,
 Et, te grauant au ciel, empescher que ton bruit
 Ne se puisse noircir dans l'eternelle nuit?
 Il me suffira doncq de ce que ie t'en mande
 Sans ce que plus auant ie te le recommande.

Bien me plaist, AVANSON, de te dire que i'oy,
 Que i'oy souz ces ciprez aux piedz de mon grād Roy,
 De mon grand Roy François la lyre resonnante
 De vostre feul Ronfard qui sur elle me vante:
 Bien me plait il encor te dire le plaisir,
 Le plaisir qui nous vient, qui nous vient cy faisir,
 Quand nous oyons les chantz d'un si diuin poëte,
 Mefmement ce bon Roy, ce bon Roy qui regrette
 De n'estre encore en vie à cell' fin de pouvoir
 Coronner de sa main vn si rare scauoir.

Ie te veux dire aussi comme ie vien d'entendre
 Le Ciceron Paschal, qui daigne sur ma cendre

Tesmoignant mes vertuz, respandre de sa main
Les tresors plus diuins de son parler Romain :
Qu'ainfi croisse ton heur esloigné de l'Enuie
Comme il peut, AVANSON, te donner vne vie
Ressemblante du tout à celle la des Dieux,
Et t'affeoir auecq eux au plus beau de leurs cieux.
l'ay encores les sons de la lyre immortelle
Du nouveau Delien vostre diuin Iodelle,
l'oy la voix de Pangeas, de cet autre Apollon,
Qui de ses vers illustre & redore mon nom.
l'oy le docte Nauiere, & Denifot encore,
Et comme de leurs vers l'vn & l'autre m'honore,
l'oy encore, AVANSON, le gentil Tahureau
Qui sa Sarte abandonne & vient sur mon tumbeau
De ses fredons mignardz animer ma memoire,
Et le loz redoubler de ma durable gloire.

Heureux doncques ceux la lesquelz font curieux,
D'acquerir l'amitié des prophetes des Dieux,
Des Poëtes sacrez qui peuuent par leurs dextres
De la Mort & du Temps faire leurs amys maistres.
l'oy encore Durban le mignon des neuf Seurs
Qui respand doucement les plus sainctes douceurs
De son parler Romain sur ma tombe pompeuse.
l'oy encor de Maumont la complainte piteuse,
l'oy Magny d'autre part qui s'adolore en vain
De quoy la fiere Mort de son dard inhumain
M'a si tost fait passer les eaux qu'on ne repasse :
Ie l'oy sur mon cercueil qui verse à pleine tasse

Du nectar Quercinois, & du lait, & du miel :
 l'oy mille & mille criz dont il remplit le ciel,
 Ressemblant le poucin en sa triste misere,
 Qui de loin apperçoit sa clocloquante mere,
 Et qui se void captif de l'oyseau rauissant,
 Qui l'emporte par l'air ia desia periffant.

l'oy encore, AVANSON, la dolente querelle,
 Les soupirs & sanglotz de ma Corynne belle,
 l'oy ses Nymphes aussi blaïmans les mesmes Dieux
 D'auoir si tost permis l'absenter de ses yeux.
 Ainsi pleuroit Tethis & mainte Nereïde
 Pour le compaignon mort du vaillant Peleïde,
 Quand le filz de Nestor eut annoncé sa mort,
 Et qu'Achil' forcenné s'en tormentoit si fort.

Voyla ce que i'entendz, AVANSON, sur ces riuës
 Chatouillé d'vn plaisir que les personnes viues
 Deuroient soigneusement auant que de mourir
 Par presentz & faueurs en viuant acquerir :
 Car si l'homme trespasse & descend en ces plaines
 Hay des nourrifons des sœurs Permessiennes,
 De Phebus & Mercure, il n'a pas meritè
 D'auoir apres sa mort cette felicité :
 Mais toy que pour soustien elles ont voulu prendre
 Tu la merites bien & la peux bien attendre.

COMPLAINTÉ DES DAMES DE FRANCE

Sur le partement de Monsieur le Prince de Fe.

ODE.

Vous Cupidon qui scauez noz secretz,
Oyez, pour Dieu, de noz tristes regretz
La pitoyable plainte,
Nous consolant au depart de celuy
Qui vostre gloire emporte avecques luy,
Laissant la nostre estaincte.

C'est ce Herôs du fang mesme des Dieux,
En qui le ciel a répandu le mieux
De sa fainte influence,
Celuy ie dis de qui l'illustre nom
Vole immortel en immortel renom
De l'Itale à la France.

Il est yffu du costé maternel
Des Roys de France, & quant au paternel,
Du grand Hercule d'Este,
Fier, courageux, ses ennemys domtant,
Et genereux l'autre Hercule imitant
De la race celeste.

Mais pour autant que ses faitz estimez
Sont ia defia par la terre femez,
Et qu'il n'est conuenable
Que nous parlions des horribles combatz,
Nous le tairons, mais nous ne tairons pas
Nostre mal deplorable.

La doncq'Amour venez oyr noz criz,
Venez ayder à mettre en ses escriz
Nostre peine trop forte :
Et foulageant noz tristes passions
Chantons noz maux, & ses perfections
D'un son qui nous conforte.

Soit qu'aux tournoys pour l'amour entrepris,
Soit qu'à la course il emporte le pris,
Et dans le bal encore,
Ou parmy nous deuisant doucement
Gagnant l'honneur du tout entierement
Du tout il vous honnore.

Ou soit qu'il vueille vn cheual façonner,
Il daigne bien le plaisir en donner
Aux amoureuses Dames
Et voltigeant en mille & mille tours
Sa bonne grace esueille mille amours
Au profond de leurs ames.

C'est luy qui tient votre carquois si plain,

C'est luy encor qui foustient vostre main
Quand vous tirez voz flesches :
C'est luy qui fait craindre vostre vertu,
Et qui pour vous cent fois a combatu
Aux amoureuses bréches.

Sans luy vos traictz ne feroient iamais craintz,
Sans luy vos feux pieça feroient estainctz,
Et vostre arc tousiours courbe
Ne feroit point fans luy de si beaux coups,
Et moins fans luy trayneroit apres vous
Vne si belle tourbe.

Bien qu'en honneurs & en biens il soit grand,
Iamais pourtant entre nous il ne prend
Iusqu'à la plus petite,
Sans quelque temps pres d'elle s'amuser,
Et de douceur en son endroit vser
Plus qu'elle n'en merite.

Doux & courtois deffus les gracieux,
Fort & hautain sur les audacieux,
Jeune de force & d'age,
Chenu de meurs, entier & liberal,
Rendant les cueurs de nous en general,
Sous l'amoureux feruage.

Et bien que cent ressentent leurs espriz
Pour le veoir tel de son amour épriz,

Il n'en dedaigne nulle,
Ains condamnant de Narcis la rigueur,
Affable & doux, il laisse ardre son cueur
Du brazier qui nous brusle.

Ores sans luy le Soleil plus ne luyt,
Le iour plus clair nous est obscure nuyt,
Et ce qui fouloit plaire
Pour ce depart déplait ore à noz yeux,
Si qu'on diroit que la terre & les cieux
Taschent de nous mal faire.

Regardez doncq' si ce n'est iustement
Que nous plaignons ce triste partement,
Puis-que desia l'absence
Nous faict sentir plus de dolent ennuy,
Que de plaisir nous n'auions aujourd'huy
Par sa douce presence.

Faites au moins, s'il vous plaist, Cupidon,
Qu'il ait l'ardeur de vostre beau brandon
Toujours viue en son ame,
Et que sans fin, apres ce partement,
Dedans son sein il porte constamment
Cette premiere flame.

Car tant qu'en l'air s'aymeront les oyseaux,
L'abeille aux prez, le poisson dans les eaux,
Et les cerfs aux ramées,

Toufiours fon nom, fes graces, fes bontez,
Et fes vertuz dans noz cueurs tourmentez
Demourront imprimées.

ELEGIE D'AMOUR

ET DE LA SIDERE DE JEAN BRINON

PARISIEN.

Dv vieil Tithon la vermeille Compaigne
Epaniffoit les fleurs de la campagne,
Et les oyfeaux degoifans dans les boys
Ses clairs rayons bienueignoient de leurs voix :
Lors que fongeant à ma Nymfe diuine,
Et aux tourmentz que l'Enfant d'Erycine
Me faiçt souffrir doublement doulereux,
le m'écartay dans vn boys plantureux
De Myrtes bruns, ou d'vne bouche amere
le deplorois & l'Enfant & la Mere,
Par lefquelz, las ! vn foin entenaillé
M'a tant de fois malement trauaillé,
D'vn noir ennuy me contraignant repaifire :
Mais à l'inftant foubz l'umbrage feneftre,
l'ouy douloir cét Archer éploré,

• Comme vn enfant de sa mere égaré :
Parquoy i'acours où sa plaincte me guyde,
Et le trouuay, qui d'une trace humide
Faisoit couler deux ruyffeaux de ses yeux.
Le veiz son arc qui pendoit ocieux,
Et son carquois à la branche d'un arbre,
Luy soupirant si tristement, qu'un marbre,
Voyre le cueur d'un tigre non dompté,
Eussent à coup comme luy lamenté.
Et non content de soupirs & de larmes,
Le vei ses mains commencer des alarmes
Contre son sein, le plombant de grans coups.
Le vei encor redoubler son courroux,
Et d'une main felonement cruelle
Tirer son poil, & de l'une & l'autre aëlle,
Les aurons dont il rame par l'air,
Lors qu'il luy plaist sur la terre voler.
Dieux! dis-ie adoncq', cet Archer qui vous dompte
Ce ieune Dieu que nul Dieu ne surmonte,
Doit il ainsi par despit se donter,
Et forcenné soy mesme surmonter ?
Ainsi me soit fauorable sa flésche,
Comme il convient, ô Dieux, que ie l'empesche.
Lors, tout poureux, & de vergoigne plain,
Bien humblement i'allay prendre sa main,
Et le prier, d'une parole basse,
Qu'ainsi cruel contre luy ne mefface :
Luy demandant encor l'occasion
D'une si dure & triste affliction.

Des qu'il m'ouyt vne œillade il me gette,
Et me cogneut, ayant de sa fagette
Iadis empraint dedans ma loyauté
Le vif portraict d'une rare beauté.
Si douloureux maintenant ie lamente,
Dit-il adonc, & si ie me tourmente
Comme tu voys tant outrageusement,
Las! ie le faiz encor plus iustement:
Voyant perir le bon heur de ma gloire,
Et terminer le cours de ma victoire,
Tout esperdu de ne pouuoir fonger,
Rien contre moy pour moy mesme venger:
Car d'une part tous ces doctes Poëtes,
Tous ces sacrez & diuins interpretes
De ma grandeur, qui remplissoient le ciel,
La terre & l'eau des douceurs de mon fiel,
Sont ore en bas deffus la riue noire,
Et i'en voy, las! morte icy la memoire.
Plus ne font leuz d'un Ouide les vers,
Plus ne font veuz en pris par l'univers
Catulle, Galle & Properce & Tibulle,
Plus on n'entend les chanfons de Marulle,
Tous font esteintz, & le monde aujourd'huy
D'eux & de moy ne reçoit qu'un ennuy.
Mesmes encor cét Harpeur d'Italie,
Qui bâtissoit vne neuue Idalye
Dans son terroir, ce Petrarque fameux
Passe & flestrit ce me semble comme eux.
Et tous ceux la qui les veulent ensuiure,

Ou qui tafchans de les faire reuiure
Chantent leurs vers, ne peuuent receuoir
Qu'vn vil dedain, pour vn gentil deuoir.
Ie ne voy nul qui tant, soit peu me prife,
Ie ne voy nul qui plus me fauorife,
Ains conuoiteux d'agrauer mon esmoy,
Tout est bandé, ce semble, contre moy.

D'autre cousté ie voy ceste Sidere,
Dont les beautez font honteufe ma Mere,
Qui de fes yeux auteurs de mille mortz,
Trop fierement refifte à mes effortz.
Et dedaignant & mon arc & ma trouffe,
Me doute moins quand plus ie me courrouffe,
De tell' façon que iamais ie n'ai peu
La renflammer de l'ardeur de mon feu.
I'ay bien vaincu le fort Dieu de la guerre,
Mefme à celluy qui darde le tonnerre,
Ce puiffant Roy des hommes & des Dieux
I'ay fait fouuent abandonner les cieus,
Se transformant, atteint de mon martire,
En cygne, en beuf, en pucelle & Satyre.
Pluton, Neptune & les Dieux de la mer,
Ont éprouvé mon venin doux-amer.
Bref il n'est rien en ce monde qui n'aye
Senty l'aigreur de l'amoureuſe playe.
Mais quand ie veux de Sidere approcher,
Et quelque traitt fur elle defcocher,
Iamais au vif ma fleche ne la touche,

Ainçois foubdain ie voy qu'elle rebouche,
Ie fens foubdain mes nerfz se defroidir,
Ie fens mon fang foubdain se refroidir,
Mon poil dresser, mes puiffances s'estreindre,
Mes defirs vains, & mes torches s'esteindre,
Voyre en tel point qu'il semble qu'un destin
Ait deffus moy coniuré quelque fin
Pour amortir le bon heur de ma gloire,
Et terminer le cours de ma victoire.

Ainsi dolent Cupidon se plaignoit,
Et de fanglotz fa plainte accompaignoit,
Entrerompant fa parole contrainte,
Quand ie luy dy, delaisse ceste plainte
Filz de Deesse, & pense desormais
Estre plus grand & plus fort que iamais :
Car tant s'en faut que tu deuiennes moindre,
Ou que ton trait ne puisse encore poindre,
Comme il fouloit, que ie vois en tous lieux
Prifer tes faitz sur tous ceux-la des Dieux,
Et les autelz & portails de tes Temples
Environnez de despouilles plus amples.
Et bien que ceux qui iadis ont chanté
Les faintz honneurs de ta diuinité
Soient ore esteintz & leur gloire deferte :
Ce non obstant ne regrette leur perte :
Car, mon Ronfard, mon Phebus Vandomois,
Chante auiourdhuy des acordz de sa voix,
Si dignement ta grandeur immortelle,

Que tu n'euz onq vne gloire si belle,
Soit qu'il inuente, ou qu'il pille des vieux
Les plus beaux traitz pour les portraire mieux.
Mais ce Ronfard de qui la renommée
Florist par tout dans l'vniuers semée,
Ce grand Ronfard ton grand Prestre tenu,
Te feroit il, Cupidon, incogneu,
Luy qui contraint par les terres estranges
Les estrangers de chanter tes louanges,
Luy qui picqué viuement de tes dartz
Laisse pour toy les fureurs du Dieu Mars,
Et se plaissant en l'ardeur de sa flâme
Chante plustot les beautez de sa Dame,
Et les tourmentz des amoureux vaincuz,
Que les beaux faitz du filz d'Hector François :
Quoy qu'ardemment mon Roy le luy commande,
Et que de luy seulement il l'attende,
Impatient de veoir vn œuure tel,
Vn des moyens pour le faire immortel.
La donq' Amour seiche toutes tes larmes,
Et plus ioyeux repren' toutes tes armes,
Car ny ton nom, ny ton arc, ny ton heur,
Ne furent onc, plus qu'ilz font, en honneur.

Quant aux durtez de cette ame feure,
De cette belle & rebelle Sydere,
Ne crains par là d'amoindrir ton renom,
Car s'il te plaist t'accoster de Brinon,
Qui sent pour elle ardemment ta secouffe,

Toy de ton traict & luy de sa voix douce,
(Voix que Pithon & les neuf doctes Sœurs
Ont a-l'enuy confite en leurs douceurs)
Vous la rendrez tout autant amoureuse,
Qu'elle se monstre a-present rigoureuse.
Et autrement, certain, ie te promettz
Que son fier cueur tu ne poindras iamais,
Car luy, fans toy, ne peut ses feuz étaindre,
Et toy fans luy ne la scaurois atteindre.

De ce confeit & de ce doux confort,
Ce petit Dieu se contenta si fort
Qu'il me promist pour digne recompense,
De me donner bien tost la iouissance
De mon amour : puis me delaissant là,
Prenant ses traitz au ciel sen revola.

AVX GRACES.

ODE.

SAINCTES filles d'Eurydomene,
Sans qui tout deplait à noz yeux,
Soit la Deeffe qui vous meine
Ou son filz le maistre des Dieux:

Le ieu fans vous n'a point de grace,
Et fans vous, Graces, le plaisir
Ne peut plaire en aucune place,
Ny contenter aucun desir.

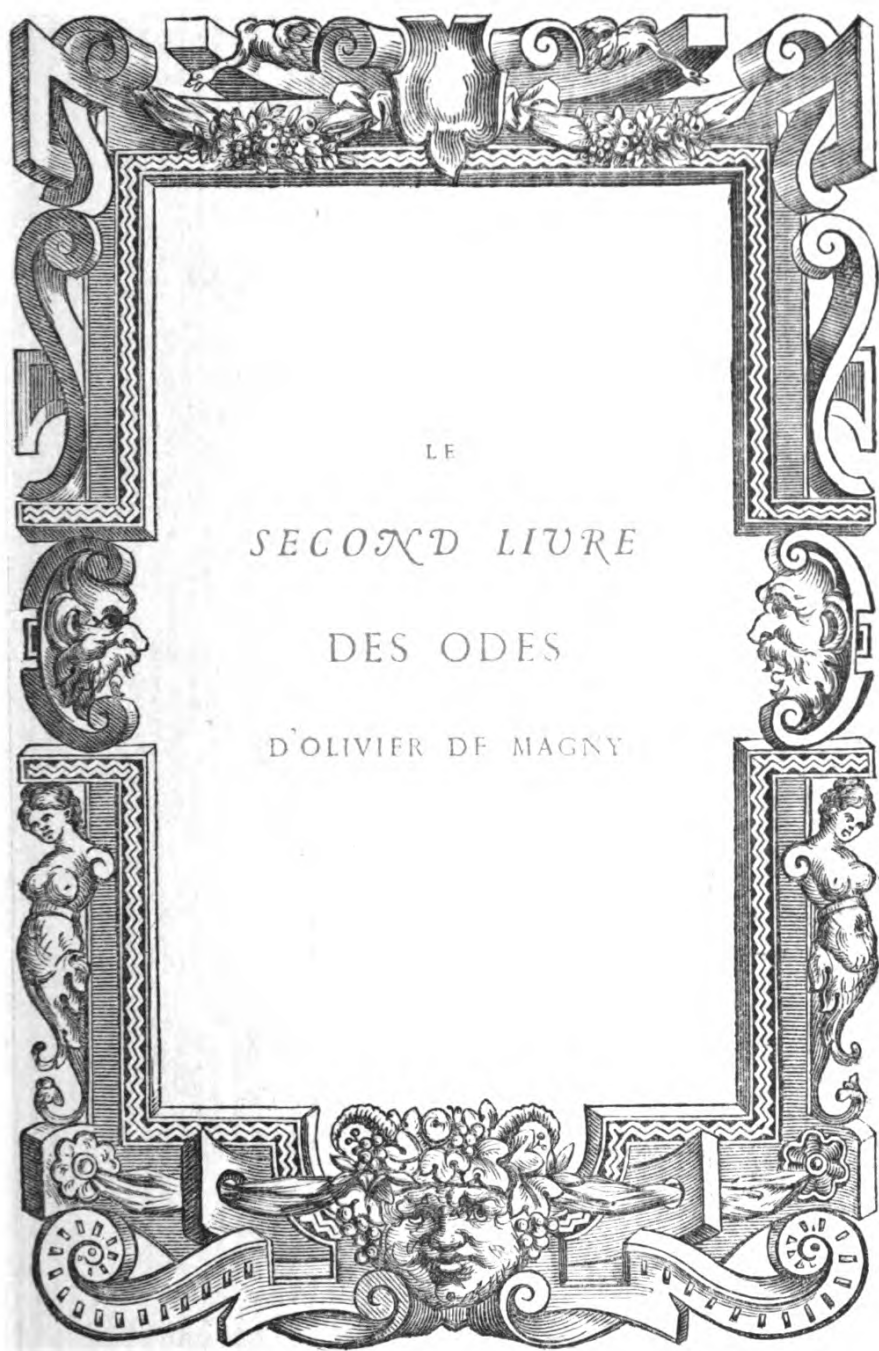
A chacune de vous ie donne,
Humblement par trois chastes vœuz,
Vne florissante couronne,
Pour en-honorer voz cheueux.

A chacune ie donne encore
Vn petit pot plain de laiçt doux,
Et chacune de vous i'honore,
D'vn petit vase de miel roux.

Afin qu'il vous plaife d'espandre
Tant de grace en mes petits vers
Que MARGVERITE puisse prendre
Plaisir en leurs nombres diuers :

MARGVERITE cette Princeffe,
L'vnique Seur de mon grand Roy,
En qui la plus belle richesse
Des Astres reluyre ie voy.

Fin du premier Liure.



LE SECOND LIVRE
DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois

A MONSIEVR D'AVANSON
Premier President au grand Conseil du Roy,
En faueur de Pierre de Paschal.

ODE

DE LA IVSTICE.



L'Océan de ses fieres ondes
La terre encor n'environnait,
Ny Titan de ses clartéz blondes
Le nouveau iour ne rame-
noit,
Ny sa Sœur reuoustoit sa face .
Quand du Cahos la lourde maffe
Enferroit dedans sa rondeur

Les femences & la grandeur
Et les acordz de toutes chofes :
La nature & fes faitz diuers,
Et l'image de l'vniuers
Dans fon fein pefle-mefle enclofes.

Mais depuis que la main diuine,
D'une diuine affection,
De cette immobile machine
Eut brifé la confusion,
Et que le feu, la terre & l'onde,
Le ciel & les membres du monde
Furent de fon ventre arrachez,
Les aftres adonq' attachez
Par le grand Dieu dans fon grand temple,
Darderent leur feu rayonné
Sur l'homme nouvellement né,
Que ce Dieu fist à fon exemple.

Et deflors cet homme auffi
Commença la vie heureufe,
Qui fe filoit douceureufe
Sans trauail & fans fouci :
D'autant que la terre pleine
Prodiguoit fans donner peine
Toutes fes neceffitez,
Et que la fieure rongearde,
Ny la vieilleffe blafarde,
N'embloient fes felicitez.

De nectar les riuieres pleines
Couroient a-val au lieu des eaux,
Et le doux laiçt par les fontaines,
Et le miel roux par les ruyffeaux,
Toufiours les campagnes ouuertes
S'esmailloient gaillardement vertes,
Et toufiours Zephyre ventoit,
Ne iamais l'hyuer n'arrestoit
La roide carriere des fleuves,
Ains souz vn printens florissant
Les forestz d'vn teinçt verdissant
Auoient toufiours leurs robes neuues.

Ainsi fuyuoit l'homme sa vie
Plein de repos & de seurté,
Sans que la conuoiteuse enuye
Machinaft sur sa liberté,
Et fans ce qu'il cogneuft à l'heure
Que le seul lieu de sa demeure,
Tant fust ce siecle fortuné,
Ce siecle d'or enfoisonné
De mil & mil autres richesses,
Et tant fut le ciel curieux
De le fauorifer du mieux
De ses liberales largeffes.

Depuis cét age glissant
D'vne roulante viteffe,
Apparut en sa richesse

Lentement se pallissant
Et la terre encor entiere
Sa poitrine nourriffiere
Sentit bleffer durement,
Si bien, qu'elle ainsi bleffée
Donnoit, bien qu'ensemencée,
Ses biens plus auarement.

Après ceste faison finie
D'un air tranquillement serain,
Les hommes ourdirent leur vie
Sous l'age troisieme d'airain :
S'enflammans desia d'une audace
Le cueur, la poytrine & la face,
Et d'un foin trop plus curieux
Sentr'adextrans à qui-mieux-mieux
Au brusque manymment des armes,
Puis à piquer les grans cheuaux,
Les accoustumant aux trauaux
Des durs & perilleux alarmes.

Tout d'un fil la race fuyante,
Par la loy d'un arrest fatal,
Vesquit souz la loy menaffante
Du siecle du plus vil metal,
Et l'homme pour tout exercice
Ne cercha rien plus que le vice
S'embourbant foymesme le fein
D'un diuers venimeux dessein,

Pour l'executer miserable,
Ore en plongeant ses fieres mains
Au fang de ses freres germains
D'une conuoitise execrable.

Ores époint au larcin,
Enrichissant sa famille
Par les richesses qu'il pille
Meschamment à son voyfin,
Ores la marastre louue
Par vn despit qu'elle couue
Brassant d'un cueur enragé,
L'horreur de quelque defastre
Contre l'innocent fillastre
Chastement encouragé.

Aussi ia-déja toute crainte,
Toute foy & toute bonté,
Estoit par les hommes esteinte
Dedans leur libre volonté :
Et ia residoient en leur place
Le courroux ardent, la fallace,
La force & la faincte amitié :
Sans que la raison, la pitié,
Le tardif respect, ne la honte,
Par les hommes tant dereiglez
Dedans leurs espritz aueuglez
Fussent tenuz en quelque conte.

La le nocher hauffoit fes voiles,
Et les donnoit au gre du vent,
Ore à la clarté des estoiles,
Or aux raiz du foleil leuant :
Et fans ce qu'il cogneut la rage
Des flotz efmeuz, ne de l'orage,
Acouroit fans peur du danger
Vifiter le peuple eſtranger,
Pour en raur les chofes rares,
Et defia l'arpenteur ruſé
Mettoit fur le champ diuifé
La merque des bornes auares.

Tout-par-tout l'homme cerchoit
D'une auarice bouillante,
Cette richeſſe aueuglante
Qui trop & trop l'allechoit,
Refouillant en peine amere
Dans le ventre de fa mere
Iufqu'aux plus ſecretz boyaux,
Pour arracher de leur mine
L'or & l'eſmeraude fine
L'aiguillon de tant de maux.

Ce tens pendant la vierge Aſtrée
Vergoigneuſe voiloit fes yeux,
Et s'en volant de la contrée
S'alloit renger entre les Dieux,
Ramenant encor' fouz fon æſſe

Ses Sœurs compaignes avecq elle,
Qui blémiffantes en leur teint
Montoient au ciel d'un vol contraint
Delaiissant en bas sur la terre
Le squadron des vices peruers,
Qui s'epandans par l'univers
Leur faisoient trop hayneuse guerre.

Ces vierges au ciel paruenues,
D'un long soupir se delaiissant,
Se conduyoient entre les nues
De regret les testes baissant,
Et bas déployantes leur langue,
S'entreconsultoient la harangue
Qu'elles deffeignoient reciter
Deuant leur pere Iupiter :
A la fin, elles arriuerent
Au plus haut estage des cieux,
Ou le plus grand de tous les Dieux
Entre les Dieux elles trouuerent.

Lors les genoux flechissant
De leur grace coustumiere
La Iustice allant premiere
Vindrent vers ce Tout-puyffant,
Qui d'une benigne œillade,
Et d'une estroicte acolade
Les bienueigna doucement,
Donnant à toute la bande,

Pres de sa maiesté grande
Place dans son firmament.

Touttefois auant que s'y mettre
Astrée pour toutes parla,
Baifant de son Pere la dextre
Qui d'aïse encore l'acolla :
S'il est ainsi, dit-elle, Pere
Que tout l'vniuers obtempere
Comme il te plaist aux sainctes loix,
S'il est vray, fais à ceste fois
Que ce vil peuple t'obeïsse,
Ce peuple qui s'accompaignant
Des vices, ne va dedaignant
Que tes Vertuz & ta Iustice.

Non content de ce qu'il pourchasse
Contre foy-mesme tant de tortz,
Mais s'attachant, las ! à ta race
Auecq l'horreur de mille effortz,
Et si bien pressant ses estreintes,
Qu'à la fin il nous a contraintes,
Le voyant opiniastré,
De le laisser encheuestré
Au reth de sa propre meschance,
Et dreffant l'œil vers le recours,
Te venir demander secours
Pour le punir de son offense.

Toy doncq qui tiens en tes mains
Les tonnerres & la foudre,
Froiffe & brise tout en poudre
Ces obtinez inhumains :
Fai que ta puissance haute
Leur face sentir la faute
Qu'ilz ont commise enuers nous,
Et fai que leur arrogance
Sente bien tost la vengeance
De ton plus iuste courroux.

Ou fai qu'une rage depite
Les suyue horrible en tous endroitz,
Car c'est du moins ce que merite
Celuy qui transgresse tes loix,
Ce vil peuple donq qui n'a cure
Que de la crasse & de l'ordure
De ces vices enfanglantez,
Qui forgueillissent indomtez
De nostre trop honteuse fuyte,
Poursuyuans encor leurs aboys,
Et dardans d'une hideuse voix
Mille brocardz à nostre fuyte.

A tant, pour crainte de deplaire
Par le fil d'un trop long propos,
La Iustice se voulut taire
Pour auoir responce & repos :
Et Iupiter croulant sa teste

Accorda sa iuste requeste,
Leur difant à toutes ainfi :
Arrachez ce mordant foucy,
Mes filles, de vostre poytrine,
Arrachez ce regret encloz,
Et de tant & tant de fanglotz
Ne troublez la troppe diuine.

Je fçay tresbien le tourment,
Et la pourfuyte trop viue
Que cette race chetive
Vous a fait si longuement,
Je fçay quelle ardante peine
Bien qu'inutilement vaine
Vous avez prise la bas
Pour la diuertir de fuyure
Voz ennemys & de viure
Souz leurs cauteleux appaftz.

Je fçay encor de quelle rage
Ce vil populaffe enragé
Méprisoit dedans fon courage
De voz loix l'honneur outragé :
Mais par les flotz de Styx ie iure
Qu'il amendera cette iniure,
Par tant d'encombrier & d'ennuy
Que ie feray pleuuoir fur luy,
Qu'à la fin, la race future,
Se mirant en fes malheurtez

Pour s'éclaircir de voz clartez,
Suyura droictelement la droiciture.

Ne foyez doncq tant eplorées,
Car ie faiz encore vn ferment
Par les Ondes non pariurées,
Qu'en peu de temps heureusement
Trionfantes de ceste guerre,
Vous redescendrez sur la terre
Pour y replanter voz honneurs
Si bien redreffans la police,
Que les hommes plus vicieux
N'auront iamais deuant leurs yeux
Que les vertuz & la iustice.

Entre eux vn Prince ie voy,
Maistre souz moy, de la France,
Qui tiendra vostre balance
Plein d'une equitable foy,
Vn Prince comblé de gloire,
Qui bornera sa victoire
Dez le ciel du More ardant,
Iusqu'au riuage Hyperbore,
Et des le lict de l'Aurore,
Iusqu'au plus bas Occident.

C'est cet HENRY, mes filles belles,
Qui fera refflorir encor
Voz autoritez toutes telles,

Qu'elles estoient au siecle d'or,
Honorant songneux & sans faincte
Les honneurs de vostre loy faincte,
Et iuste les ensemçant
Parmy son peuple obeyffant,
De forte, que l'erreur, le crime,
Et l'orgueilleuse impurité,
Purchaffez de la verité
S'iront plonger dans leur abisme.

C'est luy qui dedans son royaume
Rendra vostre nom reueré,
Aussi bien souz vn toict de chaume,
Que sous vn plus élaboré:
Et qui pour plus vous faire craindre,
Et qui pour mieux garder d'enfraindre
Voz iustes & diuins decretz,
Commetra des hommes discretz
Suffifans de bien vous conduire,
Et de balancer fainctement
D'vn contrepoix également
Ce qui peut & qui ne peut nuyre.

Entre lesquelz i'en puy veoir
Deia, deia, ce me semble,
Vn qui braue ioint ensemble
La vaillance & le scauoir,
Vn qui luyt entre le reste
Comme en mon Palais celeste

Les raiz du plus grand flambeau,
Le di vn, dont la memoire
Domtera la Parque noire,
Le Temps mesme & le tombeau.

Cettuy-cy, mes filles gentilles,
Soubz la faueur d'un si grand Roy,
Fera les fureurs inutiles
Qui voudront mordre sur la loy,
Et d'une eternelle affeurance
Vous guidera parmy la France,
Merquant de l'œil endementiers
Et les mauvais & les entiers,
Et tousiours d'une ame constante
Resistant encontre les dons,
Qui peuvent amorcer les bons
Tant est leur presence allechante.

Aussi le fort, filles, l'ordonne
Afin qu'un iour vous puyssiez veoir
Doublement ce que ie vous donne,
Pour double honneur en recevoir,
Et que luy nay de noble race
La vile Ignorance terrasse,
Luy que les graces parferont,
Luy que les Muses combleront
D'une immortelle renommée,
Luy, qui vif tousiours demourant

Laiffera, superbe, en mourant
De fon bruit l'Europe femée.

Alors Iupiter se teut
Son Aigle s'escroulant toute,
Et la troupe qui l'escoute
Riant de l'aife qu'elle eut :
Mais il est temps que ie tire
Mes traictz au but ou i'aspire,
Sus doncq Muse, mon doux foing,
Bande mon arc Muse douce,
Afin que mieux ie les pouffe
Iufqu'au climat le plusloing.

Dieu te gard l'honneur de la France
Dieu te gard mon grand AVANSON,
Docte vainqueur de l'Ignorance,
Et l'ornement de ma chanfon :
Ainsi ta grandeur puisse croistre,
Et tousiours prospere apparoitre,
Comme la nature & les cieux
T'ont fortuné de tout leur mieux,
Te faisant non seulement digne
Des mignardz fredons de mes vers,
Mais encor des accordz divers
De la Pindarique buccine.

Moy qui fuy des sacrez Prophetes
Du roy des hommes & des Dieux,

Moy qui fuis de ses interpretes
Me presente ores à tes yeux,
Agité d'une ardeur diuine
Qui s'enflamme dans ma poytrine,
Pour te reueler que les motz
Dont il a fermé le propos
Qu'il tenoit à la vierge Astrée,
Ne furent oncques recitez
Qu'en predifant les raritez
Dont tu dores nostre contrée.

C'est toy de qui Iupiter
Fait tant heureuse la vie,
Que la dépiteuse Enuye
Ne s'en pourra depiter :
C'est toy qui ne doubtés guiere'
La Fortune iournaliere,
Du moyen te contentant,
Et parmy ses riches pompes
Où si bien l'orgueil tu trompes,
Athamante n'imitant.

Soit que les portes de la guerre
Soient closes de mille verroux
Et que la rage on y enferre
Estreinte de cent mille nouds,
Ou soit que la discorde fiere
Rende nostre France guerriere,
Toufiours & toufiours i'aperçoy

Vne grande tourbe apres toy
Tachant d'acoiser ses quereles,
Sachant bien qu'en guerre & en paix
Tu peux faire comme tu fais
Ses franchises toutes nouvelles.

Mais quoy ! i'entreuoyes à ta fuyte
Mon Paschal qui courbe le chef,
Comme vn qui refue à la poursuyte
D'vn inextricable mechef,
Ce luyton Proces, ceste beste
Qui degorge tant de tempeste,
Ce serpent dy-ie forcené,
L'auroit il iusqu'icy trayné
De son Languedoc qui l'adore,
Pour de sa lyme le ronger
Comme vn chiquaneur estranger
Qui grommellant se descolore ?

Le trac du mordant foucy
Puis son front qui trop se ride,
Et sa face trop humide
Le tesmoignent presque ainsi.
Permetras-tu donq' qu'il laisse
L'immortelle tourbe espeffe
Des nourriffons des neuf Seurs,
Luy que iadis Calliope
Sur le mont à double trope
Combla tant de ses douceurs ?

Ne vois-tu point la belle cheine
Faiçte à cerceaux d'or émaillé,
Dequoy par l'oreille il ameine
Tout ce grand peuple esmerveillé,
Mesme la superbe Venise,
Qui toute bëante le prise
D'estre de l'esprit alumé
Dequoy l'Arpin fut enflammé,
Et la doçte Tholoze encore,
Qui par l'honneur de son sçavoir
Tant d'honneur se sent recevoir
Qu'en l'honorant elle s'honore.

le cognoy parmy cette bande
Son Durban le mignon des Dieux,
De qui la vertu ne demande
Pour le conduire dans les cieux,
Que les ælles dont elle voë
Depuis l'vn iusqu'à l'autre pole :
le voy Panjas qui ieune d'ans
Deffie la Mort et le Temps,
Tumery, Reuergat, la Roze,
Mon Dubuix & ton Charbonier,
Qui se tient ainfi le dernier
Pour lecher les vers qu'il compose.

l'en voy encor se meflans
Parmy ces clartez dorées,
Plus qu'aux voutes azurées

N'a d'astres étincellans,
Mais tous presque se lamentent
Des procez qui le tourmentent
D'un forcenement felon,
Luy des Muses le grand Prestre
Qui si bien se fait cognoistre
Le compagnon d'Apollon.

Ces pucelles, ces Pegasides,
T'adjurent par l'Attique miel,
De ne permettre de leurs guides
Cettuyci gouster tant de fiel,
Te promettant si tu l'accordes
De pinfeter si bien les cordes
De leur luth en sonnant ton bruit
Qu'ell's t'exenteront de la nuyt.
La doncques gouste leurs promesses,
Et d'un balancé iugement
Deride le front vistement
Du Chantre fainct de ces Déesses.

Car il peut tes graces vantées
Mieux que moy de l'oubli garder,
Et des colonnes Atlantées
Iusques aux Indes les darder :
Luy qui d'une oraison Romaine
Braument de France nous meine
Iusqu'aux estrangers plus lointains,
Faissant les Allemans certains,

Voyre tous ceux que le Pau baigne,
Par les nombreux fons de sa voix
Comme en la France le François
De la doctrine s'accompagne.

Mais repren, Muse, il est temps
Repren ton arc & ta trouffe,
Puis que ta flesche si douce
Charme ainsi les escoutans,
Et de peur qu'en cuydant plaire
Tu ne faces le contraire,
D'un plaisir trop abundant,
Encor' ailleurs cette gloire
Sacrerons à la Memoire
Par la terre l'espandant.

A IEAN BERTRAND

Conseiller au grand Conseil, en faueur de

PIERRE DE PASCHAL.

ODE.

Si quelque fois, ma Calliope,
M'esgayant avecques ta trope

Nous auons contenté les Dieux,
Oreille faut contenter mieux,
Et faire cognoistre à la France
Que mon Quercy peut enfanter
Des combatans de l'ignorance
Affez fortz, pour la surmonter :
Voyre par eux grauer sa gloire
Deffus l'autel de la Memoire,
Si bien que la posterité
Chante son immortalité.

Oure donq, Bertrand, tes oreilles
Pour les remplir de ces merueilles,
Et paistre, Bertrand, de leur miel
Tes espritz descendus du ciel,
Te faifant fort puyz que ma lyre
Se plaist de sonner ton honneur,
Et si grauement le redire
Deffouz mon pouce fredonneur,
Que tu renuerferas l'audace,
Et les fiertez de la menace
Voire les forces & l'effort
Du Temps & de la fiere Mort.

La Mort des Parques la plus fiere,
De sa grande faux moissonniere
Tranche la vie aux Empereurs,
Auffi bien comme aux laboueurs,
Et n'espargne non plus les Princes

Tant foyent ilz richement pompeux,
Que les moindres de leurs prouinces
Tant soient ilz pauurement pourueuz :
Ains pesle-messe les enuoye
La bas par vne mesme voye,
Guidez du dieu Cyllenien,
Passer le fleuve Stygien.

Comme vn faucheur par la prerie
Fauche a-plain-bras l'herbe fleurie,
La delaissant vn temps apres
Pour la feicher parmy les prez :
Ainsi cette Parque felonne
Toufiours horrible en ses effortz,
Par monceaux les hommes moissonne
Pauant la terre de leurs cors :
Mais dautant elle se faict craindre,
Quelle nous vient souuent esteindre
Quand moins en noz heurs inconstans
Nous doubtons sa faux & le Temps.

Le Temps qui iamais ne seiourne,
Qui fuyt & iamais ne retourne.
De la Mort tallonne les pas :
Et ialoux qu'apres le trespas
L'homme laisse quelque memoire,
Qui témoigne à l'eage fuyuant
Que vif, il a rauy la gloire
Qui le peut faire reuiuant,

Jaloux diz-ie qu'aucune chose
Contre sa puiffance s'oppose,
Contre tout se veut opposer
Pour toutes choses maistriser.

Mefmes auffi tost que la Parque
Fait entrer dans l'auare barque
Les Ombres fortans de dehors
La palle demeure des corps,
¶ accourt soudain, & se plante
Dessus leurs tombeaux ocieux,
Et trouffant sa barbe ondoyante
Abaisse ses bras & ses yeux :
Puis de ses mains roidement fortes
Prend le nom des personnes mortes,
Et les entaffant sur son fein
Les charge & s'en refuyt soudain.

Ne le trait qu'un archer descoche
De son but si tost ne s'aproche,
Ny l'aigle fond si tost d'en haut
Sur l'aspic qui se lesche au chaut,
Ny le foudre ardent qui deffere
Le Roy des hommes et des Dieux
Ne descend si tost sur la terre
D'esclairs faisant flamber les cieux,
Comme le Temps avecq sa charge,
Flottant sur son eschine large,
Acourt vifte de ces tombeaux
Au bord des oublieufes eaux.

Ou fur le moment qu'il arriue,
My-tournant son doz sur la riue,
Brandit & gette de son dos
La riche charge dans les flotz :
Afin que les flotz engloutissent
Dedans eux l'honneur de ces noms,
Et qu'englouty l'enfeuelissent
Dedans les gouffres plus profondz :
Tant & tant le Temps a d'enuye
Sur le cler flambeau d'vne vie,
Qu'il ne veut si toft estre esteint
Que le nom de perir contraint.

Mais à-l'enuiron de ce fleuee
Des vautours affamez on treuee,
Des corneilles & des corbeaux,
Et d'autres malheureux oyseaux,
Qui n'ont dedans l'onde oublieufe
Ce butin si toft veu plonger
Qu'en chantant d'vne voix hideufe
Le pensent tirer du danger,
Et prenans les beaux noms qu'ilz voyent
Dans leur bec, de peur qu'ilz se noyent,
Puis hastant vn foible voler
Les cuydent emporter par l'air.

Mais hélas ! leur force debile
Trop & trop toft rend' inutile
Leur entreprise en ses effectz,

Car voulans éleuer ce faix
Et cuydans, superbes, le rendre
Dedans le vague suspendu,
Pour faire à l'vniuers entendre
Qu'ilz l'ont de l'oubli defendu,
La pefanteur du faix les laffe,
Et leurs voix dans leurs bouches glace,
De forte que glacez & las
Ilz tombent pefle-mefle en bas.

O grieve perte ! ô perte grieve !
Mais ô felicité trop brieve !
O perte, ô grieve perte encor'
Des raritez d'un tel trefor !
Et vous las, hélas ! deplorables
De qui les beaux noms doiuent cheoir
Dedans les bouches miserables
Des oyfeaux de frefle pouuoir,
Puis qu'indignes d'aucune gloire
Ilz recachent dans l'onde noire,
Dans l'onde du fleuve oublieux
Les noms des Manes Stygieux !

Comme vn milan fendant la nuë
Se fait prefque perdre de veüë,
Portant à fa iambe attaché
Du feu dans du chanure caché,
Qu'à chef de temps luy mefme alume,
Coup fur coup fes ælles mouuant,

De forte qu'enflammant sa plume,
Il croit la flamme de son vent,
Et se brulant ainsi les aëles
Perd hélas ! ses forces isnelles,
Pour seruir aux Princes desbatz,
Tombant comme vne pierre en bas.

Ainsi par le vuyde retombent,
Ainsi souz leur charge succombent
Tous ces vaultours, tous ces corbeaux,
Et cette orde engence d'oifeaux :
Puis Lethe engloutit la memoire
Des noms dans ses eaux retombez,
Et le Temps obtient la victoire
Dessus les oyseaux succombez :
Non pourtant le fleuve ne noye
Des noms toute la belle proye,
Et non pourtant le Temps ialoux
N'obtient victoire dessus tous.

Oy doncq', Bertrand, pourquoy ne noye
Le fleuve toute cette proye,
Et pourquoy ce Vieillard ialoux
N'obtient victoire dessus tous.
Parmy ces vautours & ces grailles,
Sont quelques Cygnes bien chantans,
Qui prennent, ioyeux, des medailles
Par l'air au bec les emportans,
Et contre les pertes que brigade

Le Temps ce vieillard si prodigue,
Engardent aucuns de ces noms
D'aller de Lethé iusqu'au fondz :

Car foubdain que ces sacrez Cygnes
Ont prins dans leurs bouches diuines
Quelques vns des noms precieux,
Ilz montent haut iusques aux cieux,
Et d'un vol ioyeux & sans peine,
S'en vont percher sur le coupeau
D'une montaigne non lointaine,
Où s'esleue vn temple tresbeau,
Dans lequel vne Nymphé habite,
Qui court vers ces Cygnes subite,
Pour ce qu'ilz portent leur oster,
Et dans son temple l'emporter.

Cette belle Nymphé emplumée
Se fait nommer la Renommée,
Et ce beau temple ainsi planté.
Le temple de l'eternité,
Au millieur duquel se descœuure
Sur quatre piliers, vn autel
Que la Nymphé enuironne et cœuure
Chaque an d'Amaranthe immortel,
Et là ces beaux noms elle appose,
N'ayant iamais la bouche close,
Ains tousiours ouuerte à vanter
Ce qu'elle oyt aux Cygnes chanter.

Heureux trois & quatre fois doncques
Ceux de qui les noms n'eurent oncques
Le fond de ce fleuve cruel
Pour leur sejour perpetuël,
Et qui dans la bouche d'un Cygne
Toujours les merites vantant,
Trouvent cette Nympe benigne
Toujours les gloires rechantant,
Qui les apprend dedans son temple,
Afin qu'ilz y seruent d'exemple
Pour ceux de la posterité
De l'honneur qu'ils ont merité.

Bien heureux aussi ie publie
Bertrand, bien heureuse ta vie,
Puis qu'en ton vivant tu te fais
Bien aymer des Cygnes parfaitz,
Des Cygnes qui sont les Poëtes
Par lesquels le plus grand des Dieux,
Comme par ses faintz interpretes
Revele les secretz des cieux :
Car par eux l'honneur de ta gloire
Sur la mort aura la victoire,
Et ton nom par eux r'ennobly
Domtera le Temps & l'oubly.

» Jamais les vertuz precieuses
» Ne vont aux ombres Stygieuses,
Et jamais les Muses n'ont peu

Celer l'honneur quand il est deu.
Aussi, mon Bertrand, tu dois croire
Puis qu'ardant ie te le prometz
Que tes vertus ny ta memoire
En bas ne descendent iamais :
Car ou bien Phebus de sa flame
Rechaufe vainement mon ame,
Ou il veut, Bertrand que ma voix
Te le promette à ceste fois.

Comme les ondes écumeufes
Fremiffent par les riués creufes,
Quand des ventz le Prince importun
Se courrouffe contre Neptun' :
Et comme les fueilles refonnent
En Automne parmy les boys,
Quand l'Auftré ou quand la Bife entonnent
Leurs plus effroyables aboys :
Ainsi par la France abondante
Sonnera ta gloire euidante,
Ta gloire & le diuin fçauoir
Qu'en cachant, Bertrand, tu faiz veoir.

Car encor que la Vierge Aftree
Tu guides par nostre contrée,
Souz ton grand Oncle, en qui les cieux
Et le fort respandent leur mieux,
Souz ton grand Oncle, qui la France
Illuftré d'un rare ornement,

Contrepoifant en fa balance
Droit & Tort equitablement :
Ton esprit pourtant ne refuse
Le sacré trauail de la Muse,
Et pourtant ne laissent tes doigtz
D'accorder ton luth à ta voix.

Qui pourroit auffi sur sa lyre
Mieux que toy, si tu voulois, dire
Quelque argument digne qu'aux cieux
Il fut chanté deuant les Dieux?
Qui pourroit avecq plus de grace
Raconter les faintes vertus,
Dont les vieux Comtes de ta race
Ont esté iadis reueftus?
Qui pourroit de ton Oncle encore
Celebrer l'heur qui le decore,
Et dire si tu l'entreprens
Mieux que toy l'honneur des Bertrandz!

Quant à moy ie faisois vn hymne
De tes vertuz sainctement digne,
Qui ia ce me semble auoit pris
Entre ceux qui font mieux escritz,
Et comme vn bon orfeure affine
L'or dont il veut faire vn anneau,
Orné d'vne esmeraude fine,
Ou d'vne perle de bonne eau :
Ainsi ie trauailloy ma dextre

A façonner quelque bon mettre,
Pour engrauer en son reply
Ton merite tant acompli.

Lors que mon Paschal me descœure
Les premiers traitz d'un diuin œuvre
Qu'il trasse, Bertrand, doctement
Pour les Bertrandz tant seulement,
Où ie vy si viuement painte
La noblesse de tes Ayeux,
Qu'aussi tost cette clarté faine
Obscurcit celle de mes yeux :
Et cette diuine merueille
Rompit l'entreprise pareille,
L'entreprise que iauançois
De conter ta race aux François.

Ainsi qu'un homme quand il treuve
En voyageant quelque grand fleuve,
Qui débordé semble vne mer,
Et qu'il le veoid bruyre, escumer,
Et de ses flotz enflez d'audace
Noyer les chemins & les pontz,
Si bien qu'il semble qu'il menasse
Les hautz sommetz des prochains montz,
Tout foubdain s'aresté, s'estonne,
Et son entreprise abandonne,
Sage en foy mesme pourpensant
Qu'il se peut perdre en s'auançant.

Ainsi ie destournay arriere
Les premiers pas de ma carriere,
Allors qu'en emportant ton lōs
Par l'vniuers deffus mon dōs,
Ie rencontray l'œuure latine,
Ainçois de Paschal les torrentz,
Plains d'eloquence & de doctrine
Qui bruyoient l'honneur des Bertrandz,
Cognoiffant tresbien à leur source,
Que le vague train de ma course
Aupres de celuy de leur cours
Foible & lent demourroit tousiours.

Qui, bons Dieux ! s'oseroit promettre
D'estre à gagner vn prix adextre
Tant que Paschal qui tient en main
L'honneur du mieux difant Romain !
Qui peut mieux d'vne docte langue,
Ou parmy les Muses au bal,
Donner l'ame à quelque harangue,
Ou chanter des vers que Paschal ?
Paschal que les graces cherissent,
Paschal que les Muses nourrissent,
L'abreuuant deffus leurs coupeaux
De la liqueur des fainctes eaux !

C'est pourquoy Bertrand, ie delaisse
Des Bertrandz l'antique noblesse,
Sans ofer vn labour tenter

Pour aux François la raconter,
Estimant trop mieux le silence
Puis que Paschal en veut parler,
Qu'en parlant de telle excellence
Seulement Paschal n'égaler :
Bien veux ie, Bertrand, que cette Ode
Ainsi faicte à l'antique mode
Sur le patron des vieux Romains,
Demeure tienne entre tes mains.

Reçoy la doncques & t'estime
Bien heureux d'auoir de ma ryme :
Car souuent Ronfard de sa voix
Ma dit qu'elle est digne des Roys.
Et au surplus trenche la teste,
Et la renaiffante fierté,
De ce vieil proces qui tempeste
De mon Paschal la liberté,
A fin qu'imparfait il ne laisse
L'œure qua ton Oncle il adresse,
Contraint tousiours d'auoir les yeux
Sur ce proces malicieux.

C'est pourquoy la bande immortelle
Qui deffus la croupe iumelle
D'Helicon, danse souz les fons
Ou de la lyre, ou des chansons,
T'adiure ores par la cadance
Qu'elle fait gaillarde en son bal,

D'arrester viste vne ordonnance
Qui iuge le droit de Paschal.
Qu'ainsi la chanteresse tourbe,
Puiffe sur ta vieillesse courbe,
Accorder & te faire ouyr
Cette Ode pour t'en resiouyr.

A NICOLAS COMPAIN

Conseiller au grand Conseil en faveur de

PIERRE DE PASCHAL.

O D E.

PVIS que tant d'espritz de la France
Combatent d'une telle outrance
Contre le proces de Paschal,
Et qu'un chacun crie à ses iuges
De donner fin aux subterfuges
Qui luy font souffrir tant de mal :
Moy, qui Paschal ayme & reuere
Pour ses vertuz comme mon pere,
Sachant qu'il m'ayme comme enfant,

N'est il pas raison que i'effaye
De guerir ceste amere playe
Qui l'esprit et l'ame luy fend ?

Malheureux vrayment on peut dire
Cil qui void de quelque martire
Vn de ses amys tourmenté,
Et toutesfois il ne trauaille
Ny nul reconfort ne luy baille
Afin de l'en rendre exenté :
Sus doncq', Muse, à fin que i'euite
Qu'une foüilleure si maudite
Ne vienne mon honneur tafcher,
Dy moy quelque nouvelle chose
Qui si bien mon Paschal dispose,
Qu'il n'ayt plus loy de se facher.

Et delaisse d'armer l'iambe,
Qui ia contraint comme Lycambe
Mes enuyeux de s'offenser,
Et se repentans de leur vice,
Se guider eux mesmes au supplice,
Pour leur hayne recompenser.
Bien pardonnai-ie à qui me iure
Ne m'auoir iamais dit iniure,
Sous vn feint nom malencontreux,
Voire à ceux qui me font leur plainte,
Fremiffans d'vne extrême crainte
Que ie me courrouce contre eux.

Celuy qui d'acquérir pourchasse
Des Dieux la faueur & la grace,
Ne les scauroit acquérir mieux
Qu'en ayment ceux que les Dieux ayment,
Et sur qui largement ilz sement
Les plus beaux trefors de leurs cieux.
Et bien que la Fortune ingrate
Si fiere par fois les abatte,
Qu'ilz seruent au peuple d'esbatz,
Si faut-il pourtant qu'il les prise,
S'il veut que Dieu le fauorise
Viuant ou descendant la-bas.

Combien donq prizez doiuent estre
Les Poëtes, que Dieu fait naistre
Prophetes de sa deité,
Decourant par eux mille choses,
Et mille encor, & mille enclofes
Au fein de la diuinité ?
Ilz domptent les bestes plus fieres,
Ilz arrestent court les Riuieres,
Voire les cheuaux du Soleil,
Et de leurs voix viuement fortes
Font viure les personnes mortes
Dans la nuyt mesme du cercueil.

Du Tage les blondes areines,
Ny toutes les belles fonteines
Qui fourdent du fein Idien,

Ny toutes les perles encore,
Qu'au matin decouure l'Aurore
Flamboyante au ciel Indien :
Ne peuuent les vertuz esteindre,
Ne peuuent les bontez atteindre
D'un vers de Poëte excellent,
Tant & tant les Dieux il reffemble,
Eternifant qui bon luy femble
En despit du Faucheur volant.

Par les vers les Vertus floriffent,
Par les vers les Dieux s'adouciffent,
Par les vers font beaux leurs autelz,
La Mort toutes choses deuore,
Mais les vers qu'un Poete colore,
Demeurent tousiours immortalz,
Et par eux mesme ie me fye,
Que si mes voiles ie desplie
Parmy les flotz plus orgueilleux,
Ie guideray mieux ma nauire,
Que Tiphys ne l'eust sceu conduyre
Affranchi des rocz perilleux.

Heureux trois & quatre fois doncques
Tous ceux là qui ne furent oncques
Pareffeux d'honorer les vers,
Et d'eulx & leurs fuyuantes races,
Puyffent les Muses & les Graces
Remplir le rond de l'uniuers.

Honorez les doncq Roys & Princes,
Et faites que dans voz prouinces
Ilz foyent honnorez de nouveau,
Remetant l'Aphricain en vie,
Qui fit enseuelir Ennye
Souz les pompes de son tombeau.

Penses tu, Compain, que les graces,
Et les vertus que tu embrasses,
Ton honneur & ta qualité,
Bien qu'ilz foyent plains d'une grand gloire
Puyffent fans le facond Iuoire
Te donner l'immortalité ?
L'homme en vain s'efforce d'acquerre
Mille vains honneurs sur la terre,
Pensant estendre son renom,
Et si tu le faiz, tu t'abuses,
Si quelque nourriffon des Muses
N'empanne ta gloire & ton nom.

Et quand la fortune non chiche
Te feroit, Compain, aussi riche
Qu'un Crese, ou qu'un Xerxes, ou bien
Comme vn autre Prince des Perfes,
Toutes ces richesses diuerfes
Ne te pourroient seruir en rien,
Pour garder que tu ne deuales
Aux enfers soubz les ombres palles,
Dez que la Mort t'aura fauché,

Et que fouz vne mesme tombe
Ton nom & ton renom ne tumbe
Par ces trefors non empesché.

Car dez que la Parque ennemye
A tranché le fil d'une vie,
Precipitant vn homme en bas,
Il entre en l'infemale barque,
Et soit il gueux, soit il monarque,
Il y passe & nen reuiet pas :
Mais si quelque Muse feconde
Le veut faire reuiure au monde,
El' le va querir aux enfers,
Et en despit de la Mort blefme,
Du Temps, & de l'Enuye mesme,
L'anime encore avecq ses vers.

Bien fut doncques à ta naissance
Heureuse la saincte influence
De l'astre qui flamboit aux cieux,
Te faisant fatalement digne
De la voix du Vendomois Cygne,
Le plus heureux mignon des Dieux,
De ce Vendomois, qui m'asseure,
Que ce qu'il entonne à cette heure
Pour nostre Ciceron Paschal,
Il ne le feroit pour vn Prince,
Ny pour gagner d'une prouince
Le gouvernement principal.

Bien fust elle encor fortunée,
Quand ta bouche fust emmannée
De la liqueur du plus doux miel,
Par mainte murmurante mouche,
Qui deffus ta premiere couche
Descendit tout exprez du ciel,
Nous faisant par cela cognoistre,
Que les Dieux ne te faisoient naistre
Que pour estre vn iour le soustien,
Fust parmy les pompes plus grandes,
Fust parmy les plus humbles bandes,
De tout le chœur Aönien.

Vy doncq, Compain, & n'ayes crainte,
Que la Mort te donne l'attainte
Quell' donne aux ennemys des Sœurs,
Des neuf Sœurs d'Heliconiennes,
Qui aux riuës Permessiennes
T'ont abreuué de leurs douceurs :
Mais aussi foys nous secourable,
Et donne vne fin fauorable
A ce proces enuenimé
Qui rompt, qui tracasse et qui brouille,
Et qui engourdit & qui rouille
Nostre Paschal tant estimé.

Car luy qui deuroit à ceste heure
S'employer à chose meilleure,
Chantant la gloire de noz Roys,

Suyt, contraint, ce serpent farouche,
Qui fait ce semble dans sa bouche
Tarir le nectar de sa voix.
Mesmes fait remarquer ses traces
A l'amy plus aymé des Graces,
Son Durban qui plaint cet excez,
Et qui veut bien la plume prendre
Pour faire doctement entendre
Quel grand mal nous fait ce proces.

C'est pourquoy Compain, ie t'adjure
Par les faintz dons de la Nature
Qu'en toy si bien luyre ie voy,
Par les Sœurs qui n'ont point de mere,
Et par celles de qui le Frere
Est blond & sçauant comme toy :
Par la voix de Pîthon encore,
Et par la Vierge qui s'honore
De l'arbre qui porte mon nom,
De faire promptement en forte
Que Paschal de ce proces forte
Par vn arrest qui luy soit bon.

T'affeurant, que si par ton ayde
Il peut gagner le bien qu'il playde,
Ie chanteray si bien ton loz,
Qu'au son de ta durable gloire,
La Seyne, mon Loth & ton Loyre,
Ne bruyront que toy de leurs flotz :

La doncq' a fin que tu suruiues,
Garde toy que tu ne te priues
D'un espoir plain de si grand fruit :
La la grandeur de ton merite
Dignement en mes vers escripte
N'a peur de l'eternelle nuit.

Ma Muse aussi ne se veut plaire
Qu'aux plus vielz auteurs contrefaire,
Tout ainsi que nostre Ronfard,
Saichant bien que ce qui plait ores,
Peut plaire vne autrefois encores,
Ne manquant la Nature & l'art.
Mais quoy ? le proces que ie fonne
Par le long trait que ie luy donne,
Semble en plus de longueur reduit :
C'est tout, Compain, que ie t'honore,
Et t'honoreray plus encore
Si Paschal a ce qu'il pourfuyt.

SVR SON PARTEMENT

De France pour aller en Italye,

A PIERRE DE PASCAL

Hiftoriografe du Roy.

ODE.

Si quelcun, Paschal, te trouuant
Dedans mon liure si fouuent,
Enuieux, m'en vouloit reprendre,
Le luy veux maintenant aprendre,
Que le scauoir & la vertu
Dont vn docte homme est reuestu,
Ne se peut assez faire entendre.

Car que peult on celebrer mieux,
Que celuy deffus qui les cieux
D'une liberale influence
Versent leur plus grande excellence,
Mesme quand il est assez fort
Pour oster à la mesme Mort
Ce qu'elle a sur luy de puyffance.

C'est l'argument que doit choisir
Celuy qui brusle d'un desir
De faire quelque œuvre durable,
Car prenant subget peu louable,
Tant soit on graue en son parler,
C'est autant que bastir en l'air,
Ou deffus l'incertaine fable.

Ie ne sceuiz iamais rien vanter,
Ny ne veux iamais rien chanter,
Qui ne m'aparoisse estre digne
De la voix de quelque beau Cygne,
C'est pourquoy ie sonne sans fin,
Pour faire un ouurage divin,
Ta gloire & ta vertu diuine.

Ie m'en vois, Paschal, loing de toy
Avec l'Ambassadeur du Roy
Mon AVANSON, qu'il me fault s'uyure,
En cette antique Cité libre,
Que ceux que Cybelle enfanta,
Que ceux qu'une louue allaicta
Bastirent iadis sur le Tybre.

Là ie verray les raritez,
Et les belles antiquitez
De quoy cette ville s'honore :
Et là ie pourray veoir encore
Nostre cher Pangeas si diuin,

Et nostre Bellay Angeuin
Qui plus que cela la decore.

Tandis sur le mestier Romain,
Tu tixtras de ta docte main
Le fil de ta Françoise histoire,
Empennant si bien la victoire,
Et l'honneur de nostre grand Roy,
Qu'à iamais sa gloire par toy
Volera viue en la memoire.

Certes noz nepueuz qui viendront
Grandement heureuse tiendront
Nostre belle & fertile France,
Dequoy dechassant l'ignorance
Elle allaicte ore en son giron
Vn Paschal, qui de Ciceron
Egalle la douce eloquence.

Aussi ce grand Roy le scait bien,
Qui soigneux d'acquerir le bien
A qui nul bien se parangonne,
Maintenant la charge te donne
D'escire tout ce que soubz luy
Nous auons veu iusqu'au iourd'huy,
Depuis qu'il vint à la coronne.

Par cela, Paschal, faifant veoir
Que tout autant est ton sçauoir

Digne de sa vertu diuine,
Que sa vertu de ta doctrine,
Et que nul que toy ne peut mieux
L'affeoir au ciel entre les Dieux,
De son nom faisant vn beau signe.

Heureux doncq si bel argument
Qui doit viure immortellement,
Heureuse ta veine choisie
Qui distille telle ambrosie,
Et mon luth bien heureux aussi,
Qui se plaist de chanter ainsi
Tes vertuz dans ma Poësie.

A HONNORE CASTELLAN

Excellent Medecin.

ODE.

DANS quel antre iray-ie penser
L'ode que ie veux commencer,
Castellan, pour chanter ta gloire,
Afin de rendre dignement
A l'egal de mon argument
L'eternité de ta memoire.

Le n'ay point ce semble befoing
De m'en aller chercher bien loing
Les ornemens de tes louenges :
Car ie voy tout aupres de moy,
Plus de trefors reluyre en toy,
Qu'on n'en trouue aux terres estranges.

Les Muses mon plus doux foucy
T'honnorent, & t'honore auffi
Apollon leur frere comme elles,
Des Sœurs tu possedes les biens,
Du frere, Castellan, tu tiens
Mille richesses eternelles.

Mesme l'art de guerir les maux,
Les maux, & les dolentz trauaux,
Qu'on souffre en mille maladies,
Ce que i'estime & qui vaut mieux,
Que tous les trefors precieux
De cent heureuses Arabies.

C'est cet art diuin qui n'est pas
Seulement duyfant yci bas,
A nostre debile Nature,
Mais qui s'exerceant dans les cieux,
Est neccessaire aux mesmes Dieux,
Alors qu'ilz ont quelque bleffure.

Ce guerrier, cet horrible Mars,

Sentit bien comme entre les artz
Cettuy-cy les autres excède ;
Alors qu'au combat Phrygien,
Soustenant le party Troyen,
Il fut bleffé par Diomedé.

Venus encore l'esprouua,
Quand trop foigneuse elle faua
Le vaillant filz d'elle & d'Anchise,
Et maint autre a senti la haut,
Malade ou bleffé, ce que vaut
La medecine tant exquise.

Combien doncq' prifay-ie ton heur,
Castellan, d'emporter l'honneur
En cette diuine science,
Sur les plus parfaitz qu'on peut veoir,
Ou foit en grandeur de sçauoir,
Ou foit en feure experience.

Comme vne perle de bonne eau
Enclofe dedans vn anneau,
Enrichist l'estofe du feure,
Ainsi ta vertu de grand pris,
Enclofe dedans mes escriptz,
Enrichist les vers de mon œuure.

On ne veoid point de grand torrent
Si tost entre deux montz courant,

Que court l'eloquence en ta bouche,
Distillant vn parler plus doux
Que n'est le sucre, ou le miel roux,
Que fait la mefnagere mouche.

Il n'y a fleur, arbre, ny fruit
De ceux que la terre produit,
Racine, ny jus, ny escorce,
Herbe, breuuage, ny metal,
Liqueur, ny pierre, n'animal,
Dont tu ne cognoiffes la force.

Ton Bertrand auffi le scait bien,
Qui premier t'a retenu sien,
Admirant ta faincte doctrine,
Mesmes Henry, nostre grand Roy,
Qui se daigne feruir de toy,
En ce bel art de medecine.

C'est pourquoy ie tiens à bon heur
De chanter ainsi ton honneur,
Et faire immortelle ta vie :
Veu que de la Mort t'exemptant,
Tu m'en peux faire tout autant,
Si i'ay quelque grand maladie.

A bon droit Homere a chanté,
Qu'un feul Myre experimenté
Vaut mille autre'hommes à la guerre,

Et que fans luy les plus vaillantz
A peyne peuuent bataillans
La paix ou la victoire acquerre.

Car s'un chef par quelque malheur
Sent dedans foy quelque douleur,
Quand il luy faut prendre les armes,
Cetuy-cy feul le peut guerir,
Le rendant dispos à ferir
Plus que iamais aux grans alarmes.

Le mari d'Helaine le fceut,
Par vn coup de trait qu'il receut
Durant le long siege de Troye,
Que celuy qui premier fauffa
Le ferment iuré, lui lança
Conuoitteux d'une trop grand proye.

Car si Machäon tout foubdain
Neuft tiré ce traict inhumain,
Il eust peu dommager sa vie,
Et rendre inutile l'espoir
Qu'il auoit encor' de rauoir
Sa belle compaigne ravie.

Les medecins ne font poinct telz
Que les autres hommes mortelz,
Et faut par raison qu'on les nomme
Demydieux, car dedans vn corps

Ilz metent en paix les discordz,
Qui troublent la fante de l'homme.

Apollon le Dieu Cynthien,
Inuenta premier le moyen
De guerir noz maux par breuuaige,
Par vnguent & par section,
Et par mainte autre inuention
Profitable au commun dommaige.

Esculape vint apres luy,
Et toy, Castellan, aujourdhuy
Que comme vn nouveau Dieu i'honnore,
Ayant ce mesme esprit en toy
Qu'Esculape auoit dedans foy,
Si l'on doit croire à Pythagore.

Les Romains de peste affligez,
En furent iadis allegez
Par ce medecin Esculape,
Et par toy se gueriffent or
Mille et mille François encor
Des maux dont à peyne on eschape.

Je le scay pour auoir esté
N'aguere en mon liçt arresté
D'une feure inconstamment feure :
Car auffi tost que ientendoy'

Que tu t'en venois deuers moy,
Mon accès s'alentoit dez l'heure.

Et bien tost i'espere de veoir,
Par la grandeur de ton sçauoir,
Sain & dispos nostre grand Carle,
Carle, ce prelat si sçauant,
Qui daigne escouter si souuent
Les vers que ma Muse luy parle.

Les Romains pour reuerer mieux
Esculape au nombre des Dieux,
Drefferent vn Temple en vne isle
Que l'eau du Tybre encore ceint,
En l'honneur de ce Dieu si fainct,
Tant son sçauoir leur fust vtile.

Où bien tost aller ie m'en doy,
Suyuant l'Ambassadeur du Roy
Mon AVANSON, deffouz son ælle,
Et là, sur l'autel le plus beau
l'appendray cet hymne nouveau,
Tesmoing de ta gloire eternelle.

A ANTHOINE FUMÉE

Grand Rapporteur de France.

ODE.

MUSES filles de Jupiter,
Il nous fault ores aquiter
Vers ce docte & gentil Fumée,
Qui contre le Temps inhumain
Tient voz meilleurs traitz en sa main,
Pour parenner sa renommée.

Le luy dois, il me doit auffi,
Et si i'ay ores du foucy
Pour faire vn payement plus digne:
Le le voys ores deuant moy
En vn auffi plaifant esmoy
Pour faire son Ode latine.

Mais par où commencerons-nous,
Dictez le, Muses, car sans vous
Je ne fuis l'ignorante tourbe :
Et sans vous ie ne puy chanter
Chose qui puyffe contenter
Le pere de la lyre courbe.

Quand celuy qui iadis nasquit
Dans la tour d'erain, que conquist
Iupiter d'une riche ruze,
Eust trenché le chef qui muoit
En rocher celuy qu'il voyoit,
Le chef hideux de la Meduse.

Adoncques par l'air s'en allant,
Monté sur vn cheual volant,
Il portoit ceste horrible teste,
Et ia desia voyfin des cieux,
Il faisoit veoir en mille lieux
La grandeur de ceste conqueste.

Tandis du chef ainsi tranché
Estant frechement arraché,
Distilloit du sang goutte à goutte,
Qui soubdain qu'en terre il estoit
Des fleurs vermeilles enfantoit,
Qui changeoient la campagne toute,

Non en serpent, non en ruyffeau,
Non en loup & non en oyseau,
En pucelle, Satyre, ou Cygne,
Mais bien en pierre, faisant veoir
Par vn admirable pouoir,
La vertu de leur origine.

Et c'est aussi pourquoy ie crois

Que fendant l'air en mille endroitz,
Sur mille eſtrangeres campagnes,
A la fin en France il volla,
Où du chef hideux s'eſcoulla
Quelque fang entre ces montaignes.

Meſmement aupres de ce pont,
Oppoſé vis à vis du mont
Du mont orgueilleux de Foruiere,
En ceſt endroit où ie te voys
Eſgayer ſi ſouventes foys
Entre l'vne & l'autre riuiera.

Car deſlors que fatallement
l'en aprochay premierement,
Ie viz dez la premiere aproche
Ie ne ſcay quelle belle fleur,
Qui ſoubdain m'eſclauant le cœur,
Le fait changer en vne roche.

Ie veiz encor' tout à l'entour
Mille petitz freres d'amour,
Qui menoyent mille douces guerres,
A mille craintifz amoureux,
Qui tous comme moy langoureux
Auoyent leurs cœurs changez en pierres

Depuys eſtant ainſi rocher,
Ie veys prez de moy aprocher

Vne Meduse plus accorte,
Que celle dont s'arme Pallas,
Qui changea iadis cest Atlas
Qui le ciel sur l'eschine porte.

Car elle ayant moins de beautez,
De ses cheueux enserpentez
Faisoit ces changemens estranges,
Mais cette cy d'un seul regard
De son œil doucement hagard
Faißt mille plus heureux eschanges.

Celuy qui veoid son front si beau,
Voit un ciel ainçois un tableau
De cristal, de glace, ou de verre :
Et qui veoid son sourcil benin,
Veoid le petit arc hebenin
Dont Amour ses traitz nous defferre.

Celuy qui veoid son teint vermeil
Veoid les roses qu'à son reuil
Phebus épanit & colore :
Et qui veoid ses cheueux encor,
Veoid dans Pactole le tresor
Dequoy ses fablons il redore.

Celuy qui veoid ses yeux si beaux,
Veoid au ciel deux heureux flambeaux
Qui rendent la nuit plus sereine :

Et celuy qui peut quelquefois
Escouter sa diuine voix,
Entend celle d'une Syrene.

Celuy qui fleure en la baissant
Son vent si doux & si plaissant,
De fleurir du musc il luy semble :
Et qui veoid ses dentz en riant,
Veoid des perles de l'orient,
Ou chose qui perles ressemble.

Celuy qui contemple son sein
Large, poly, profond & plain,
De l'amour contemple la gloire :
Et qui veoid ses petitz tetons
Veoid de lact deux petitz gazons
Ou bien deux boulettes d'ivoire.

Celuy qui veoid sa belle main,
Se peut affeurer tout soubdain
D'auoir veu celle de l'Aurore :
Et qui veoid ses piedz si petitz,
S'affeure que ceux de Tethys
Heureux, il a peu veoir encore.

Quant à ce que l'acoustrement
Cache ce semble expressement
Pour mirer seul ce beau chef d'œuvre,
Nul que l'amy ne le veoid point,

Mais le graffelet en bon poinct
Du vifaige le nous descœure.

Et voilà comment ie fuz pris
Aux reths de l'enfant Cypris,
Esprouant sa douce pointure,
Et comme vne Meduse fit
Par vn dommageable profit,
Changer mon cueur en pierre dure.

Mais c'est au vray la rarité
De sa grace & de sa beauté,
Qui rait ainsi les personnes,
Et qui leur oste cautelement
La franchise & le sentiment,
Ainsi que faisoient les Gorgonnes.

ÉPITHALAME DE IEHAN FLEHARD

ET LOYSE D'AVANSON.

Voicy le iour auquel on doit
Celebrer l'heureux mariage,
De la Pucelle en qui lon void
De la vertu la viue image :

Qu'un chacun doncq s'aille aprester,
Soit ou ne soit de sa lignée,
Pour venir ensemble chanter
Tout le long de ceste iournée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Qu'aujourduy chacun en repos,
D'une d'oyfueté bien honneste,
N'entame iamais de propos
Sinon pour honorer la feste :
Mais que d'un luth ioint à la voix,
Et d'une guiterne entonnée,
Et d'un cornet & d'un haulbois
On chante dez la matinée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

L'oy desia ce semble partir
Ceste Nymfe tant bien aprise,
Le la voy ia desia fortir
Pour aller premiere à l'eglise,
Le la voy marcher chastement
De ses parens accompagnée,
Le la voy de maint diamant,
Et de maint rubiz atournée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Le voy son pere d'un costé
Qui demy dieu d'aïse l'ameine,
Le voy la douce grauité

Qui luyt en fa face fereine :
Celle qui préside en la nuit,
En voute vers nous retournée,
Plus belle qu'elle ne reluyt,
De tant de pompe enuironnée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Que faites vous nouuel Espoux,
Vous tardez par trop apres elle,
Sus fus diligent hastez vous,
Dans son cueur elle vous apelle,
C'est la compagne que les cieux
Vous ont dez long temps destinée,
C'est la richesse que les Dieux
Vous ont dez longtemps assignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Le fang de cette vierge part
D'vn des plus clairs fangz de la terre,
C'est d'AVANSON & de Bayard,
Cêt autre foudre de la guerre :
L'vn fous HENRY l'honneur des Roys,
A mainte gloire fortunée,
L'autre fous Loys & François
A l'immortalité gagnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Iö dans le temple ie voy
Cêt heureux couple qui s'assemble,

Prometant d'une étroite foy
De viure & de mourir ensemble :
Le voy maint excellent present
Dont cette Nymfe est estrenée,
Le voy maint homme la baifant,
Le la voy fouuent inclinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Le voy l'espouzé d'aujourduy
Qui reuient plain d'une humble audace,
Le voy son espouze apres luy,
Qui porte contente sa face :
Le voy le peuple qui la fuyt,
Admirer sa grace bien née,
Et murmurer d'un commun bruit
Ce vers d'une longue halenée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Tandis maint esclatant cléron
D'une résonante allegresse,
Fait retentir à l'enuiron
Que la Nymfe vient de la messe :
Et celle qui chaste conduyt
Loin loin de la troupe effrenée,
Les pucelles, ores s'en fuyt
D'elle doucement estonnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Sus belle venez vous affœir,

La table pour vous est couverte,
Ce iourd'hui vous aurez au soir
Vn grand gain de bien peu de perte :
Ce buffet pour vous est paré
De mainte coupe burinée,
Et de maint vase elabouré
Dans ceste salle bien ornée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Celluy qu'on a voulu lier
Auecq vous d'une amour extreme,
Sort de ce Flehard chancelier
A Naples, de Charles huitiesme :
L'un des biens de l'esprit vestu
Orna sa race fortunée,
Et l'autre riche de vertu
Honnore toute sa lignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Les banquetz du prince Nynus,
Ny de la royne AEgyptienne,
Tant foyent magnifiques tenuz
Dedans mainte histoire ancienne,
Ne surpassent point cestuy-cy,
Qui s'apreste en ceste disnée,
Pour l'espoux nouveau que voicy,
Et pour vous Vierge coronnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Là, Girard, faictes apporter
Aux paiges la douce viande,
Le Prince des dieux Iupiter
N'en mange point de plus friande :
Le voy l'espouze dans le banc
Affize en sa place ordonnée,
Et maint seigneur de noble sang
Dequoy la table est entournée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Sus menestriers harmonieux,
Saluez ceste heureuse table,
Auecq les sons melodieux
Le repas est plus delectable :
Mais hola sonneurs, cest assez,
Vostre chanson est ia finée,
Puis les deuis font commencez,
Ceffez iusqu'à l'apresdisnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Le voy Plutus, ie voy Ceres,
Pomone & la vermeille Flore,
Le voy les Nymphes des forestz,
Et celles des fleuves encore,
Le voy gaillard se presenter
Le bel enfant de Thyonée,
Et tous pelle-messe chanter
D'une voix affectionée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Vous prudent pere de l'espoux,
Et vous de l'espouze le pere,
Vous l'oncle de l'espouze, & vous
De ceste pucelle la mere,
Voyez contens deuant voz yeux
La race qui vous est donnée,
Pour en auoir sur voz ans vieux
Vn accroissement de lignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Mais quoy? ie voy ia qu'on deffert,
Ie voy ia l'espouze qui laue,
Ie voy desia le tapis verd
Qui rend ceste troupe plus graue :
Sus baladins, la cappe à bas,
La Nympe au bal soit admenée,
Et en branles & en cinq pas,
Despendez toute la iournée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Venez Guillaume d'AVANSON,
Laurens, & Françoisse, & Lucrece,
Venez ayder à ma chanfon,
Pour tesmoigner vostre allegresse :
C'est auiourdhy que vostre seur
Est librement emprisonnée,
Resiouyffez doncques son cueur
De ceste parole empannée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Ce iour qui si serain reluyt
Deuers l'occident se retire,
Et ia voicy venir la nuit
Que l'espoux ardemment desire :
Le voy d'vn & d'autre cousté
Vne grand tourbe embesoignée
Après le soupper appresté
Pour tous ceux de la matinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Vous Aumosnier, ayez en soin
De diligenter vostre office,
Affin que l'espoux au besoin
Par vous trop long temps ne languisse :
Les Graces & l'enfant Amour
Qui suyent la mere d'Enée,
Attendent l'espouse à lentour
De sa grand couche encourtinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

S'elle retourne tant soit peu
Son chef ou ses mains en arriere,
On veoid briller vn plus beau feu
Que de ces torches la lumiere,
Portant estofé son chapeau
De mainte esmeraude affinée,
Et mainte perle en maint anneau
Dedans les indes butinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.

Mais quoy ? voyci finir le bal,
Et voicy la mere à la fille,
Qui la meine au liçt nuptial,
Où ie voy qu'on la defabille :
le voy l'espoux non pareffeux,
Qui prend fa proye abandonnée,
Et l'espouse entre les linceulx
De l'espoux doucement gennée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.

Sus doncques parentz depeschez,
Vn chacun de vous se retire,
De peur que presens n'empeschez
Le plaisir d'un si doux martire :
Mais auant donnez le bon soir
A cette couple embefoignée,
Et demain nous la viendrons veoir
Auecques l'aulbe safranée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.

Dieu croiffe en vous de iour en iour,
Couple heureux que le ciel assemble,
La foy coniugale & l'amour
Que vous auez promise ensemble,
Et sur l'autonne de voz ans,
Vous donne vne telle iournée,
Aux nopces d'un de voz enfans,
Qui naiffe en cette mesme année.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.

ODE DV TEMPS ET DE L'OCCASION

Presentée en vne mommerie

A MONSIEVR D'AVANSON.

LE Temps cette grand faulx tenant,
Se vest de couleur azurée,
Pour nous monstrier qu'en moissonnant
Les choses de plus de durée,
Il se gouverne par les cieux,
Et porte ainsi la barbe grise,
Pour faire ueoir qu'hommes & dieux
Ont de luy leur naissance prise.

Il assemble meinte couleur
Sur son azur, pource qu'il traîne
Le plaisir apres la douleur,
Et le repos apres la peine :
Monstrant qu'il nous fault endurer
Le mal, pensant qu'il doit fin prendre,
Comme l'amant doit esperer,
Et mercy de sa dame attendre.

Il porte sur son vestement
Vn millier d'æfles empannées,
Pour monstrier comme viftement

Il s'en vole avecq noz années :
Et s'accompaigne en tous ses faitz
De cette gaye damoiselle,
Pour monstrier que tous ses effetz
N'ont grace, ny vertu sans elle.

Elle s'appelle Occasion,
Qui chauue par derriere porte
Soubz vne belle alluzion,
Ses blondz cheueux en ceste forte :
Afin d'enseigner à tous ceux
Qui la rencontrent d'aenture,
De ne se monstrier pareffeux
De la prendre à la cheueleure.

Car s'elle fuyt d'un pied dispoz,
En vain apres on se trauaille
De la retrouver à propos,
Pour gouster des fruitz qu'elle baille :
Le Temps nous a conduictz icy,
Et l'Occasion si gentille
Adoucissant nostre soucy,
Ne rend nostre espoir inutile.

Le Temps encore quelquefois
Admirant ta grace eternelle,
Chantera d'une belle voix
AVANSON, ta gloire immortelle :
Mais or' l'Occasion n'entend

Que plus long temps il t'entretienne,
Craignant perdre l'heur qu'il attend,
Ou qu'autre masque ne furuienne.

SVR LA MORT DE I. P. T.

O D E.

CELLVY que la fortune auoit si haut monté,
Par le subtil engin d'une feinte bonté,
Cuydant leuer au ciel fa montaigne à trois croupes,
Deuale auecques elle aux infernales troupes,
Et laisse à son trespas d'un chacun en tous lieux
Sans complaints la bouche, & sans larmes les yeux,
Tant a este sa vie à chacun detestable,
Et tant est cette mort à chacun profitable.

Le siecle de Saturne est vraiment de retour,
Et vraiment la vertu vient reueoir nostre iour
Depuis qu'il est estainct : car cinq ans de sa vie
(O vray siecle de fer) nous n'auons veu qu'enuye,
Qu'erreur, & que tout bien à tout malheur fouis,
Toute vertu bannye & tout vice permis,
Mais ores eclairez de nouvelle lumiere,
Toute vertu reprend sa liberte premiere.

On peut parangonner droictement à cettuy
 Vn des vieulx Empereurs appellé comme luy,
 Grādz Pontifes tous deux, & tous deux trop extremes
 A courber Ganymede, & se courber eulx mesmes,
 Tous deux ont faict la guerre aux François genereux,
 Tous deux ont deuoré des tresors plantureux,
 Mais l'vn, fobre, a deffaict la Republique sienne
 Et lautre yure & gourmand a deffaict la crestienne.

Ceux qui d'vn fainct desir ont eu poinctz leurs
 espritz
 De l'immortalité, ont des faitz entrepris,
 Acquerant en viuant vn bruit tant honorable,
 Qu'ilz ont faict en mourant leur renom perdurable :
 Mais cettuy-cy a faict pour mieux s'eterniser
 Tout tant d'actes meschans qu'on sçauroit aduifer
 Meritant que son nom & sa memoire on taife,
 Comme on taift le nom du boutefeu d'Ephese.

Ce qu'ont dict les auteurs ou modernes ou vieux
 De la diversité des faitz luxurieux,
 Que fouloit inuenter iadis Sardanapale,
 Ou ce qu'ilz ont encor dict d'Eliogabale,
 Qui les grand'z voluptez sur tous a sceu trier,
 A cettuy-cy tout feul se peut approprier :
 Mais l'vn de ces deux là fit beaucoup mieux encore
 » Parce qu'un beau mourir toute la vie honore.

S'il a faict rien de bon pour la commodité

Du peuple vniuersel, ç'a seulement esté
 Precipitant sa mort, parce qu'en chose aucune
 Il n'eult pu faire mieux l'utilité commune :
 Mais ainsi que le iour eclaire apres la nuit,
 Et que d'un ordre égal toute chose se fuyt,
 Pour veoir plus longuement cette vtilité viue,
 Puy que Iules est mort Cesar fault qui le fuyue.

DE LA VENVE DV PRINTENS

A OLIVIER LE CREC.

ODE

TANDIS qu'ardemment allumé
 D'un brazier non acoustumé
 l'ourdiz vne nouvelle trame,
 Pour voiler la langue & les yeux
 Du mesdifant iniurieux,
 Qui menteur outrage Madame,

Je veux que ma lyre,
 Dedaignante l'ire
 Qui remplit ses sons,
 Pour vn temps ne chante

D'une voix tranchante
Ces tristes chansons.

Je veux que sa concavité
Retentisse à la gravité
D'une Ode autrement fredonnée,
Et que mes fouciz endentez
En soyent doucement enchantez
Souz le fraiz d'une matinée.

Or' donc que l'Aurore
Tapisse & colore
Les champs estendus,
Et que Philomene
Dolente, ramene
Ses criz espendus :

Ore diz ie que les ruyffeaux
Font couler plus cleres leurs eaux,
Et que les Nymphes montaignardes,
Foulantes les fleurs tendrement,
Dansent en rond gaillardement
Au bruit des fources babillardes :

Ores que les rozes
A demy déclofes
Nous monstrent leur teinct,
Or' que le riuage,
Or que le boscaige
De rechef est peinct.

Bref ores que le ciel nous rid,
Et que toute chose flourit
Aux rayons de la faison neufue,
Dreſſons vn complot qui le ſoing
Renuerſe & renuoye ſi loing
Que iamais plus il ne nous treuue.

Ces amours ardentes,
Ces peynes mordantes,
Et ces durs ennuyſ,
Plongeons dans le verre,
Puyſ courons grand erre
Veoir les premiers fruitz.

Là doncq, Le Crec, ſouz l'ombre vien,
Et de ton luc & moy du mien
Animons vne chanſon douce,
Si bien que les champs & les boys
Soyent rauiz des ſons de ma voix,
Et des doux fredons de ton pouce.

Bien que ta main ſaincte
N'ayt la gloire attaincte
De celle d'Albert,
A qui le ciel donne
La riche coronne
Deüe au plus expert :

Et bien que le ciel ne m'ayt fait

Le present d'un luth si parfait
Que celuy que Carles entonne,
Et qu'il n'ayt adextré mes doigtz
Comme au Pindare vandosmois,
Qui rien que celeste ne sonne.

Toutesfois les Graces,
Qui guident nos traces
Pour aller au mieux,
Toutesfois les belles
Nous donrront des æfles
Pour monter aux cieux.

Sur tout n'oublions poinct le vin,
Le grand Grec, l'æuegle diuin
Nous ramentoit tousiours le boire,
Comme vn vray baston pour domter
Le foin qui nous vient tourmenter
Iusqu'au plus creux de la memoire.

Les vins & les dames
Alument noz flames
D'vn mesme appareil,
Et font que l'œil trouble
Veoid d'vn regard double
Doubler le Soleil.

I'ay les Odes du Calabrois,
I'ay les amours du Sulmonois

Et les doux baisers de Catulle,
l'ay encor de Galle les vers,
Et les traictz diuins & diuers
De Ian fecond & de Marulle.

Sus doncques allons,
Et entremellons
Le profit à l'ayse,
Par ces passetems
Se trompe le Temps,
Et l'ennuy s'apaife.

EPISTRE A MONSIEVR D'AVANSON.

BIEN que les lieux, & les champs, & les boys,
Par où, Seigneur, à present ie men voys,
Pour exploicter les charges que i'en porte,
Soyent eschaufez d'une chaleur plus forte
Que ceux auquelz mon œil vous delaiſſa,
Quand ie partiz pour venir pardeça,
Ce nonobstant en tel poinct ie me treuve,
Que la faison moins ardante i'esprouue
Que vers Paris, & non comme ie croy
D'aucun defaut qui puisse estre dans moy,
(Bien que mal fain) mais feulement pour estre

Absent de vous, mon seigneur & mon maistre,
Absent de vous mon seigneur, mon soleil,
Qui me donnez eschaufement pareil,
Que l'astre clair qui les faisons compasse
Donne aux fruitz verdz que l'esté nous amasse.

Apres de vous toute chose me rid,
D'un doux repos mon esprit se nourrit,
Mes ans ie seme en service fertile,
Et vous voyant rien ne m'est difficile.
Mais loing de vous ie n'ay plus de vigueur
Comme i'auoys en l'esprit & au cueur,
Ne pouuant rien, mesmes dedans mon ame
Ie sens faillir l'aliment de sa flame.

Ainsi l'ardeur que le dieu Delyen
Souffle, deuin, au temple delphien,
En cestuy-là qui ses oracles chante,
Va defaillant dez que le dieu s'absente.

Las en passant ces desertes forestz,
Et tous ces champs incognez de Ceres,
Ie ne voy plus, comme ie soulois faire,
Rien qui me plaise, ou qui me doyue plaire :
Sans plus ie refue & figure en resuant
Ce que i'ay veu de beau parcydeuant.

Ie me fouuiens des belles antiquailles,
Des beaux tableaux, & des belles medailles,

Que ie voyois deffouz vofre grandeur,
Quand vous eftiez à Rome ambaffadeur.

le me figure vne autre Dianore,
Vne autre Laure, ou vne autre Pandore,
Et m'eft aduis qu'en long habit romain,
Vn euantail ou pannache en la main,
le voys encor' vne braue Arthemife:
Ou que ie voy Fiammete qui deguife
Deffouz l'habit d'un petit iouuenceau,
Son flanc d'albafre & fon teton puceau.

le me figure vne dame romaine,
Qui parmy Rome en coche fe pourmeine,
Et m'eft aduis que ie voy cependant,
Quelque Seigneur en feneftre attendant
Que cefte dame avecques fon escorte
En fa faveur paffe deuant fa porte.
Le coche paffe, & le feigneur baifant
Sa dextre main, & fa tefte baiffant,
D'un chaut amour ayant l'ame fayfie,
Luy fait honneur parmy fa ialoufie,
Et ne la perd, ou qu'elle ne foit loing
Ou iufqu'àtant qu'elle ait paffé le coing.

le voys encor, ou veoir encor me femble,
Durant l'efté quelques feigneurs enfemble,
En vne vigne, ou pour faire l'amour,
Ou pour paffer la grand chaleur du iour :

Ayant la table à leur soupper garnie
D'une fort belle & douce compagnie.
Chacun regarde & prend peine à choisir
Quelque subgect qui soit à son plaisir,
Puis quand l'Escalque à la nappe leuée,
Chacun d'eux prend celle qu'il a trouuée
Plus à son gré, & en ses bras la tient,
Et de propos doucement l'entretient.

L'un prenant l'une en la chambre l'emmeine,
L'autre ayant l'autre vn long temps la pourmeine
Parmy la vigne, & puis craignant la nuit
En sa maison en coche la conduict.
Tandis voyant leur compagne rauie,
Les autres ont vne petite enuye,
Sur celle la qui leur a faict ce tour
De les laisser au point de leur retour :
Dont on la blasme, & vont soustenant qu'elle
Ne scauroit estre ou si brave, ou si belle,
Qu'il ne luy soit honneur de se daigner
Telle qu'elle est de les acompaigner.

Ie me figure apres les mommeries,
Les beaux festins, & les galanteries,
Les ieux publicz & les courses du pal,
Qu'on veoid par Rome au temps du carneual.
Mesmes ie pense aux batailles qu'on donne
Aux fiers thoreaux en la place d'Agonne,
Mais la dessus vn effroy ie reçoÿ

Dans mes espritz, Pource que i'apperçoy
Ce m'est aduis vn thoreau qui renuerse
Vn affaillant, & le chef luy transperce,
Luy creuant l'œil, & de son rude effort
Le delaissant à terre demy mort.

» Las on n'a point au monde de lieffe
» Qu'on n'ayt bien tost quelque peu de tristesse,
» Et n'y a point en ce monde d'ennuy,
» Qui n'ait bien tost vn plaisir apres luy.
le le scay bien : car si mon cheual choppe,
Ou si trop sec en courant il galoppe,
le perdz le bien duquel ie m'estois pleu,
A figurer tout cela que i'ay veu.
Et fuyz contrainct de delaiffer arriere
Ces doux pensers que ie faisois naguere,
Pour maugré moy, Seigneur, me dispenser,
De m'amuser quelque temps à penser,
Aux montz pierreux, aux desertes bruyeres,
Aux longs chemins, aux personnes grossieres,
Aux boys hideux, aux obscures citez,
Aux pas fangeux, aux lieux inhabitez,
Aux chasteigniers & au pauvre mesnage,
Que ie rencontre en faisant mon voyage,
Las dis ie adoncq, combien de ces lieux cy,
De ces forestz, de ces peuples aussi,
Et de ces champs, voys ie de diference
Aux chams, aux boys & aux peuples de France.
Tous viuent bien fouz vne mesme loy,

Souz vn Dieu mesme, & fouz vn mesme Roy,
Mais à compter ces ruraultez extrêmes,
Certainement on n'y veoid rien de mesmes :
On n'y veoid rien de semblable à cela,
Que l'on peut veoir quand on est pardelà.

Là peut on veoir les campagnes fertiles,
Beaux les pays, & plus belles les villes,
Où la vertu, la bonté, le bon heur,
La courtoisie & le bien et l'honneur,
La gentilleffe, & la richeffe abonde,
Plus largement qu'en autre part du monde.
Là tous les ans toute forte de fruit,
Fertilement la terre nous produict.
Là les iardins, & là les belles prées
De belles fleurs en tout temps dyaprées,
Là le plaisir du doux chant des oyseaux,
Et la frescheur des argentins ruyffeaux.
Là le trafficq & l'honneste commerce,
Entre le peuple honnestement s'excerce,
Là tous les iours les nouvelles beautez
Là tous les iours les belles nouveautez,
Et de chafque art & de chafque science,
Là peut on veoir faire l'experience,
Monstrant la voye où il se faut tenir,
Pour aux honneurs dignement paruenir.

Là mieux qu'ailleurs a lon ce qu'on desire,
Et foit qu'un homme aux dignitez aspire,

Ou soit aux biens, si quelque chose il peut,
Facilement il a tout ce qu'il veut.

Là les rampartz des fortereffes fieres,
Là les estangs, & les belles riuieres,
Là les destours, & là les antres font
Ou leur seiour les sainctes Muses font,
Que diray plus ? comme vne grand montaigne,
Se va montrant sur la baffe campagne,
Et comme on veoid vn petit aulbespin
Tapir ses bras soubz ceux d'vn grand sapin
Ainsi, Seigneur, la France bien heureuse,
France en tous biens richement planteureuse,
(l'entendz des lieux & des belles citez
Ou pres du Roy, Seigneur, vous habitez
Communement) Ainsi la France belle,
Pour les douceurs qui reposent en elle,
Surpasse en tout ce pays Limosin,
Ce perigord, cest Agenois voisin,
Et ces pays par lesquelz en grand peine
L'humble deuoir de ma charge me meine.

Je ne diz pas que le soleil des cieux
Ainsi qu'ailleurs n'esclaire sur ces lieux,
Et ne diz pas que ces citez fournies
Ne foyent aussi de bonnes compagnies,
Mais quant à moy n'ayant à m'en louer,
Je ne le puy bonnement adouer :
Ce que ie diz & de cueur & de bouche,
Et m'en excuse à quiconques il touche :

Car en passant par ces montz & ces vaux,
l'ay enduré tant d'ennuys & trauaux,
Pour le defaut que i'auoys de montures,
Les mauuais vins, les montaignes si dures,
Et les chemins plains d'vne aspre longueur,
Ainçois rempliz d'vne grieve langueur,
Que ie ne puy sans que ie me demente,
En dire rien dequoy ie me contente,
Si ce n'estoit à ce que i'en ay veu,
Que des grifons ilz tiennent quelque peu.

Voyla comment quelque part que ie vienne,
Faire ne puy que ie ne me fouuienne
De ceste France, & en ce fouuenir
De souhaiter ie ne me puy tenir :
Pleust il à dieu ce diz ie que ie veiffe
Mon cher Seigneur pour luy faire seruice,
Soit deffouz luy quelque chose escriuant,
Soit apres luy au conseil le suyuant,
Ou pres des Roys & pres des plus grans Princes,
Et pres des chefs des plus grandes prouinces,
Pour son esprit & son parler doré
De tout chacun ie le voys honoré.
Ie le verrois ou soit quand il retourne
En sa maison, ou quand il y sejourne,
Ou quand il va chez le Roy se trouuer
Tous les matins pour estre à son leuer,
Bref à quelque heure, & quelque part qu'il aille,
Et ou qu'il soit ou qu'il entre ou qu'il faille,

C'est en tel point que lon lui veoid tousiour',
De pourfuyans vn millier à l'entour.
L'vn tout botté qui frechement arriue,
Luy met en main vne lettre missiue,
L'autre vn placet pour estre remboursé,
Ou pour tacher d'estre recompensé,
L'vn le pourfuyt de sa requeste prendre,
L'autre son droict tasche à luy faire entendre,
Il les oyt tous, & marchant au milieu
Les surpassant ressemble à quelque Dieu,
Soit Apollon en sa blonde apparence,
Ou soit Mercure en sa douce éloquence.
L'en croy Duthier, ce renommé Duthier,
Le prime honneur de ceux de son mestier,
Qui l'ayme & prise, & qui scauroit mieux dire
Si i'en escriz ce qu'on en doit escrire.

Ainsi, Seigneur, voila comme en allant
Par ces pays, discourant & parlant
De vous, de Rome, & des choses exquises
Que i'ay souz vous heureusement apprises,
L'ay compassé ceste epistre en ce point,
Vous l'enuoyant d'ardant desir espoint,
Comme au Seigneur à qui ma Muse basse
Doit enuoyer tout ce qu'elle compasse,
N'ayant point d'heur ny point d'auancement,
Qui de vous seul ne vienne entierement :
Prenez le en gré, & durant ceste absence
Ayez de moy s'il vous plaist souuenance.

A LVY MESME.

ODE.

AINSI que la bische chassée,
Cerche les eaux toute lassée
Pour se rafraichir & fauer :
Ainsi mon ame qui s'altere
Pour fortir hors de sa misere
Cerche, Seigneur, de te trouver.

Sans fin, Seigneur, à toy ie crye,
Sans fin, Seigneur, à Dieu ie prie
Qu'il me vueille faire ce bien,
Qu'encores vers toy ie retourne,
Et que pres de toy ie feiourne,
Comme l'humble seruiteur tien.

Las en ceste absence lointaine
Iour & nuict ie n'ay rien que peine,
Que peine & langoureux esmoy :
Pleurant & mourant à toute heure,
De ce qu'il faut que ie demeure
Si long temps esloigné de toy.

Baissant le chef ie refue & songe,

Et de dueil l'esprit ie me ronge,
Alors qu'on se vient enquerir,
Et me demander où peut estre
Maintenant mon Seigneur & maistre,
Qui si fort me fouloit cherir.

Ie fens toutes mes forces fondre,
De ce que ie ne scay respondre
A ce qu'on me va demandant,
Et de longs souspirs & de plaintes,
Et de tristes larmes non fainctes,
Ie me repaiz en attendant.

Il est vray que i'ay esperance,
Que bien tost encores en France
I'iray, seigneur, pour te reueoir :
Et tandiz qu'en ce poinct i'espere,
Mon ame ses ennuyz tempere
Par la douceur de cest espoir.

Sus doncques mon ame courage,
Car nous aurons cét auantaige
De reueoir encores celuy,
Celuy Seigneur qui d'une œillade
Tant fois ie angoisseux & malade
Me peut guerir de tout ennuy.

Nous irons encores redire
Sur les nerfz sacrez de ma lyre

La grace, la gloire, & l'honneur
Et le bon heur qui environne
Le feigneur que le ciel me donne
Pour m'estre feul maistre & feigneur.

O feigneur en qui i'ay fiance !
Garde pour Dieu qu'en mon absence
En oubly de toy ne foys mis,
Et garde que fans cause aucune
On ne renuerse ma fortune
Au pourchas de mes ennemys :

Car i'en voy vn tas ce me semble,
Qui mis nouvellement enemble
Affilent leur langue fur moy,
Et tachent à tort de me nuyre,
Voulans iniuftement t'induyre
De me bannir bien loin de toy.

Comme des fleurs l'aube est aymée,
Et des Cerfz la verte ramée,
Et du poyffon encor les eaux,
Et comme la campagne feiche
Ayme & demande l'humeur frefche,
Et l'air demandent les oyseaux.

Tout ainfi mon ame explorée,
Mon ame ardemment alterée,
Ayme & defire tout ainfi,

Le bien de ta douce presence,
Laquelle feule ha la puiffance
De m'affranchir de tout foucy.

Soit que par ces rudes campagnes,
Ou que par ces aspres montaignes,
I'aille quelquefois cheminant,
Faire ne puy ou que ie vienne,
Que des lieux ie ne me fouuienne
Où tu feiournes maintenant.

Et iamais la court des grans Princes,
Et les estrangeres prouinces,
Où ie t'ay ci deuant fuyui,
Iamais tant foit peu ie n'oublie,
Mefmes la France & l'Italie,
Où ie t'ay longuement feruy.

Me couurant, comme d'vne targe,
De ta faueur, ie faiz ma charge
Le plus droictement que ie puis,
Et comme on dict, par mer, par terre,
Par rochers, par paix & par guerre,
La dure pauureté ie fuys.

Et si ie puy faire de forte,
Que quelque gloire ie rapporte
De ceste charge en faifant bien,
Tout le bien à toy se va rendre,

A toy, qui me l'as fait apprendre,
Car il est tien & non pas mien.

Gloire à Dieu, & gloire à toy doncques,
» Car la vertu ne se perd oncques
» Qui a quelque bon fondement,
» Ains tousiours constante seiourne,
» Ou bien aux lieux elle retourne
» Dont elle vient premierement.

A VN DE SES MEILLEVRS SEIGNEVRS

Iniustement calomnié.

ODE.

TOUTES les iniustes trauerfes
Seigneur, que ie voy vous donner,
Quoy qu'elles foyent ainsi diuerfes
Ne vous doyent point estonner :

Car vostre innocente iustice
Est telle & si blanche, que Dieu
Ne voudra point qu'on la noircisse,
Ny qu'on la gecte hors de son lieu.

Ains comme l'or dans la fournaize
S'affine d'un lustre nouveau,
Et par le vent & par la braize
Se fait & meilleur & plus beau :

Ainsi voz vertusernelles,
Aux ardeurs de voz enuieux,
S'affineront toujours plus belles
Auprez des hommes & des Dieux.

Doncq' comme un roc, qui pour l'audace
Des ventz qui le vont tempestant,
Ne bouge iamais de sa place,
Ains toujours demeure constant.

Resistez d'un ferme courage
» A la fureur de tous ces ventz :
» Car toujours apres un orage,
Le soleil meine le beau temps.

Le soleil qui la France eclaire
Sur vostre droict desia reluyt,
Comme a fait celle lune claire
Qu'on peut veoir de iour & de nuit.

Si que tel aujourd'huy s'esforce
De vous troubler de son effort,
Qui sentira la mesme entorce
Dont il cuydoit vous faire tort :

« Car les dieux iamais ne preferent
» A l'homme iuste le malin,
» Et quand leur vengeance ilz different
» Ilz la font plus griefue à la fin.

Les grans dieux vous font fauorables,
Et s'on veut sur vous attenter,
Et ilz vous font tant fecourables,
N'auõs de quoy vous contenter ?

» Mais iamais contens nous ne fommes,
» Et nul ne se veoid aujourd'huy
» En toute la race des hommes,
» Qui ne soit point de quelque ennuye.

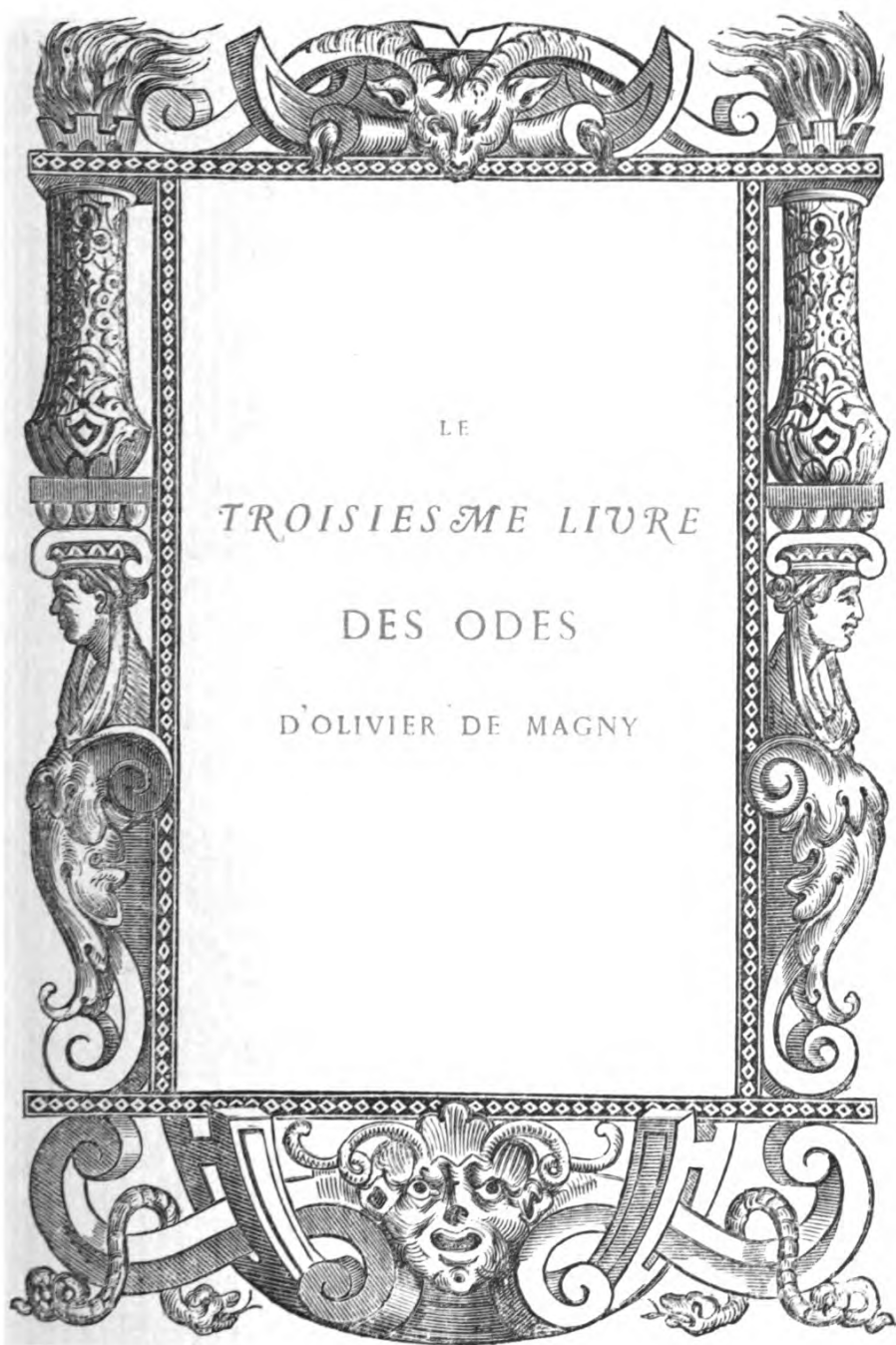
Laissez doncq ces ennuis extrêmes,
Sans nullement vous irriter :
Car on a veu que les Dieux mesmes
Ont conspiré sur Iupiter.

Fin du second Liure.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILOSOPHY DEPARTMENT

PH.D. THESIS



LE
TROISIÈME LIVRE
DES ODES
D'OLIVIER DE MAGNY

LE TROISIÈME LIVRE
DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois

A MADAME DIANE DE POYTIERS

Duchesse de Valentinois.

ODE.



1 i'ofois au retour de la nouvelle
année
Faire que de ma main vous fussiez
estrenée,
Je croy qu'il me faudroit discu-
rir longuement
Auant qu'auoir de quoy le faire dignement :
Pource que ie ne voy chose aucune en ce monde,
Qui plantureuse en vous & voz graces n'abonde.

Du tyge de noz Rois, Dame, vous descendez,
Vous obtenez des Roys ce que vous demandez,

Vous estes riche ayant la ducale coronne
Qui d'un reply d'honneur vostre chef environne,
Et que le Roy vous donne, ainsi comme l'on veoid,
Ains qui vous la remet, comme il vous la debuoit,
Ne pouuant voz ayeux en transporter l'usage
Sans interesser ceux de leur futur lignage.

Des faueurs qu'à bon droit du Roy vous receuez,
Vfer non abuser doucement vous scauez,
Et bien que ses faueurs à vous seule il adresse,
Si les départez vous d'une meure sageffe
A mil & mil encor, selon que vous sentez
Que merite l'endroit où vous les départez :
Car le ciel qui vous fist si parfaicte en prudence,
Vous graua dans l'esprit si bien la cognoissance
Des merites d'autrui, que par vostre moyen
Nul n'est onq auancé sans le meriter bien.

Vous haïffez de mort ceux qui sont heretiques,
Vous ayez tous ceux la qui sont bons catholicques,
Vous estes charitable, & tousiours soulagez
Tous les necessiteux & tous les affligez :
Vous auez sur le front vne grauité douce,
Qui l'homme audacieux feuerement repouffe :
Et qui l'humble & modeste appelle & fait venir,
Pour luy prester faueur & pour luy subuenir.

Si vous ayez quelcun, c'est d'une telle forte
Qu'impossible est aymer d'une amytié plus forte :

Et non tant feulement vous l'aymez si tresfort
Durant qu'il est en vie, ains apres qu'il est mort
Faisant cette amytié aux siens hereditaire,
Vous faictes pour les siens ce que vous pouuez faire.

Vous auez l'esprit bon & susceptible & vif,
Et descendu du ciel pour n'estre poïnt oisif,
Si qu'il n'a point de peine à viftement comprendre
Tout ce que lon vous dit & qu'il vous plaist
entendre.

Les pauvres orphelins vont à vous à recours.
Les vefues ont en vous leur fidèle secours.
Et ceux qu'une prifon estroïctement enferre,
Soyent prifoniers pour debte, ou prifoniers de guerre,
S'ilz vous difent leur droict & leur neceffité,
Vous les faictes fortir hors de captiuité.

Vous n'oubliez iamais ceux qui vous font feruice.
Vous ne cherchez iamais faueur en la iustice.
Vous n'aez pas c'est heur feulement que de veoir
Croïstre tous voz enfans en honneur & pouuoir,
Mais encor les enfans qui de voz enfans naiffent,
En honneur et pouuoir vous voyez côme ilz croiffent.

Par tout où vous allez & de iour & de nuit,
La piété, la foy, & la vertu vous fuyt,
La chasteté, l'honneur & l'alme temperance,
Ayans auecques vous tousiours leur demeureance.
Vous ne vous esmouuez pour la felicité,

Ny ne vous estonnez pour vne aduersité,
Et soit qu'un de voz fils en gardant vne place
Vaillemment resistant tombe en quelque disgrâce,
Et soit qu'il meure apres fortant de sa prison,
Vous domptez la fortune avecques la raison.

Vous lisez volontiers, & pour vostre lecture
Vous ne prenez iamais vne vaine escripture,
Ains tousiours vous prenez vn liure vertueux,
Afin de tousiours faire vn lire fructueux.
Vous n'aymez point vn homme en vostre compagnie,
Qui parle mal d'autruy & qui le calomnie :
Et si vous n'aymez pas encore avecques vous
Vn affecté flateur, du bien d'autruy ialoux,
Qui de son doux babil veult vn chacun attraire,
Ayant tousiours le cueur à la bouche contraire.

Que diray dauantage ? on ne peut desirer
Rien pour se faire grand, ou se faire admirer,
Qui ne soit tout en vous, en vous seule repose
Le comble & le miroir de toute belle chose.
Si doncq' vous tenez tout, & si tout vous auez,
Et si tout le plus beau vous pouuez & scauez,
Sans que de rien qui soit vous ayez iamais faulte,
Dequoy puis i'estrener vne dame si haulte ?
Il ne faut point porter à Neptune des eaux,
Et ne fault à Corinthe admener des vaisseaux,
Si vous veuX-ie donner : parquoy doncq' ie vous
donne

Pour tout ce que ie puis, le cueur, & la perfonne,
 L'esprit, la main, la plume, & tout ce qu'elle fcait,
 Et tout ce qu'elle efcrypt, & tout ce qu'elle faiçt,
 Ie vous le donne tout, & l'humble obeiffance
 Pour vous feruir toufiours de toute fa puyffance.
 Receuez doncq' ce don, & les Dieux imitez,
 Qui regardent pluftoft aux humbles voluntez,
 Qu'à la grandeur des dons, exhauçant la priere
 D'vn pauvre humilié, qui ne leur donne guiere,
 Auffi toft que d'vn Roy ilz exhaulcent les vœuz,
 Qui deffus vn autel leur immole cent bœufz.

A ELLE MESMES

Luy presentant les louènges du iardin d'Ennet.

O D E.

NE me fentant, Madame, eſtre affez bien appris
 Pour chāter voz grādeurs et voz diuins eſpritz,
 Et avec voz vertus, voſtre royalle race,
 Ie laiſſe pour vn autre vn labeur ſi diuin,
 Et m'arreſte à chanter de voſtre beau iardin,
 Pour gaigner quelque part en voſtre bonne grace :

Mais ayant peur encor n'estre assez bien appris,
Pour sortir dignement de cest œuvre entrepris,
Le n'ay fait que ce peu qu'ores ie vous presente,
Ayant bien resolu de l'acheuer du tout,
Et d'en venir pour vous heureusement à bout,
Si cognoistre ie puis que ce peu vous contente.

Aux ongles du lyon le lyon on cognoist,
Auecq l'eschantillon toute la piece on veoid,
Et pour bien peu d'ouvrage vn ouurier se descœure,
Voyez ce que i'apporte, & faictes iugement
» Qu'elle fera la fin par le commencement,
C'est le commencement qui faict moytié de l'œuvre.

Pour vous dorefnauant mes autelz fumeront,
De vous seule sans plus mes Muses chanteront,
En vous seule sans plus ie prendray ma matiere,
Voyez donq ce fragment, & iugez quel il est,
Et me faictes semblant tant soit peu qu'il vous plait,
L'auray bien tost mis fin à l'œuvre toute entière.

LES LOVENGES

DV IARDIN D'ENNET.

ODE.

MVSE fille du Roy des Dieux,
Qui de tes vers melodieux
Fais viure des Princes la gloire,
En vne eternelle memoire,
Accorde mon luth à ta voix,
Et faiz qu'ensemble à ceste fois
Nous chantons si bien les louenges
De ce beau iardin, que le son
De nostre nouvelle chanfon
S'entonne aux oreilles estranges.

C'est ce beau iardin florissant,
Ce iardin tousiours verdissant,
Que DIANE pour sa plaifance
Faiçt en son palais d'excellance,
Non ceste Diane qui luyft
Quand le iour faiçt place à la nuict,
Quoy que trois testes on luy donne,
Mais vne qui luyt icy mieux

Par sa vertu, que dans les cieux
Cette la qu'enfanta Latone.

Cestecy d'un œil plus constant,
En sa lumiere persistant,
Sans tant de fois l'an se refaire,
De iour & de nuict nous eclaire
Et sans montrer ores en rond,
Ores en voute, son beau front,
Jamais eclipse elle n'endure :
Aussi le soleil si tresgrand
De qui ses clartez elle prend,
Est un miracle en la nature.

Quelque fois chantant le bon heur,
La gloire, les faitz & l'honneur,
Des Roys & des Ducz de sa race,
Nous dirons sa diuine grace,
Sa prudence avecq sa bonté,
Son esprit avecq sa beauté,
Qui l'heur de nostre siecle augmente :
Mais or' nous dirons seulement
Si bien du iardin l'ornement,
Que la maistresse en soit contente.

Toufiours Phebus à son refueil,
Alors que d'un pourpre vermeil
Le sommet des montz il redore,

Redore ce iardin encore,
Quoy que l'architecte scauant
Ne l'ayt fait affeoir au leuant :
Car tant les vertuz il admire
De la dame de ce iardin,
Qu'aussi tost qu'il fort au matin
Il ne faut iamais d'y reluyre.

Cettuy là qui l'a divisé
L'a de parterres composé,
Où plusieurs armes il a mises,
Et plusieurs chiffres & deuises,
Le tout en herbe si bien feint
Qu'on diroit presque qu'il est peinct,
Voyre peinct d'une grace telle,
Que Titian, ny Iacopin,
Miquel l'Ange, ou celluy d'Vrbin
Ne l'eussent sceu peindre plus belle.

Ici veoid on vn grand croissant,
De peu à peu se remplissant,
Et là est en mesme apparence
L'escuffon des armes de France,
Qui royalement couronné
Est d'un bel ordre environné,
Et là se veoid encor la lettre,
La lettre premiere du nom
Du grand HENRY dont le renom
Iusqu'au bout du monde penetre.

Auprez de ce grand escuffon,
On veoid en pareille façon
Celluy de ceste Royne grande,
Qui deffus la France commande,
Où d'vn costé font my partiz
Les trois fleurons des royaux lis,
De l'autre costé se tesmoigne,
Comme de Florence elle vient,
Comme Lauragois elle tient,
Et qu'elle est du fang de Boulongne.

Comme les deux grandes clartez
Des deux astres au ciel plantez,
A tout ce que fait la Nature
Donnent lumiere & nourriture :
On ne veoid rien au ciel plus beau
Que l'vn & que l'autre flambeau,
Aussi n'est il rien de semblable,
Et Dieu qui fist leurs beaux rayons,
Les feist afin que nous voyons
Son pouuoir plus esmerueillable.

Ainsi les diuines splendeurs
De ces deux Royales grandeurs,
Donnent à nostre France entiere
Sa nourriture & sa lumiere,
Leurs vertus seruent d'ornement
A tout le monde entierement,
Aussi rien n'est qui leur ressemble,

Et Dieu geçant ça bas ses yeux
Fit lors la terre égale aux cieux,
Quand il les mist tous deux ensemble.

A costé gauche on veoid dressé
Vn lozenge bien compaffé,
Où en l'vne des moytiez fortent
Les croix que ceux de Brezé portent,
Et en l'autre on veoid des Bezans,
Des fleurs de lis, & des croiffans,
Et vn chef endenté encore,
Qui font les armes de Poytiers,
De Coultron, & des Sainct valiers,
Dont nostre Princeffe s'honore.

« Le naturel de l'homme tient
« Toufiours du lieu duquel il vient :
Ces Bezans font en forme ronde,
Et rond est le ciel & le monde,
Les fleurs de liz viennent des Dieux,
Ces croiffans font grauez aux cieux,
Et ces poinctes qu'on veoid descendre
Du long de ce chef nompareil,
Semblent les raiz que le soleil
En esté sur nous faict espandre.

Ses couleurs font de blanc & noir,
Par ces couleurs nous faisant veoir
La lune blanche en la nuit noire,

Et c'est pourquoy nous deuons croire,
Auecques son nom qui est tel
Qu'il est de foy mesme immortel,
Qu'elle est dame toute diuine,
Et qu'en ses armes & son nom,
Et ses couleurs & son renom,
Des Roys et des Dieux elle est digne.

Sur ce lozange ainsi traffé,
Qu'un beau cordon entrelaffé
Faiçt à plusieurs nœudz enuironne,
Est vne ducale coronne,
Semée de petites fleurs,
Toutes de diuerfes couleurs,
Si qu'à les veoir de ceste forte,
On diroit que ce sont rubiz,
Grenatz, esmerauldes, saphiz
Et perles que d'Inde on apporte.

Non loing de là sur vn tombeau,
Faiçt d'un artifice nouveau,
Vn feu deuers le ciel se geçte,
D'où fort vne belle fagette,
Ayant d'un & d'autre costé
Vn rameau de palme planté,
Couuert d'une coronne belle,
Et ceinct d'un long rouleau qui diçt,
En ce qu'on y trouue d'escrit,
ELLE VIT SEVLEMENT EN ELLE.

Tout d'un reng on trouue liez
Des rethz & des filetz pliez,
Et puy des trouffes renuerfées,
Auec des fleches despecées,
Et des arcz fans corde laissez,
Tous pareillement despezcez,
Qui vaut pour elle autant à dire,
Ayant si bien attainct & pris
Tout ce qu'elle auoit entrepris,
QUE RIEN PLUS' ELLE NE DESIRE.

A MADAME LA VICOMTESSE DE GORDON

MARGVERITE DE CARDAILLAC.

ODE.

Vous avez l'esprit plain d'une ardeur éternelle
Qui soustient dedās vous voz pensers haultemēt,
Vous faictes voz discours tousiours profondement,
Et vous fondez tousiours en raifon naturelle.

Vous estes de visage & de personne belle,
Vous traictez voz enfans d'un double traictement,

Dont l'un se fait au corps, l'autre à l'entendement,
Traictement plus louable en toute ame fidelle.

Entretien quelcun tresbien vous deuifez,
Espagnol & François & Tuscan vous lifez,
Et si scauez tresbien les entendre & les lire.

C'est ce qu'en peu de tēps de vous hyer ie compris,
l'espere encor en brief auoir de voz escriz,
Pour comprendre le reste & le vous scauoir dire.

LE POLYPHEME.

A MONSIEVR DV THYER

Conseiller du Roy, Secretaire d'Estat & de ses finances.

ODE.

Ny baulme tant soit il parfait,
Ny ius d'herbe, escorce, ou racine,
Tant soit il diligemment fait
Avec tout l'art de Medecine,
Ne peuuent guerir le tourment
Qu'amour imprime dans vne ame,
Lors qu'il la bleffe viuement
Par la beauté de quelque dame.

Les Mufes ont bien le pouuoir
D'ayder aux amantz miserables,
Mais chacun ne peult pas auoir
Les Mufes pour foy fauorables :
Auffi telles font ces neuf Seurs,
Que dans vne vile poitrine
Elles n'espandent les douceurs
Iamais de leur flamme diuine.

Polypheme alors qu'il ardoit
D'vne amour non iamais domtée,
Et qu'a rien il ne se gardoit
Fors qu'aux beautés de Galathée,
Polipheme en fes fons diuers,
Ce grand Cyclope Polypheme,
Sceuft bien ce que valent les vers
Au mal de celluy qui trop ayme.

Car il cherchoit d'auoir fouuent
Quelque plaisir en fa tristesse,
Mais tout s'en alloit comme au vent
S'en va quelque fumée espeffe,
Sans plus fon chant amenuyfoit
La douleur qu'il portoit en l'ame,
Et plus douce encor luy faifoit
Trouuer fon amoureuse flame.

Quantesfois fes bestes au foir
Sentant venir la nuict humide,

En leur estable a lon peu veoir
Sen retourner fans nulle guyde,
Tandiz que pallement tranfi
Sans foin de ses troupes faoulées,
Il trompoit sa douleur ainfi
Sur le bord des ondes falées.

O Galathée, disoit il,
Nymfe qui me meines la guerre,
Du rayon qui fort si subtil
De ton œil luyfant comme verre,
Ton front est plus clair & plus beau
Qu'en lanuier n'est belle la glace,
Et les œilletz du renouveau
Reffemblent le teint de ta face.

Pourquoy dedaignes tu si fort
Mon amour, ma peine & ma vie,
Pourquoy me donnes tu la mort
Sans l'auoir si peu defferuie !
Tu es plus cruelle cent fois
Qu'une ourse ne le scauroit estre,
Et si sembles quand ie te vois
L'aigneau qui ne vient que de naistre.

Quand le fommeil loge dans moy,
La nuyct brunissant toutes choses,
A doncques, Nymfe, maugré toy
Douce pres de moy tu repofes :

Mais alors que le iour nous luit,
Te trouuant tu t'en fuis farouche,
Plus vifte qu'un cheureau ne fuit
D'un vieil loup affamé la bouche.

Par ainsi le bien qui me vient
Est tousiours vne chose vaine,
Et le mal qui tousiours me tient
Demeure vne chose certaine:
Comme vn chetif qui sommeillant,
Se trouue en fortune prospere,
Et puis se trouue en s'esueillant
Plus que iamais en fa misere.

Le iour, Nymfe, que ie te veiz
Auecq ta mere en ce riuage,
Ce fut lors qu'au cueur tu me miz
L'amour qui le tient en feruage.
Mais ie doys bien blasmer le iour,
Et doy bien la place mauldire,
Où ie commençay cet amour,
Qui me liure tant de martire,

Car depuis on m'a tousiours veu
Plain de doubte & plain d'affurance,
Tantost d'un defespoir repeu,
Et tantost repeu d'esperance,
Ore despit, ore content,
Ore en vne, ore en autre forte,

Mais toujours fidele & constant
En l'amitié que ie te porte.

Peut estre que tu fuyz ainfi
Sans cesse despite & fauage,
Pour ne veoir que fouz vn fourcy
Vn feul œil dedans mon visage.
S'il est vray, regarde comment
Le Soleil a Tethys fçait plaire,
Et si n'a qu'un œil feulement
Dequoy tout le monde il esclaire.

I'ai mille & mille autres taureaux
Qui paiffent emmy ces campagnes,
Et mille & mille autres troupeaux
Qui paiffent emmy ces montaignes.
De poulains encore à domter,
De bledz, de vins, d'huyle & de leine,
l'en ay tant, que de le conter
l'auroy trop de honte & de peine.

I'ay pour le froid, i'ay pour le chaut,
Toujours ma demeure ordonnée,
Et de fruitz plus qu'il ne m'en faut
Toutes les faisons de l'année,
Et si i'ay si douce la voix,
Et la douceur tant allechante,
Qu'Echo ne dedaigne en ces boys
Refonner cela que ie chante.

l'ay cent fois dedans ces ruyffeaux
Regardé quel est mon visage,
Mais iamais les Nymfes des eaux
Ne desdaignerent mon image.
Seule felonne tu t'en fuis,
Loin deuant mon ardente fuyte,
Et d'autant que plus ie te fuis
D'autant tu renforces ta fuyte.

Mais si c'est pour mes longs cheueux,
Que ie souffre tant de malaise,
Ie les couperay si tu veux,
Afin qu'apres mieux ie te plaife :
Deianire ne laissoit pas
Pour le poil herissé d'Hercule,
De le tenir entre ses bras,
Estaignant le feu qui me brusle.

l'appaste deux fans tous les iours,
Rendant l'vn & l'autre facile,
Auecq vn pair de petitz ours,
Les plus beaux qui soyent en Sicile,
Comme bien tost tu pourras veoir,
Pour autant que bien tost i'espere
T'en faire vn don, pour t'esmouoir
D'auoir pitié de ma misere.

Laisse doncq' tes eaux & ta mer,
Tant de tempeste & tant d'orage,

Et fougfre que le dieu d'aymer
Te poigne pour moy le couraige,
Souz ces arbres tant odorans,
Loing du foupçon & de l'enuye,
Tous deux enfemble demourans
Menerons plus heureufe vie.

Icy tu verras mille prés,
Et mille argentines fonteines,
Mefmement mille antres fecretz
Pour cueillir le fruit de noz peines.
Aymeras tu doncq viure mieux
Parmy tant de fel et d'efcume,
Que d'un fruit fi delicieux
Sauouer la douce amertume.

Si ie fcauoy fi bien nager
Qu'un dauphin, aux ondes marines
I'roy fans craindre nul danger,
Adorer tes beautez diuines,
Et fi tu tournois par dedain
Arriere ta face excellente,
Cent fois ie baiferay ta main
Au lieu de ta bouche odorante.

Au printems ie te donneroy
Des lys & des rofes plus belles,
En efté ie t'apporteroy
Un plain paneret de groifelles,

L'automne ie t'iroy porter
Deux de noz moyffines plus meures,
L'hyuer ie t'iroy presenter
Vn cent de chastaignes meilleures.

Mais puis que mon astre malin
Ne veut que ce bon heur m'aduienne,
Vien ten à l'ombre de ce pin,
Adoucir la tristeffe mienne,
Vien mon amour, vien mon trefor,
Que ie tiens plus cher que mes bestes,
Et plus cher que mon œil encor,
Vien ten acomplir mes requestes.

Ore sur ces tertres bossus,
Ore dans ces basses valées,
Ore follastrant pardeffus
Le bord des eaux plus reculées,
Tous deux également contens,
Menerons vne telle vie,
Que les Dieux de noz passetems
Auront possible quelque enuie.

Toufiours l'astre du chien felon
Ne tarit la source des fleuves,
Et toufiours le froid Aquilon
N'oste aux forestz leurs robes neufues,
Toufiours le clair soleil auffi
Ne dort au fein de sa nourrice,

Et toujours tes fiertez ainsi
N'auront sur moy tant de malice.

Venus qui naquit en tes flots,
Venus l'amoureuse Déesse,
Porte bien en son cueur encloz
Le traict de l'Archer qui me blesse :
Vien ten doncq, Nymfe, en ces pastiz,
Souz ses loix avecques moy viure,
Car moins que de fuyure Tethys,
Tu n'auras d'honneur de la fuyure.

Mais, Venus, qu'est ce que ie veoy !
Que veoy ie si pres de moy ore !
Ie voy ce semble auprès de moy
La rare beaulté que i'adore.
O Dieux quelz fantosmes nouveaux,
Cela que si mal luy ressemble,
Ce font les verdiffans rameaux
Qui florissent en ce beau tremble.

Hé qu'est cecy ! ie me deçoy
Sans ceffer en diuerse guise,
Pensant que tout ce que ie veoy
Soit celle la qui me méprise,
Elle est peut estre ore bien loing,
Et de moy bien loing se contente,
Sans auoir tant soit peu de foin
De l'amour qui tant me tourmente.

Le chef me deult de tant chanter,
Et mes piedz se lassent encore
De tousiours dolent me porter,
Depuis le leuer de l'Aurore.
Je sens augmenter mon amour,
Et sens empirer mon martire,
Attendant doncq le nouveau iour
Il vault mieux que ie me retire.

Voila, DVTHIER, voila comment
Ce grand Cyclope Polypheme,
Se complaignoit incessamment
Ore à s'ame, ore à foy mesme,
Et voila quand il lamentoit
Allegeant sa peine cuyfante,
Le rustique lay qu'il chantoit,
Qu'ore humblement ie te presente.

Et bien que ce present si bas
D'une basse Muse te vienne,
Tu ne le dedaigneras pas
Encores qu'il ne te conuienne,
Car or' que de nuict & de iour
L'amour dans mon ame foisonne,
Je ne sonne rien que d'amour,
Ny rien que d'amour ie ne donne.

SVR LA PRISE DE CALAYS

ODE.

QUELLE si belle nouvelle
Oy ie bruire en ce palais?
Quelle nouvelle si belle
Murmure lon de Calays?

Quelle nouvelle allegresse
Tient tout ce peuple surpris?
Quelle voix en ceste presse
Crie que Calays est pris?

Ce Calays inexpugnable,
Ce vieil rampart des Angloys,
Qu'on difoit tant imprenable,
Est il pris à ceste fois?

Est il possible de croire
Qu'en ce temps iniurieux
Nous ayons eu la victoire
D'un Calays si glorieux?

Vn Calays que l'on renforce
Depuis plus de deux cens ans,

S'est il peu prendre par force
En vn si petit de tems?

En vn si petit espace
A lon peu prendre le fort,
D'une si guerriere place,
Les murailles & le port?

S'est il peu trouuer des ruzes,
Pour boucher & pour tarir
Ses mareftz & ses escluzes,
Afin de la conquerir?

Mon Dieu que ceste merueille
Nous a de l'aïse donné!
Plus ce bruit m'entre en l'oreille,
Plus i'en demeure estonné.

Mais d'où vient que ie me donne
Vn tel esbayffement?
Plus ie veoy que ie m'estonne,
Moins i'en trouue d'argument.

Et plus mal ayfé ie treuve
Qu'on voye vn Calays domter,
Et plus, en fin, ie l'espreuve
Bien ayfé de furmonter.

Ne fachant en fin comprendre

Comment il eust sceu durer,
Si du Roy qui la sceu prendre
La force on veut mesurer.

Grande est certes l'entreprise
D'une telle place auoir,
Mais du Roy qui l'a conquise
Plus grand est bien le pouuoir.

Du grand Roy qui la gagnée
D'un bras si victorieux,
La fatale destinée
Veult que lon espere mieux.

Le Ciel qui ceste conquiste
Luy donne avecques tant d'heur,
Mille autres lauriers appreste
A sa Royale grandeur.

Et ia veoid on apparoitre
Son Croissant à double front,
Pour ne faire plus que croistre
Iusqu'à tant qu'il soit tout rond.

Comme vn grand torrent qui noye,
Arrache, renuerse & rompt
Tout ce quil trouue en la voye
Descendant de quelque mont:

Les campagnes il faccage
De son cours audacieux,
Et du bruiçt de son outrage
Il remplit l'air & les cieux.

Mais quand ceste fiere audace
Par apres luy vient à cheoir,
Auecq sa fierté se passe
Son damageable pouuoir.

Si que sa fureur haultaine
Pert son cours pernicious,
Et on le passe en la plaine
A pied sec, en mille lieux.

Ainsi fut Calays naguere
Qui, superbe qu'il estoit,
Penfoit d'une audace fiere,
Qu'un chacun le redoubtoit.

Il disoit que comme vn liege
Le plomb iroit sur les eaux,
Allors qu'on verroit le siege
Deuant ses braues creneaux.

Et ainsi par tout le monde,
Où son nom bruyre on oyoit,
Feut sur la terre ou sur l'onde,
Vn chacun il effrayoit.

Mais ores que nostre Prince,
Nostre Roy l'honneur des Roys,
L'a reioinct à sa prouince,
Le bridant deffouz ses loix.

Tout honteux la teste il courbe,
Et les yeux de rage ardans,
Reçoit la guerriere tourbe
Des François qui vont dedans.

Si qu'en noz bandes si fortes
Il n'est si petit fouldart,
Qui ne le poigne en cent fortes
De quelque iuste brocard.

Aprenex doncq Angleterre,
Aprenex doncques Anglois,
De mieux garder vostre terre
De ceux du sang des Valoys.

Car alors que vous voulustes
Calays deffus eux gaigner,
Plus d'unze moys vous y fustes,
Auant que de l'expugner.

Mais d'une adresse plus forte
Sans craindre tous voz secours,
Nostre Prince ores l'emporte
En moins de cinq ou six iours.

En moins que d'une semaine
Ce Prince, cest autre Mars,
Par les forces qu'il y meine
Y plante ses estendars.

Comme quand le vent se leue,
On veoid le fresse rouseau,
Baiffer sa teste plus greue
Tout à coup au fond de l'eau.

Et comme aux champs qu'on moissonne
On veoid le chaume allumé,
Si le vent à trauers donne,
Soubdain estre consumé.

Ainsi sa teste orgueilleuse
Baiffa Calays plein d'effroy,
Quand la force merueilleuse
Il veist de nostre grand Roy.

Et sa force acoustumée
Par tant d'ans se renforceant,
Soubdain on veid consumée,
Deuant ce Prince puiffant.

Qui dans leur antique place
Ses Liz faict ores semer,
Et les Lyepardz en chaffe,
Loing loing par delà la mer.

Voulant que l'Anglois en forte,
Defarmé de teste & flanc,
Sans qu'autre chose il emporte
Qu'en fa main vn baston blanc.

O infigne duc de Guise,
Qui si bien deffendis Metz,
Metz, & ceste autre entreprise,
Te feront viure à iamais.

Mille Athenes, mille Rommes,
Ont en toy bel argument,
Pour te faire entre les hommes
Durer éternellement.

Cent mil hommes à ta face
Cefar mist pour Metz auoir,
Lors qu'abbaissant son audace
Tu le miz en defespoir.

Mais ores de moins de forces,
Saige & vaillant conducteur,
Maugré luy Calays tu forces,
Compaignon d'vn plus grand heur.

Ayant ta vertu louable
Borné par ces deux endroitz,
D'vne borne perdurable
Le domaine de noz Roys.

Va doncq' tes denrées vendre,
Va donc ailleurs les troquer,
Il te fault ailleurs qu'en Flandre,
Espaigne, les trafiquer.

Et vous Flandre & Angleterre,
L'Espaigne il vous fault lascher,
Car le passage on vous ferre
Par où vous l'allez chercher.

Vous pensiez pour la victoire
Qui vous vint à Sainct Quentin,
Qu'au naistre de vostre gloire
La nostre deust prendre fin.

Mais tu te trompois Espaigne,
Flandre & Angleterre aussi,
L'heur qui mon Prince accompagne
Ne perira pas ainsi.

Ains croistra dez l'Hyperbore,
Iusqu'au More plus ardent,
Et des le liçt de l'Aurore
Iusqu'au plus bas occident.

Dieu ce mal voulut permettre,
Non pour le veoir abbatu,
Mais afin de mieux cognoistre
Sa magnanime vertu.

Dont il a veu la constance
Telle en son aduersité,
Qu'il veoid ores sa prudence,
En ceste felicité.

A BERENGVIER PORTAL

Tresorier de France.

ODE.

AVANT que mon liure achever,
Je veux qu'on y puyffe trouver
Portal descript en quelque page,
Afin que le siecle suyuant
De ce que ie l'ay veu viuant
Reçoyue quelque tesmoignage.

Mais que diray-ie, dis le moy ?
Dy moy que ie diray de toy ?
Enseigne moy que doy ie dire,
Dy moy, ie te pry' rondement
Où ie doy prendre l'argument
Pour plus dignement te descrire.

Mais non, car ie viens de penser
Ou ie doys cela commencer
Que dire de toy ie propose,
Pensé ie l'ay, & l'escriray,
Et en l'escruiant ne diray,
Mon Portal, qu'vne seule chose.

Ie ne veux dire qu'un seul point,
Qui toutesfois ne fera point
Que d'une importance notable,
Car il va iusqu'à ton honneur,
Qui ioinct avecques ton bon heur
N'est qu'à ce seul point redeuable.

Es tu point quelque peu douteux?
Es tu pas grandement honteux
De ce qu'il faut que ie te dye?
Auras tu bien pour m'escouter
Sans rougir & fans t'irriter,
L'ame & la face assez hardie?

Celuy que celebrer on veut,
Et qu'on louë tant que lon peult,
S'il est present, il s'en offense:
Et s'offense encores celuy,
Qui oyt regecter dessus luy
Quelque reproche en sa presence.

Mais ce que ie diray, Portal,

Tu ne receuras point à mal,
Ains le prendras comme il faut prendre
Ce qui vient d'un fidele amy,
Qui ne dict jamais à demy
Tout ce qu'un amy doit entendre.

Ce que te dire ie pretens
Ne se dict gueres en ce temps
A nulle perfonne qui viue,
Auffi c'est vn fi tresgrand cas,
Que plusieurs nous ne voyons pas
Dignes que lon le leur escriue.

Or, Portal, pour plus ne te veoir
En travail d'esprit, de scauoir
Ce que i'ay vouloir de t'escrire:
Portal, tu es homme de bien,
Homme de bien ne s'en fault rien,
Voilà ce que ie voulois dire.

Homme de bien certes es tu,
Qui aymes & fuys la vertu,
Fuyant la fraude & la malice,
Car celluy feul est vertueux,
Lequel n'est point voluptueux,
Et lequel deteste le vice.

A GVILLAVME BLANCHY.

ODE.

IE ne conuoite point les tresors plantureux
Des Perfes, ny ceux la des Arabes heureux,
Et si ne cherche point les pierres qu'on va querre
Bien loin en la mer rouge & par mer & par terre.
Aussi ie ne demande pas
Les grans pompes, les grans estatz
Du monde, & les grandes maistrises :
I'ay, l'esprit qui point ne se paist,
Et qui point encor ne se plaist
De telles vaines conuoitises.

Ny le ciel, ny le fort souz lequelz ie suis né,
Vn seul de tous ces biens ne m'ont point destiné,
Et ne m'en donnent point, mais point ie ne m'estonne,
Et ne me plains du fort de ce qu'il ne m'en donne.
Ie cherche sans plus de cognoistre
Quel ie suis, & quel ie doys estre,
Et cherche en ce faisant le bien,
Le bien à qui tout autre cede,
Et qui iamais ne se possede
Par ceux la qui ne valent rien.

Ce bien duquel ie parle & que ie cherche tant,
 Et que tout bon esprit doit aller fouhaitant,
 C'est le fouuerain bien, & la vertu s'apelle,
 Vertu iamais vaincue & tousiours eternelle.

C'est elle seulement qui faict,
 Que l'homme est homme tout parfaict,
 C'est celle encor qui l'achemine,
 Le faisant compaignon des Dieux,
 Et le guidant là haut aux cieux,
 Lieu premier de son origine.

C'est pourquoy ie la cherche, & c'est encor coñment
 En cherchant la vertu, ie cherche ensemblement
 Des amys vertueux, comme toy qui embrasses
 Vn infiny tresor de vertus & de graces.

C'est vn cas commun que de veoir
 Vn homme riche, pour auoir
 Beaucoup de biens de la fortune :
 Mais de veoir vn homme vestu,
 Et riche des biens de vertu,
 Ce n'est vne chose commune.

Ie t'ay cherché long tems & t'ay en fin trouué,
 En te trouuant, Blanchi, i'ay en fin esprouué
 Qu'entre les grans tresors il n'en est ce me semble
 Tel qu'un tresor d'amys qui par vertu s'assemble.

Ia la Nature nous a mys
 Au chemin d'estre faictz amys,
 Faissant noz corps d'une mesure :

Que pleust aux Dieux que l'esprit mien
Fust aussi bien semblable au tien,
Que semblable est nostre stature.

Il ne tiendra qu'à toy que pareilz tout ainsi
Que nous sommes de corps, nous le foyons aussi
De cueur & de vouloir, fans que nostre alliance
Tombe iamais au lac d'une ingrante oubliance :

Desia nostre cueur est egal
En l'endroiect de ton Cardinal,
Car si fa grand vertu i'honore,
Tu l'honnores ainsi que moy,
Et si son loz est dict par toy,
Par moy il fera dict encore.

Iamais vn bon esprit des amytez ne quiert,
Que par les voluptez & presentz on acquiert :
Pour autant que tousiours elles sont peu durables,
Et font tousiours des fins qui sont trop miserables.

Car tant que les presentz se baillent,
Et que les voluptez ne faillent,
L'amytié iamais ne perit,
Mais dez que les presens perissent,
Et que les voluptez tarissent,
L'amytié soubdain se tarit.

Les amis comme on dict ce sont images d'or :
Et pour cela iadis & Pollux & Castor,
Et Pylade & Oreste, & Hercule & Thesée,

D'un amour reciproque eurent l'ame embrasée.
De ceux cy l'un iadis fust tel,
Qu'il partit son estre immortel
Pour estre a l'amy faorable :
Et l'autre encore ayma si fort,
Qu'il s'offrit à souffrir la mort
Pour sauver son amy coupable.

Il faut bannir bien loing ces froides amytez,
Tous ces offres si promptz, & ces vaines moytiez,
Dont on pipe & deguise, & dont on veult attraire,
Ayant tousiours le cueur à la bouche contraire.

Le vray debuoir ce m'est aduis
De ceux qui se disent amis,
C'est d'auoir vne ame commune
Se conseiller, se conforter,
Se secourir, se supporter,
En l'une & en l'autre fortune.

Ie iure par les Dieux & par les elemens,
Ie iure par les cieux & par leurs mouuemens,
Apellant à tesmoings l'une & l'autre Thalye,
Les verdz lauriers de Cyrre & l'eau de Castalie,
Que tant que viuant ie feray
Blanchi, ie te reuereray
De pure volonté non faincte,
Sans iamais enfraindre les loix,
En quelque fortune où tu fois,
De nostre amyte si treffaincte.

La doncq ouure ta main & la mienne reçois,
Laquelle en te donnant ie te donne ma foy,
Et pour rendre à iamais ceste foy perdurable,
Redonne moy la tienne & me faiz le semblable.

L'ardeur de quoy nous nous aymons,
Naist de ce que nous estimons,
Ascauoir de la vertu haulte :
La vertu ne scauroit mourir,
N'ayons doncq peur de veoir perir
L'amytie que par nostre faulte.

A PIERRE GILBERT THOLOSAN.

ODE.

Q VAND iamais ie n'eusse sçeu veoir
Les beaux vers qu'au luth tu compasses,
Pourueu que i'eusse peu sçauoir
Le bon heur de tes autres graces,
l'eusse tousiours tenu bien cher
D'accorder ma lyre d'iuoire,
Pour dessus ses cordes toucher
L'vn des merites de ta gloire.

Celuy qui tafche à conquerer

Entre les doctes quelque estime,
Par trop importun emprunter
De l'un & l'autre quelque ryme,
S'enfle orgueilleux du vain honneur
Qu'il reçoit de l'œuvre non sienne,
Attendant que tout ce bon heur
En vitupere luy reuienne.

Et soit loing chassé d'entre nous,
Non toy, à qui les neuf Pucelles
Ont fait present d'un luc si doux,
Pour dire des choses si belles,
Et qui d'aucun vers estrange
L'honneur faulcement ne fouhaites,
Pouuant autrement te renger
Dans le reng des meilleurs poëtes.

Le Soleil ne veid onq' des cieux
Icy bas chose qu'il dedaigne,
Si fort que l'homme vicieux
Que l'ingratitude accompagne:
Sisyphus en son affliction
Trop ingrat ses fautes adouë,
Et le miserable Ixion
L'esprouue encor dessus sa rouë.

Et c'est pourquoy ces petitz vers,
Pour ne cheoir en semblable crime,
Le contr'echange aux traitz diuers

De ta docte & coulante ryme,
 T'asseurant que l'estroicte foy
 De nostre amitié commencée,
 Ne fera non plus que de toy
 De par moy iamais offensée.

CONTRE AVCVNS MALVEVILLANS

D'un sien grand amy.

ODE.

Si ceux qui vostre hōneur soustiennent en tous
 lieux
 Sont ores offensez, Muses filles des Dieux,
 Ne doy ie pas pour vous soustenir leur querelle,
 Comme ilz ont soustenu vostre gloire immortelle.
 La doncq' vengeons le tort que lon fait à celluy
 Que i'ayme plus que moy, qui m'ayme plus que luy,
 Et qui de son ieune age au coupeau de Parnase
 Vous fistes à longs traictz boire aux eaux de Pegase,
 Mais fuyez, doctes Seurs, & me laissez icy
 De la vengeance auoir la peine & le foucy :
 Car vostre tendre cueur si vous m'escoutez dire
 Vous feroit trop de mal en vomissant mon ire.

Sus fus doncques mes vers, fus doncques commen-
çons,
Et filant noz propos, vne corde tiffons
Pour en pendre quelcun, comme iadis l'âmbe
D'Archiloc pendre fait le malheureux Lycambe.

L'amour & la vertu, l'honneur & la pitié
Sont conuertis en hayne, en vice, & mauuaistié,
Et maintenant, hélas ! la damnable malice
Pourfuit impuniment l'equitable Iustice.
Vous le sçavez, malins, qui d'un iniuste effort
Contre vn pauvre innocent machinez vn grand tort.
Et quoy n'auous poinct peur dites race maudite,
Que le Roy Iupiter contre vous se despité,
Et que d'un fouldre aigu sur voz testes getté,
Il punisse bien tost vostre meschanceté ?
Ie voy deia le ciel qui s'obscurecit la face,
Ie le voy courroucé qui voz faultes menace,
Et de pluye & de gresle & de ventz fierement
Presage voz desseins estre faitz vainement.
Desia mes vers sur vous ont quelque feigneurie,
Et desia ie vous voy suyuiz d'une Furie,
Qui d'un fouet retors de serpens furieux
Bourrelle fans repos voz bouches & voz yeux.
Ie voy d'un noir venin ia voz gorges mouillées,
Ie voy de sang infaiçt voz poytrines fouillées,
Ie voy dix mille soins & dix mille remordz
Vous livrer des tormentz pires que mille mortz.
Tous voz liçtz deormais feront femez d'espines,

Et avecq' voz desirs voz cautelles malignes
Retourneront sur vous, pour vous donner l'ennuy
Dequoy meschamment vous poursuyuiez autruy :
» Car les Dieux en tout tems vengent la iuste offense,
» Et s'ilz ont retardé quelque fois la vengeance,
» Ilz la font à la fin tellement en courroux,
» Que l'exemple en demeure à iamais entre nous.

Je ne sçauois penser qu'une femme benigne
Vous ayt peu concevoir dans sa douce poytrine :
Car vostre naturel ennemy de douceur,
Et vos traistres desirs, me font maintenant feur,
Que quelque ourse cruelle enfle de felonnye
Vous enfanta iadis aux rochers d'Hircanye.
Vous ne vous peustes oncq, malheureux, que de
fiel,
Vous ne drestastes oncq voz yeux deuers le ciel,
Mais tousiours embourbez dans quelque sale ordure,
Vous faictes voz effetz telz que vostre nature.
Voyci la sage vierge ententue à mes vœuz,
Qui vient de sa Gorgonne espreindre les cheueux,
Et de l'infection qui par terre s'escoule,
Pour vostre vray repas vostre gorge elle saoule,
Je voy ia ses dragons qu'elle tient par la main,
Afin de tourmenter vostre cueur inhumain,
Je les vois acharnez deffus vous ce me semble,
Je les voy mutinés s'entrecombatre ensemble,
A qui fera premier à deschirer ce cueur,
Que vous auez si plain de rage & de ranqueur.

Le mal que fent Syfiphe, Ixion, ou Tantale
 Pour fon meſchant forfait en la troupe infernale,
 N'aproche point du mal qui vous eſt apreſté,
 Pour punir iuſtement voſtre inhumanité.
 Et qu'il ne ſoit ainſi, voſtre âme eſt ia fayſie
 Du tourment eternel de telle ialouſie,
 Que ie ne ſcay, peruers, ſi ceux la des enfers
 Ont de ſi griefz tourmentz pour leurs crimes ſouf-
 fertz.

Mais c'eſt le moindre encor du tourment de voz
 ames :

Car ceux la d'entre vous qui plus aymés voz femmes,
 Verrés deuant vos yeux ſur voſtre front aſſeoir
 Les branches de malheur qu'on porte ſans les veoir.
 Et quand doreſnauant vous attendrés à table
 Voz repas en repos, vne horreur effroyable,
 D'vn eſtocq affillé ſur voz teſtes pendra,
 Qui touſiours voſtre vie en ſuſpens vous tiendra,
 Puis quand des preſentz metz dont le gouſt nous
 cõuie,

Vous cuyderez menger & paſſer voſtre enuie,
 Trois Harpyes ſoubdain du bec vous volleront
 Voz morceaux, & pour vous touſiours ſe ſoulleront.
 Ainſi de vous ſubgectz à telle deſtinée
 Qu'elles tindrent ſubgect le malheureux Phynée
 Elles rauront tout & lairront le lieu plain
 D'vne grand' puanteur & vous d'vne grand' fain
 Qui deuiendra touſiours & plus grande & plus forte,
 Juſqu'à tant qu'il ſuruienne vn tourment d'autre ſorte

Pour vous defaffamer, & lors vous mengerez
Encores quelque fois, & feruiz vous ferez
Du plat mefme & des metz dequoy l'enuie blefme
En fon obscur manoir se repaift elle mefme.
Et fi quand ces viures vous aurez acheuez
Quelque peu d'apetit encore vous vous trouuez,
Defireux de goufter de quelque autre viande
On vous la donnera encore plus friande.
Car ayant rempli d'eau vofre esthomas profond,
Vne Vipere en vie on rura dans le fond,
Qui s'enflant dans cefte eau d'une defpiteufe ire,
En vous rechatouillant vous pourra faire rire.

Puis quand la noire nuit viendra chaffer le iour,
Vous trouuerez, mutins, à chafque carrefour
Vne Hecate à trois chefz, qui d'une voix horrible
Vous mettra dedans l'ame vne crainte terrible,
De forte que fentant fa froideur au dedans,
Fremiffant des genoux, & craquetant des dentz,
Les cheueux heriffez, & le vifage blefme,
Vous vous en refuyrez d'une frayeur extrême,
Et courant roidement vn tel fault tumberez
Que la moytié du test vous vous en cafferez:
Puis eftant releuez, & fuyant de plus belle
Ferez de vofre fang vne trace nouvelle,
Et ne trouuerez chofe au deuant de voz piedz,
Qu'estre vous ne penfez cela que vous fuyez:
Cōme vn troupeau de fans quād ilz ont veu leur
mere

Occife entre les dentz d'une fiere Panthere,
Qui ne trouent aux boys, arbre, tronc, ny buyffon
Qui foubdain ne leur donne vne horrible friffon,
De forte qu'il leur femble à tous coups que la beſte
Ait defia mis fa dent fur leur craintiue teſte.

Mais c'eſt le moindre effroy que vous pourrez
auoir :

Car l'ombre de vous meſme en venant à la veoir
Vous en donnera tant, que plus froidz que du marbre,
Vous vous irez tapir fouz les branches d'un arbre,
Afin d'euitter mieux à vous veoir de rechef:
Et foubdain vous orrez gronder fur voſtre chef
Un tonnerre des cieux, & tumber bas un fouldre
Qui fans vous offenſer brifera l'arbre en pouldre,
De forte que tremblans plus que iamais de peur,
Vous vous en refuyrez, traiftres de meſchant cueur,
Sous un tombeau de mort en quelque cimitiere
Penſans plus feurement paſſer la nuit entiere.
Mais vous ne vous ferez ſi toſt mis en ce creux,
Qu'un fantoſme veſtu d'un linceul tout terreux
Monſtrant au lieu des yeux vne grande ouuerture,
Et s'eſleuant, hideux, hors de ſa ſepulture
Vous en fera fortir, avecq plus de terreur,
Que vous n'aurez oncq eu de martire & d'horreur.

Enfin vous paruiendrez chacun en ſa demeure,
Et vaincuz de trauail vous geçterez dez l'heure
Sur voz litz attendans, où laſſez de gemir

Après mille fouspirs vous pourrez endormir.
Mais vous n'aurez si tost cloz l'œil souz la paupiere,
Que vous esprouerez vne peine plus fiere,
Songeant qu'un grand dragon vous vueille deuorer,
Et que plus vous voudrez le secours implorer
D'aucuns hommes loingtains, de peur qu'il vous affolle,
Et tant moins vous aurez de voix & de parolle,
Puis estans esueillez & le iour euident,
Vous le passerez tout comme le precedent,
Et filerez ainsi le cours de vostre vie,
A mille pauuretez iustement affervie,
Iusqu'à tant que la Mort vous enuoyra là bas
Paistre voz meschans cueurs d'un plus meschât repas.

AV PETIT ENFANT DE SA DAME.

ODE.

DE quel vers digne de ton heur
Pourray ie chanter ton honneur,
Margarin, l'enfant de Madame,
Qui te paiz en l'œillet vermeil
Qui croist en sa bouche de basme,
Lors que pour t'induyre au sommeil
Te baifant d'aïse elle se pasme :

Je ne tiens ton heur des plus grans,
Margarin, pource que tu prens
Ton nom d'une grand Marguerite,
Ny pour la race dont tu fors,
Quelque honneur qui dans elle habite
Ny pour les biens & les trefors
Dont ie voy que ton pere herite.

Mais heureux ie te dy cent fois,
Pour auoir reposé neuf moys
Aux flancz d'une dame si belle,
Qui semble descendre des cieux
Comme vne Pandore nouvelle,
Et qui d'un feul traict de ses yeux
Faiët languir cent hommes pour elle.

Et ne pense point que les biens
Qui doyuent vn iour estre tiens,
Ny que ton heur plus desirable,
Coulast en toy quand tu nasquis
De ton ascendant fauorable,
Car l'heur & le bien t'est acquis
Par l'heur de ta mere admirable.

Quel Arabe auffi tant heureux,
Ou quel Indois si plantureux,
De plus beaux presentz nous ameine
Que l'or de son poil annelé,
Que l'ambre gris de son haleine,

Et que de son front estoilé
Les petitz arcz de noir hebene?

Nulle mer deux couraulx plus beaux
Ne cache au profond de ses eaux
Que ceux de sa bouche vermeille,
Ny nul gay printemps ne nous peint
En may, vne roze pareille,
A celle qui croit en son teinct
Plaine d'honneur & de merueille.

Du soleil l'ardente chaleur
Des œilletz flestrist la couleur,
Et la bize quand l'hyuer dure
Seche les plaines & les boys:
Mais ny le chault ny la froidure
Par les chaultz ou froidureux moys,
A son teint ne peult faire iniure.

En tout temps, petit Margarin,
Le mastic, & le romarin,
La lauande & la mariolaine,
Croissent de sa bouche à l'entour,
Bouche de rofes toute plaine,
Et en tout temps l'enfant Amour
Armé de son arc s'y promeine.

Auffi cettuy-la ne sçait point
Comment ce petit Dieu nous poinct

D'un traict plain d'aïse & de martire,
Qui ne l'oït doucement parler,
Qui ne la veoid doucement rire,
Et ne la veoid par fois baller,
Ou ne l'oït quand elle souspire.

N'es tu doncq heureux de pouvoir
Quand tu veulx à ton aïse veoir
Ce poil qui l'or mesme efface,
Ces yeux, deux, celestes brandons,
Ces liz qui croiffent en sa face,
Et ces beaux petitz Cupidons
Qui volent en sa bonne grace.

Voila seulement ce qui faict,
Margarin, ton heur si parfait,
Mais qui faict agrandir ta gloire :
C'est que tu prens le iour cent fois
Ces tetins qui semblent d'iuoyre,
Et les retastant de tes doigtz
Mignard leur demandes à boire.

Le nectar que l'on boit aux cieux,
Ne fut oncq si delicieux
Que la liqueur qu'elle te donne,
Et croy qu'à bon droict Iupiter,
Iupiter le grand Dieu qui tonne,
Lairroit pour en venir taster
Son sçeptre & sa grande couronne.

Garde doncq' bien, petit enfant,
Enfant de mon heur triumpnant,
D'offenser sa blanche poytrine,
De tes ongles par marriffon,
Ou de ta gensive pourprine,
Mesmes or' petit enfaçon
Qu'elle est encore en sa gesine.

Mais heureux va tousiours croissant,
Et quand ton printemps florissant
Viendra coutonner ton visage,
D'un petit poil d'or foleton,
Ne fois, Margarin, si peu sage
Qu'importun comme un Phaëton,
Cerches toy mesmes ton dommage.

Ains t'acheminant à bon train,
Laisse tousiours guider le frain
De tes chaultz desirs à ta mere,
Et ne fois si fort effrené
Que celluy qui du libre Pere
Fut à sa requeste estrené
De tant d'or à son vitupere.

Et si i'ay de toy merité
Pour auoir ta gloire chanté,
Margarin, quelque recompense,
Le te pry, mignon, donne luy,
Donne luy bien tost cognoiffance

De la langueur, & de l'ennuy
Que ie fens ore en son absence.

Et faiz, Margarin, si tu peulx
Qu'elle reçoie encor les vœuz
Qu'humblement deuot ie luy dresse,
Et que l'aigreur de mon tourment
Elle change en douce allegresse,
Permetant que plus librement
Ie luy descouure ma destresse.

Qu'ainfi puiffes tu plus heureux
Deuenir vn iour amoureux
De quelque dame aussi diuine,
Et par vn semblable moyen
La trouuer plus douce & benigne
Pour en fin obtenir le bien
Qu'apprend l'amoureuse Cyprine.

L'HYMNE DE BACCHVS.

A PIERRE RONSARD

Vandosmois.

O RES qu'en ce bāquet nous faisons, chere troupe,
Courir de main en main cette vineuse coupe,
Chantons pour acomplir ce mystere diuin,
Quelque bel hymne au Dieu des coupes et du vin,
Afin qu'en ses festins tousiours il nous rapelle.

O guerrier excellent, nay de race immortelle,
De qui les sainctz autelz, la victoire & le nom,
Estans desia preueuz, despiterent Iunon,
Tant qu'elle fist mourir par sa caulte finesse,
D'une trop dure mort ta mere en sa grosseffe.
Le monde cogneust bien ce iour la que les Dieux
Vouloient faire descendre vn miracle des cieux :
Car Iupiter armé de fouldre & de tonnerre
(Ne pouuant autrement) descendit sur la terre,
Et pleurant de regret vint ta mere acoller,
Et l'acollant luy vint sa poytrine bruller.
A l'heure tu fortis du ventre de ta mere
Tout noircy de fumée, & Iupiter ton pere
Pour acomplir le temps propre à l'enfantement,

Te cacha dans sa cuyffe aussi soubdainement :
Et t'y tint si long temps, que la lune cornuë
Estoit presque dix fois deuers nous reuenüë,
Auant que tout formé tu fortiffes au iour,
Veoir la clarté qui luyt en ce commun seïour.

Ainsi né par deux fois on te mit à nourrice,
Mais il falust bien tost t'aller cacher à Nyffe,
Car la fiere Iunon pour sa rage guerir,
Te cherchoit en tous lieux pour te faire mourir.

Depuys, Pere ioyeux, croissant avecques l'age,
Te fiant orgueilleux en l'heur de ton lignaige,
Tu fiz sentir au Perse, à l'Arabe, à l'Indois,
Au Baëtre, & à l'Hircain, cela que tu pouuois.
Mais tes braues honneurs, tes forces & ta gloire,
N'euffent point paranné de ton nom la memoire :
Et l'homme encor à peine eust allumé des feuz
Sur tes sacrez aultelz, decorés de fes vœuz,
Ny ton vieillard Sylene, & tes folles Menades,
N'euffent accompagné tes vineufes Thyades,
Et n'euffent point chanté tous ensemble à la fois
Ta grandeur & ton nom d'une si belle voix,
Ainçois t'euffent laissé vaincu de ta victoire,
Si tu n'eusses appris le premier à bien boire,
Et n'eusses descouuert le premier ce beau fruit,
Qui faict le iour obscur & luyfante la nuit,
Et pour cela ie croy si par bonne fortune
Tu fuffes arriué quand Pallas, & Neptune,

Estoient en different d'Athenes baptiser,
Qu'elle eust voulu son nom du tien fauoriser :
Si fort en le nommant les espritz il recrée,
Et si fort aux mortelz voire aux Dieux il agrée.

Mais qui feroit celuy qui pourroit dignement
Celebrer le bon vin, la vigne & le ferment,
Leur beaulté, leur honneur, leurs vertus infinies,
Et l'heur qui vient par eulx en toutes compaignies ?
Sans la liqueur du vin, cette faincte liqueur,
L'homme cent fois le iour defauldroit de son cueur.
La nature reçoit du vin toute sa force.
Le vin est aux espritz vne subtile amorce,
Qui les éleue au ciel ardemment éperduz
Pour faire des discours non iamais entenduz.

Quand le fleuve coulant est bridé de la glace,
Et que le champ demeure orphelin de sa grace,
Et les boys d'alentour font des ventz abatuz,
Qui faict aller ioyeux par les champs deuestuz,
Et qui defaigrit plus du voyager la peine,
Que le bon vin qu'il porte en sa bouteille pleine ?
Puis quand l'aronde vient annoncer le printems,
Quel autre doux plaisir faict noz cueurs plus contens,
Qu'estre au bord d'un ruyffeau, & couchés plat à
terre
Couronner d'un bon vin ou la taffe, ou le verre,
Et boyre l'un à l'autre, aualant & le vin
Et tout ce que lon a de peine & de chagrin ?

» Ceres ayme le vin, & Venus est glacée
» Si la liqueur du vin n'enflamme sa pensée.
Et lors que l'auantchien eschaufe nostre iour,
Et qu'on n'ose fortir du familier seiour,
De peur que trop au vif le visage il nous touche,
Quel plaisir reçoit-on de s'arrozer la bouche
Auecq quelque bon vin meslé parmy de l'eau,
Pour se defalterant n'alterer le cerveau?

Et quand l'Autonne arriue, & qu'on veoid sur la
treille,
L'esclat delicieux d'une grappe vermeille,
Quel esclat de rubis tant fust il de valeur,
Vouldroit en égaller à sa belle couleur?

Quand le petit enfant, en sa tendre ieunesse,
Sent dedans ses espritz quelque lente foiblesse
On le fait reuenir par le vin seulement.
Le vin fert à l'enfant & de nourriffement,
Et d'un soustien encor, qui les membres conforte,
Et qui croit la chaleur en son ame peu forte.
Aussi quand l'homme arriue en son eage parfaict,
Il ne fait sans le vin iamais un bon effect,
Et seul le vin luy fert de soustien, & defense.
Et quand l'homme vieillard à radoter commence,
Et qu'il veoid ia la mort de pres le talonner
Que peult on que du vin pour confort luy donner?
La seule odeur du vin de la tombe le tire,
Et fait que decrepit il ayme encor à rire.

Bref en toutes faisons il nourrit nostre corps,
Il tient en paix dans nous les discordans acordz,
Il chasse nostre crainte, & croist nostre courage,
Il chasse la pareffe, & fait bien dauantage,
Car d'une faincte force il fait veoir à noz yeux
Les poles, les cerceaux, & les Aftres des cieux,
Il faict veoir de Phebus la flambante carriere,
Il faict veoir de Phébé l'inconstante lumiere,
Les douleurs d'Orion, l'extrême ardeur du chien,
Et les deux plains tonneaux & de mal & de bien.
Il nous conduict aux montz où les Muses habitent,
Et où mille beaux vers par cueur elles recitent,
Il nous faict caroller avecq elles au son
Ou du luth de leur Frere, ou de quelque chanfon.

O vieil harpeur Gregeois! que sept villes ap-
prouët
Pour leur cher nourriffon, tant grand elles te trouent,
Tu sçaiz que vault le vin, car il t'accompagnoit,
Et ta carte & tes vers bien fouuent il teignoit,
Quand tu faisois rougir les vndes de Scamandre,
Du fang des filz de Troye ains quelle fut en cendre,
Et quand rompant de nuict la besoigne du iour,
Penelope attendoit d'Vlyffe le retour.
Aussi c'est la raison qui t'a faict, Pere libre,
De pampre & de l'yerre environner son liure,
Comme estant l'ornement de tes propres cheueux.

Je tealue Pere, & te dresse mes vœuz,

Enfant que Iupiter eust iadis de Semele,
 le te faluë encor d'vne autre ardeur nouvelle
 Euan, Iâch, Bacchus, Bromien, Lyéan,
 Thyonée aux beaux yeux, Thebain, Victylean,
 Et de ce verre plain, deuot en ton seruice,
 le m'en vaiz commencer un nouveau sacrifice,
 Auecques mon Ronfard l'honneur du Vendosmois,
 Pour ioindre à c'est honneur, l'honneur du Quer-
 cinois,
 Faurife nous doncq', & de pampre façonne
 Pour chacun de nous deux vne belle coronne.

A BACCHVS ENCORE

Pour punir vn gourmant de raisins.

ODE.

TOY, qui iadis d'un puiffant bras
 Feiz si bien tresbucher à bas
 Les Geantz enfans de la terre,
 Alors qu'en eschellant les cieux,
 Ilz osoient encontre les Dieux
 Commancer de faire la guerre :

Toy diz ie pere Lempnien,
Enfant du grand Saturnien,
Qui d'une puiſſance indomtée
As ſi bien vengé de ta main,
Le tort l'oultrage & le dedain
Que t'ont fait Lycurgue & Panthée :

Toy dis ie encore Dieu puyffant,
Toy Dieu vengeur & puniffant,
Qui as dompté l'Inde & le Gange,
Venge nous de ce vieil Breton,
Qui de iour & de nuit glouton
Hume toute noſtre vendenge.

Car encore que les raifins
Ne foyent en ces couſtaux voiſins
De toutz pointz meurs, & que l'Automne
Ne les ait du tout colorez,
Le gourmand les a deuorez
Et ſe rid quand on s'en eſtonne.

Celenon, ny ſes ſeurs auffi,
N'eult tel goufier que cettuy-cy,
Qui toutes noz vignes deuore :
Et quand l'Orque retourneroit
Qui tant de vierges deuoroit,
Tel goufier il n'auroit encore.

Eſcarte doncq, Pere vengeur,

Cest infatiable vengeur,
 Et nous deffendz de sa grand gueule,
 Car autrement ton fruit diuin
 Nous fera vain, & nous fans vin
 Ne boirons que l'eau toute feule.

VOEV A PAN.

NAGVERE cherchant dans ces boys
 Vn cheureau que perdu i'auois,
 Le veiz vne bische cachée
 Dans vn buyffon demy couchée:
 Parquoy ie prins mon arc foubdain,
 Et tirant vn traict inhumain,
 La beste i'ataignis de forte
 Qu'aussi tost elle tomba morte.
 Et lors ie m'encourus pour veoir
 Le coup qui l'auoit faicte cheoir,
 Et trouuay deux fans deffouz elle,
 Tenans chacun vne mammelle,
 Et tous deux comme neige blancz,
 Fors quilz auoient tafchez les flancz
 D'vne petite tafche grise,
 Certain augure de ma prise:
 Car ie les mis le lendemain

Dans vn panier fait de ma main,
Et m'en allay avecq l'Aurore,
En faire vn present à ma Flore,
Le porte brandon de Cypris,
Pour aultant que d'un filet gris
Et d'un blanc elle entortillonne
Tous les bouquetz qu'elle me donne.
Depuys ayant fait escorcher
Et fait roustir toute la cher,
Avecq de bon vin que i'apreste
A mes compaigns i'en feiz la feste.
Ore en ta faueur, ô Dieu Pan,
Sur ceste arbre esbranché i'appen'
Le chef & la peau de la beste,
Pour t'honorer de ma conquete.

VOEV A PALES.

POUR auoir en ceste pré,
A toy Pales consacrée,
Folasté deux ou trois fois,
Deux ou trois iours de ce moys,
Avecq ma Nymphette gaye,
Tandis que sur ceste haye
Cent petitz oiseaux chantoient

L'aife auquel ilz nous fentoient,
Ie te dresse, ma Déeffe,
Ma Déeffe, ie te dresse
Sur ces quatre gazons verdz,
De nouvelle herbe couuertz,
Vn petit autel de terre
Tapiffé de verd lierre :
Et ces rozes & ces liz,
Que j'ay naguere cueilliz,
Saincte Pales, ie te donne
Pour t'en faire vne couronne.

VOEV A BACCHVS.

IE te sacre, fils de Semele,
En ces beaux vignobles pamprez,
Cette belle treille nouvelle
Couuerte de raifins pourprez.

Afin ô Pere, que tu gardes
Ces autres ceps & ces raifins :
Et non pas des cheures rongeardes,
Ny des vieux fatires voifins.

Non pas de la tempefte encore,

Qui peult les vins endommager,
Mais du Breton qui les deuore
Ains qu'il foit temps de vendenger.

Car il peult faire du dommage
Plus en vn iour, qu'en vingt fuyuans,
N'en feroient ne cheure fauage,
Satyre, ne gresle, ne ventz.

VOEV A MERCURE.

O Dieu des Dieux le meffager,
Dieu trucheman, Dieu voyager,
Qui l'esprit des hommes esueille,
Et qui les endors à ton gré,
Faisant de ton sceptre sacré
Cent mille plus belles merueilles.

Si tu faiz qu'au partir d'icy
L'aille fans cheoir iusqu'en Quercy,
Et que de Quercy ie reuienne,
Sans cheoir & fans me faire mal,
Ne montant iamais sur cheual
Dont quelque dommage m'aduienne,

Si tu le faiz, ie te donray,
Deſque de retour ie feray,
Mon fouet, & mon eſcharpe grife,
Mon caban long juſqu'aux talons,
Mes bottes & mes eſperons,
Mon coyſſinet & ma valife.

VOEV A VENVS.

Si par toy, fille de la mer,
Mere du Dieu qui faiſt aymer,
Déeſſe qu'en Cypre on adore,
Et Royne du tiers de noz cieux,
Qui es la volupté des Dieux,
Et celle des hommes encore :

Si par toy, Royne, ie puis veoir,
Veoir & auoir en mon pouoir,
Ma douce maiſtreſſe ſi belle,
La baiſant quand il me plaira,
Et lors que bon me ſemblera,
Couchant encore avecques elle :

Je n'iray deſſus ton autel
Honorant ton nom immortel,

Aporter vn grand sacrifice,
Ny ne m'amuseray encor,
Sur de grandes colonnes d'or
Te bastir vn grand edifice.

Mais bien i'iray à ton honneur,
Si par toy i'ay tant de bon heur,
T'apporter des rozes nouvelles,
Des œilletz freschement cueilliz,
Des marguerites, & des lys
Auec vn pair de Colombelles.

A SA DEMEVRE DES CHAMPS.

ODE.

PETIT iardin, petite plaine,
Petit boys, petite fontaine,
Et petitz coustaux d'alentour,
Qui voyez mon estre si libre,
Combien serois ie heureux de viure,
Et mourir en vostre seieur !

Bien que voz fleurs, voz bledz, voz arbres,
Et voz eaux ne foyent pres des marbres,

Ny des palays audacieux,
Tel plaisir pourtant i'y retire,
Que mon heur si ie l'ose dire
Ie ne voudroy quicter aux Dieux :

Car ou foit qu'un liure ie tienne,
Ou qu'en refusant il me fouviene
Des yeux qui m'enflamment le fein,
Ou qu'en chantant ie me promeine,
Toute forte de dure peine,
Et d'ennuy me laisse foubdain.

Toutesfois il fault que ie parte,
Et fault qu'en partant ie m'escarte
De voz folitaires destours,
Pour aller en pays estrange,
Souz l'espoir de quelque louenge,
Malement traouailler mes iours.

O chaste vierge Deliëne,
De ces montaignes gardiëne,
Si i'ay tousiours paré ton dos,
D'arc, de carquois & de fagettes,
Couronnant ton chef de fleurettes,
Et fonnant sans cesse ton loz,

Fais que long temps ie ne feiourne,
Ainçois que bien tost ie retourne
En ces lieux à toy dediez,

Revoir de tes Nymphes la bande,
Afin qu'en ces autelz i'appende
Mille autres hymnes à tes piedz.

Mais soit qu'encore ie reuienne
Ou que bien loing on me retienne,
Il me refouuiendra toufiour'
De ce iardin, de ceste plaine,
De ce boys, de ceste fontaine,
Et de ces cousteaux d'alentour.

A MICHEL DE MAGNY

Son père, mourant.

ODE.

Tv as vescu, mon pere cher,
Sans qu'on te puyffe reprocher
D'auoir esté pauure, ni riche,
Ny d'auoir ton temps despendu,
Qu'aux lettres assez entendu,
Sans estre n'auare, ne chiche.

De nulle ambition surpris,

Sain du corps, & plus des espritz,
Pourueu d'une charge honorable,
Constant en ton aduersité,
Modeste en ta felicité,
Et tousiours aux tiens secourable.

Maintenant tu t'en vas aux cieux,
Gouster l'heur que donnent les Dieux,
Va doncq', mon cher pere, y reuiure,
Et faiz pour ton filz garentir
Des trauaux qu'il pourroit sentir,
Que bien tost il t'y puyffe suyure.

SVR LE TOMBEAV

DE MARGVERITE DE PARRA SA MERE.

ODE.

MVSES laissez vostre coupeau,
Pour assister sur ce tombeau,
A la complaincte trop amere
Que ie faiz de ma chere mere,
Ainsi qu'il vous pleust assister
Muses, à sa plaincte profonde,

Quand son heure vint d'enfanter,
Et que ie deuz entrer au monde.

Et ne dedaignez ceste fois
D'accorder voz fons à ma voix,
Comme elle viuante en ces places
N'a iamais dedaigné voz graces,
Car foubdain que ie sceuz parler,
Elle pour plus heureux me rendre,
Me fit aux estudes aller,
Pour les douces lettres apprendre.

Et tant eust de foing de me veoir
Profiter en vostre sçauoir,
Que mille fois en sa presence,
Pour auoir quelque cognoiffance
De cella que i'auoys appris,
Elle me le faisoit relire,
Ou, pour exercer mes espritz
Par cueur me le faisoit redire.

Et tandiz qu'elle m'escoutoit,
De sa pochette elle gettoit
Quelque poire ou quelque cerise,
Pour me nourrir en mignardise.
Puis à mon maistre deffendoit
Me faire nul traictement rude,
Et par ce moyen me rendoit
L'esprit plus ardent à l'estude.

Maintenant pour recompencer
Le foin qu'elle eust de m'auancer,
Et pour le regret que ie porte
De ce que si tost elle est morte,
l'espens sur sa tombe ces fleurs,
Maint bel œillet, & mainte roze,
Et de ce laict, & de ces pleurs,
Tesmoins de mon dueil ie l'arrose.

A FRANÇOIS PESLOE

Sur la mort d'une sienne sœur.

ODE.

S'ON pouuoit par pleurs & par plainctes
Quand les personnes sont estainctes,
Hors du tombeau les retirer,
Ranimant leur terrestre masse,
Ie vouldrois quand quelcun trespasse
Qu'on ne fist que plaindre & pleurer.

Mais puis que sans esgard la Parque
Nous gecte en l'infemale barque,
Pour passer le fleuve oublieux,

Sans espoir que plus on reuienne,
Il fault sans plus qu'on se fouienne
Que les Dieux font tout pour le mieux.

La doncq', refouldz toy & t'effuye
De cette larmoyante pluye,
N'estriuant encontre le ciel:
Et pense que c'est la coustume,
Que tousiours apres l'amertume
Plus doux on faouure le miel.

Ta sœur acheuant fortunée
Tout le cours de sa destinée,
S'en monte maintenant la hault,
Où de nulle angoisse suyuie,
Elle va commencer la vie
Dont le bien iamais ne deffault.

Nous auons le froid sur la terre,
Et le chault qui nous fait la guerre,
Tantost la pluye, & le beau temps:
Mais aux lieux ausquelz à cette heure
Ta sœur va faire sa demeure,
On ne veoid iamais qu'un printems.

Tousiours la saison y est vne,
Et tousiours le Soleil, la Lune,
Et les Astres y font tous vns:
Mesmes de fruitz & fleurs les plaines,

Y font tousiours largement pleines,
Et les biens y font tous communs.

Si doncq quand l'esprit abandonne
Le pauvre corps d'une personne,
La personne abandonne aussi
Toutes ces miseres molestes,
Pour aller entre les celestes
Viure sans peine & sans foucy.

C'est mal fait, s'il aduient qu'on meure,
Que le mort on souspire & pleure,
Quand il part d'un si pauvre lieu :
Viuous donc, & quoy qu'il aduienne,
Suyuons d'une adresse crestienne
La sainte volunte de Dieu.

SVR LA MORT

DE MELLIN DE SAINT GELAYS.

ODE.

CVPIDON de trop grand ennuy
En plourant son honneur deplore,

Et Venus plourant comme luy,
Comme luy se deplore encore.

Sans cefte cest ennuy fentant,
Et plourant encore fans cefse,
Mesmes fans cefse lamentant
L'object de leur griefue tristefse.

De l'un les brandons font esteintz,
De l'autre le carquoys est vuyde,
Mais de mesme douleur atainctz
Ilz ont de pleurs la face humide.

Soit que Phebus se leue aux cieux,
Ou soit qu'en la mer il se couche,
Mille pleurs sortent de leurs yeux,
Et mille plainctes de leur bouche.

Le fiel leur semble ore estre doux,
Et le doux leur semble amertume,
La paix leur semble ore courroux,
Et glaçons ce qui nous alume.

Ilz n'ont repos ne iour ne nuit,
Et n'ont nul plaisir qui leur plaife,
Que le desplaisir qui les fuyt,
Pour les plonger en ce malaife.

Naguere plourant leurs malheurs,

Pallas qui furvint d'avanture,
S'enquit qui leur cafoit ces pleurs,
Et ceste complaincte si dure.

Ceffe dict Amour de tenter,
Ceffe de tenter Vierge fage,
Qui me meult de tant lamenter,
Et baigner de pleurs le vifage.

Et te reffentant de l'es moy,
Qui fait que iufte ment ie pleure,
Pleure Déeffe, avecques moy,
Pleure iufte ment à ceste heure.

Et vous Mufes, pleurez auffi,
Pleurez encor Graces si belles,
Et venez vous Nymfes d'icy,
Pleurer encore avecques elles.

Mellin vofre plus grand honneur,
Mellin noftre plus grande gloire,
Mellin noftre commun bon heur,
Eft en bas fur la riue noyre.

De dire plus outre fon nom,
Et fon fcauoir & fon merite,
Et fes vertuz & fon renom,
Ce feroit chofe trop redicte.

DE LA CONDITION DE LA VIE DES HOMMES.

A IAN CASTIN.

ODE.

MON Castin, quand i'apperçois
Ces grans arbres dans ces boys,
Despouillez de leur parure,
Le rauaffe à la verdure
Qui ne dure que fix moys.

Puis ie pense à nostre vie,
Si malement afferuie,
Quel' n'a presque le loisir
De choisir quelque plaisir
Qu'elle ne nous soit rauie.

Nous semblons à l'arbre verd,
Qui demeure vn temps couert
De mainte feuille nayfue,
Puis dez que l'hyuer arrive
Toutes ses fuëilles il perd.

Ce pendant que la ieunesse
Nous respand de sa richesse,

Toufiours gays, nous floriffons
Mais foubdain nous fletriffons
Affailiz de la vieilleffe.

Car ce vieil faucheur, ce Temps,
Qui devore fes enfans,
Ayant aiflé noz années,
Les faict voler empannées
Pluftoft que les mefmes ventz.

Doncques tandis que nous fommes,
Mon Caftin, entre les hommes,
N'ayons que noftre aife cher,
Sans aller la hault chercher
Tant de feuz & tant d'atomes.

Quelque fois il fault mourir,
Et fi quelcun peut guerir
Quelque fois de quelque peine,
En fin fon attente vaine
Ne fcait plus où recourir.

L'esperance eft trop mauuaife,
Allons doncques fous la braize
Cacher ces marrons fi beaux,
Et de ces bons vins nouveaux
Appaifons noftre mefaife,

Aifant ainfi noftre cueur,

Le petit Archer vainqueur
Nous viendra dans la memoire,
» Car fans le manger & boyre
» Son traict n'a poinct de vigueur.

Puys avecq'noz Nymphes gayes
Nous irons guerir les playes,
Qu'il nous fist dedans le flanc,
Lors qu'au bord de cest estang
Nous dansions en ces faulayes.

Quand d'aymer ie cefferay
Vieil & foible ie feray,
Et c'est pourquoy ie desire
Que la mort d'icy me tire
Soubdain que i'enuieilliray.

Car ayant perdu la grace
Et portant cresppe la face,
On est dedaigné tousiours,
Et vault mieux finir ses iours
Dez que la ieunesse passe.

A IAQVES GUYON.

ODE.

C E iourduhy tandis que l'Aurore,
Tithon estant au liēt encore,
Le ciel des Indes esmailloit,
Et que souz le fraiz de ses rozes,
Au souuenir de mille choses
Mon esprit vague trauailloit.

La promesse que ie t'ay faicte,
Se voulant descourir parfaicte,
Ma renflammé d'un doux desir,
Et m'a faict décrocher ma lyre,
Pour deffus ses cordes élire
Ces vers, compagnons du plaisir.

Les biens, Guyon, & la richesse,
Qui font haulser la petiteffe,
Se peuuent auoir en tout temps,
Mais non pas vne amytié ferme,
Qui n'a borné d'un prochain terme
Ses effectz rares & constans.

Les rayons d'une amytié faincte,

Offusquent la personne feinte,
Et la font honteuse à iamais,
Toutesfois ie ne doy poinct craindre
Qu'ilz puyffent nullement estaindre
L'amytié que ie te promectz.

Car elle est si clairement feure,
Qu'il n'est possible qu'elle meure,
Ny s'obscurcisse tant soit peu,
Aussi le ciel la faicte naistre
Et veult par tout faire apparoitre
Les clartez de son premier feu.

Reçoy la Guyon, & me paye
D'une bien vueillance aussi vraye,
Qui n'ait peur des ans voyageurs
Ny de la mort qui tout moissonne,
Afin qu'une Ode ie façonne
Pour la mander aux estrangers.

Tandis puis que l'heure subite
Ton deslogement precipite,
Adieu, Guyon, iusqu'au reuoir :
Tu t'en vas esloigné d'enuye,
Cerchant le repos de ta vie,
Cueillir les fruitz de ton espoir.

Tu t'en vas heureux, & me laisses
Au milieu de mille tristeffes,

Malheureusement combatu,
Toufiours pinçé de la tenaille
De ceste enuyeufe canaille
Qui ne hait rien que la vertu.

SVR LA MORT D'VN PETIT CHIEN.

ODE.

MVSE du ciel, Muse m'amyé,
Muse qui sembles endormie,
N'oys tu poinct le chant si diuin,
Le chant du diuin Angeuin,
De l'Angeuin que tant i'honore,
Qui la mort de Ploton deplore,
Ploton ce petit chien poly,
Des petitz chiens le plus ioly!
La doncq', Muse l'heur de ma vie,
Puis qu'à chanter il nous conuie,
Reueillons-nous, chaffons l'ennuy,
Et plaignons Ploton avecq luy.

La main de la sage nature
Meit iadis son art & sa cure

Pour le faire beau de tout poinct,
Et d'un grasselet en bon poinct,
D'un poil aussi blanc qu'une hermine,
Taché de noir dessus l'eschine,
D'un nez dans le chef enfoncé,
D'un œil hors du chef repouffé,
D'une alaine douce & plaisante,
D'une dent aussi reluyfante
Comme une perle d'orient,
D'un petit musequin friand,
D'une oreille pendante & basse,
Et d'une fretillante grace,
Telles qu'on l'eust sçeu desirer,
Elle le fait pour l'admirer.

Et ne voulant que son ouvrage
Reçeut çabas moins d'avantage
Qu'il en auoit reçu des Dieux,
D'elle, des Astres, & des cieux,
Aussi tost qu'elle l'eust fait naistre,
Il eust un grand seigneur pour maistre :
Si que Ploton fut en son temps
D'un grand Seigneur le passetemps,
Et fut en sa forme indicible
Le plus beau chien qu'il est possible.
» Mais quoy ? nostre contentement
» Ne dure iamais longuement,
» Et volontiers la chose exquise
» Par la mort est bien tost conquise.

Ploton, & de nuit & de iour,
Estoit de son maistre à l'entour,
Et iamais ne print plaisir d'estre
Aupres d'un autre que son maistre.
Et soit que son maistre veillast,
Qu'il repeust, ou qu'il sommeillast,
Cette beste de sens pourueüe
Iamais ne le perdoit de veüe.
Et eust bien le petit Ploton
En son viuant l'esprit si bon,
Et plain de telle cognoissance,
Que si quelcun en sa presence
Parloit à son maistre pour bien,
Le petit chien ne disoit rien :
Mais s'il luy trauailloit la teste,
De quelque importune requeste,
Ploton en aboyant alors
Le contraignoit d'aller dehors,
Et sa guerre oncques n'estoit morte,
Qu'il ne l'eust faict passer la porte.

Ploton couroit, Ploton faultoit,
Ploton iamais ne s'arrestoit
Lors que son maistre estoit bien ayse :
Mais s'une nouvelle mauuaise,
Où si quelque autre empeschement,
Luy occupoit l'entendement,
Ploton comme vne sage beste,
Iamais à nul ne faisoit feste :

Ainçois comme attainct d'un grand foing,
S'alloit cacher en quelque coing,
Et là bellement fans mot dire
Attendoit qu'il fut temps de rire,
Puis foubdain que venoit ce temps
Il redoubloit ses passetemps.

Ploton en son amour extreme,
Aymoît Monsieur mieux que soy mesme,
Et Monsieur, Ploton aymoît mieux,
Qu'il ne faisoit l'un de ses yeux,
Et si l'un estimé doit estre
Heureux pour avoir un tel maistre,
L'autre le doit estre aussi bien
Pour avoir un tel petit chien,
Qui vault qu'une tombe on luy donne
Comme on fit au chien d'Hyppamone.

Ploton ne mangea iamais chér,
Ny n'en voulust iamais toucher
Ayant cognoyffance certaine
Qu'aux chiens elle gaste l'aleine :
Mais bien de mietes de pain
Qu'il prenoit de la feule main
De son maistre, & de belle eau claire,
Ploton faisoit son ordinaire.

Ploton qui avoit ce bon heur
De dormir pres de son feigneur,
Comme faueur bien defferuie,

N'attendit iamais de sa vie
Qu'il eust la peine de crier
Pour faire leuer vn chambrier :
Car dez que l'aulbe estoit leuée,
La petite beste priuée,
Pour le chambrier faire leuer,
S'en alloit au liçt le treuer,
Et là de sa petite patte,
Et de sa bouche delicate,
Grondoit si bien & fretilloit,
Que le chambrier s'en esueilloit,
Et foubdain s'en alloit remettre
A faire service à son maistre.

Ploton si son maistre escriuoit,
Guettait quand quelcun arriuoit,
Qu'en faignant quelque chose dire
Son escripture il ne vint lire.

Ploton comme vn oiseau voloit,
Allors que son maistre vouloit
Que quelque chose il allast prendre
Qu'il gettoit bas pour la luy rendre.

Ploton n'estoit poinct paresseux,
Ny forty de race de ceux
Qui iadis leur malheureux maistre
Firent mourir sans le cognoistre.
Ploton estoit plain de douceur,
Mais Ploton n'estoit poinct chasseur,

Et ny par vaulx, ny par montaignes,
Ny par forestz, ny par campagnes,
Ne couroit pas fort voluntiers
Après cerfz, lieures ou fangliers.

Ploton auoit plus de notice
Que le chien qui cogneust Vlyffe
Vingt ans après le sac Troyen.
Ploton n'estoit pas vn grand chien
Comme ces dogues d'Angleterre,
Car il ne faisoit point la guerre,
Fumant de bouche & de naseaux,
Deuant les Princes aux toreaux:
Mais de petite & belle taille
Ploton faisoit vne bataille
Contre vne fouriz, beaucoup mieux
Que le dogue plus furieux.

Ploton n'auoit point tant de ruze
Qu'en eust la chienne d'Arethuse,
Qui sa maistresse delectoit
Quand son espoux absent estoit.
Ploton de sens ie parangonne,
Au chien qui iadis Erygone
Conduisist au lieu seurement,
Auquel fut miserablement
Par des gens champestres rauie
De son pere Icare la vie.

Ploton fut doux comme vn aigneau,

Ploton fut gay comme vn moyneau,
Simple comme vne Collombelle,
Loyal comme vne tourterelle,
Friand comme vn rat foleton,
Mignard comme vn petit chaton,
Bref Ploton fut plus agreable,
Plus fretillard, plus amyable,
Plus benin, plus obeyffant,
Plus aduifé, plus cognoiffant,
Plus vigilant, & plus habille,
Et de nature plus gentille,
Et plus digne d'en dire bien,
Que ne fut iamais petit chien.
Mais quoy? cette parque felonne,
Qui iamais n'espargne perfonne,
Ialoufe de veoir noz esbatz
Nous l'a faiçt descendre là bas.
Cette lice, cette execrable,
Cette Parque tant miserable,
Deſpite de nous veoir contens,
Nous a rauy noz paſſetemps.
Cette Parque, cette bourrelle,
Cette mort meſchante & cruelle,
Miniftre du prince Pluton,
A tué le petit Ploton :
Le petit Ploton delectable,
Le gentil Ploton fouhaitable,
Le ioly Ploton qui n'auoit
Rien d'imparfaict quand il viuoit.

Comme vne bonne mefnagere,
Qui fon fil d'vne main legere
Deuide de iour & de nuit,
Et tant fon ourage poursuiet
Que du ploton qu'elle deuide
En fin fa main demeture vuide,
Et fon ourage tout entier,
Fors que d'un petit de papier
Que dedans on entortillonne
Afin que mieux il se façonne :
Ainsi quand le fil de tes iours
Ploton a eu finy ton cours,
Et que ta vie ainsi guidée
A esté toute deuidée,
Tu es mort, tu es mort, hélas !
Sans laisser rien à ton trespas
Qu'un papier que Bellay traffe ores,
Et cettuy que ie traffe encores,
Que ie me promettz estre tel
Qu'il te pourra faire immortel.

Va doncq passer ame benigne,
Digne d'estre au ciel vn beau signe,
Va doncq ame de petit chien
Passer le fleuve Stygien :
Suyuant Mercure qui te guide
Aupres du perroquet d'Ouide,
Et du beau petit passereau
Dont Catulle a faict le tombeau.

Et si ces vers que ie compose
Meritent de toy quelque chose,
Ie te supply que quand la mort
M'enuoyrra là bas sur le port,
Pour ma derniere residence ;
Ie te supply qu'en recompense
De ce que ie chante de toy,
Tu t'en viennes aupres de moy,
D'une nompareille allegresse
Sautelant me faire careffe :
Afin que l'ennuy qui me point
Là bas ne me tormente point,
Et que ta gaillardise viue
Garde que mon mal ne me fuyue,
Et que vif & mort langoureux
Ie ne soys tousiours malheureux.

A IAQVES DE TOVTEINS.

ODE.

AVTANT que de maulx on espreue
Nous tourmentant diuersement,
Autant de remedes on treue
Pour nous donner allegement,

Ayant pour foy chascune nation
Remede propre à son affliction.

Celluy qui naist en Alemaigne
Enyure ses plus grandz malheurs,
Et celluy qui naist en Espagne
Pleure ses plus grandes douleurs,
L'Italien tous ses ennuyes endort,
Et le François chante son desconfort.

Si vray donq est le commun dire,
le suis Tuscan ou Allemant,
Par ce que tousiours mon martire
le passe en beuuant ou dormant.
Et quand ie dors, ou tousiours quand ie boy,
Tous mez ennuyes sen vollent loing de moy.

Que deormais doncq on me loue
Ce peuple que ie tiens si cher,
Car d'estre des siens ie m'aduoue,
Quand ie me voudray desfacher :
Et deormais si tu m'en croys aussi
Mon cher Touteins tu feras tout ainsi.

A GVILLAVME DV BVYS.

ODE.

POUR garder que le plaisir
Qui nous vient ore fayfir,
De long temps ne nous eschappe,
Du Buys, fais porter la nappe,
Et dresser viste à manger,
Tandis ie vaiz arranger
Deça & de la Catulle,
Properce, Ouide, & Tibulle,
Dessus la table espendus,
Entre les lucz bien tendus,
Et les lucz entre les rozes,
Et les rozes my declofes
Entre les œilletz fleuriz,
Les œilletz entre les liz,
Et les liz entre les taffes,
Parmy les vaiffelles graffes.

La mort, peult estre, demain
Viendra prendre par la main
Le plus gay de ceste troupe,
Pour l'enleuer sur sa croupe

Luy difant à l'impourueu
Sus, gallant, cest, affez beu,
Il est temps de venir boire
Aux enfers de l'onde noire.

A NICOLAS DENISOT

Conte d'Alfinoys.

ODE.

Si le ciel borne le cours
De noz iours,
D'une tombe si prochaine,
Vault il pas mieux viure ainsi
Sans foucy,
Chaffant l'angoisse & la peine?

Le Soleil meurt bien aux cieux,
Et noz yeux
Priue au soir de sa lumiere,
Puis au matin ensuiuant,
Reuiuant,
Nous rend sa clarté premiere.

Mais dez qu'une fois là bas
Le trespas
Nous a fait ombres descendre,
De venir encor reueoir
Ce manoir,
Il ne nous fault plus attendre.

Car d'un affeuré destin
Tout prend fin,
Et rien ferme ne sejourne,
Mesmes le temps qui nous fuyt,
Quand il fuyt,
Jamais plus il ne retourne.

Je ne parle mal appris,
Des espritz
Dont immortelle est l'essence,
D'une si maudite erreur
Ma fureur
Ne cherche la cognoissance.

Tel s'est auance la mort,
Peu acort,
Pour estre d'ennuy deliure,
Qui mort ores n'estant rien,
Vouldroit bien
Reuenir encore viure.

Mesmes Achilleouldroit,

A bon droict,
Plustost reuiure sans gloire,
Et n'estre qu'un laboureur,
Qu'empereur,
La bas sur la riuie noire.

La donq' tandis que le cours
De noz iours
Haste le train de noz vies,
Prenons garde qu'en nul temps,
Mal contens,
Elles ne nous foyent rauies.

Tout le bien & le bon heur,
Et l'honneur,
Que plus grand on doyue croire,
C'est méprifant le trespas
Qu'au repas
On n'ait foucy que le boyre.

Au printems oyons la voix,
Dans les boys
De la gaye Philomelle,
Puis donnons deffus le verd
Au couuert,
La cotte verte à la belle.

En esté souz vn fapin,
Ou vn pin,

Au bord de quelque fontaine,
Folastrons & plaifantons,
Et chantons,
Auecq la bouteille pleine.

Mais en ce temps gardons bien
Que le chien,
Qui l'extreme chault apporte,
Pour trop excessifz nous veoir,
Nous fit cheoir
Deuant l'inferralle porte.

Car nostre cueur ne doit point
Estre espoinct
D'autre desir que de viure,
Et viuant ne doit penser,
Sans ceffer,
Qu'à viure content & libre.

Quand l'Automne vient vers nous,
Le vin doux
Careffons & la chafstaigne :
Ayant apres auoir beu,
Pres du feu,
La belle & gaye compaigne.

Pour faire deffus l'amour,
A son tour,
Quelque gaillarde faillie,

A fin que noz ieunes ans,
Soient exemptz
De toute melancolie.

Puis quand nous verrons l'hyuer
Arriuer,
Ayons la table couuerte,
D'instrumentz bien accordez,
Et de dez,
Pour ne faire pas grand' perte.

Et ne laiffons le tablier
Oublier,
Ny la paulme quand il gelle,
Ny les plus diuins auteurs,
Describeurs
De l'amour qui nous martelle.

Mais pour nous esleuer mieulx
Dans les cieulx,
Par quelque chose plus belle
Allons veoir de tes portraitz
Les beaux traictz,
Dignes d'un second Apelle :

Et voyons les traictz diuers
De tes vers,
Dignes du loz des antiques,
Mesmes ie te pry lifons,

Et difons
Quelques vns de tes cantiques.

Par les œuures que tu faiz
Si parfaitz,
Sur la table & sur le liure,
Tu t'es faict maugré la mort,
Affez fort
Pour eternallement viure.

Faifant ce que ie diz or',
Et encor
Prenant le temps comme il paffe,
Sans nous estonner de rien,
Mal, ou bien,
Tort, ou droict, que lon nous face.

Nous viurons heureusement,
Longuement,
Sans foupçon & fans enuie :
Puis quand en bas nous irons,
Nous ferons
En vne meilleure vie.

DISCOVRS EN INCONSTANCE D'AMOVVR.

A FRANÇOIS DE CHARBONIER.

I'AY grand desir de rire,
Sans vn cruel martire,
Qui dans mon cueur naissant,
Comme vn loup rauissant
M'a tousiours en sa gueule.
La Taulpe feule aueugle ne naist pas.
l'ai gousté les apastz
Des histoires diuines,
Et grecques & latines :
Mais le sentier plus droict
Est tousiours plus estroict.
Dans mon sein croist l'amitie d'vne dame,
Qui réchaufe mon ame
De l'ardeur d'vn beau feu.
l'en voy bien peu qui decourēt ma braise :
Dont ie fuy aise, & de cest aise vain
l'empty mon sein souz les raiz de la lune.
La nef court bien fortune
Sans trouuer des escueilz.
Mille cercueilz on apreste à ma vie :
Mais l'ignorante enuye

Ne se sceut oncq fouler
De la vertu fouler.
Le voys en l'air descendre bas vn fouldre,
Qui meēt en pouldre vn grand mont à trois chefz,
Tout couuert de meschefz,
Vengeant France & Itale
De ce Sardanapale,
Qui cinq ans tout de reng
A teint de fang & de vice & de guerre
Tout le siege de Pierre.
Mais trop enquerre & trop dire & vouloir,
Nous faict fouuent douloir.
Le Loth, le Loir, & la Sofne, & la Seine,
Sçauent quelle est ma peine,
Et i'en scay mieux l'auteur,
L'espoir flatteur le bien & le mal trompe,
Parquoy la pompe efface la vertu
Et puy le mieux vestu
Tient la meilleure place,
Qui faict par son audace
Qu'il n'est iamais repris.
Le voy Cypris, avecq Ceres la belle,
Et le filz de Semelle,
Qui pesse-messe avecq l'oïsiueté,
Suyuent la volupté :
Dont tout gasté le monde, & tout seduit,
Autre chose ne fuyt.
Et s'en enfuyt que la sage Pallas,
Et le nepueu d'Athlas,

Sont en leurs laz tous prestz à tresbucher.
Mais i'ay beau me fascher,
Madame est tousiours fiere :
Bien que naguere on m'ait donné le choix
De deux pauoys pour d'elle me defendre.
Laiïfons les Roys s'offendre :
Et laiïfons prendre le monde à toutes mains
On en veoid maintz plus hault qu'ilz ne defferuent,
Et ceux la qui ne seruent
Aux vices, abaïfsez.
On veoit assez que des Dieux la vengeance
Attend la repentence :
Mais on ne veult pas veoir
Dans le miroir de ceste vie humaine,
La mort certaine qui talonne noz pas.
Castor à son trespas
A gagné que sa vie
N'est qu'à demy rauie.
Puis vn cheual a mis
Les Gregeois ennemis
Dans la ville de Troye :
Donnant en proye les gendarmes Troyens,
Et tous les citoyens,
Au Roy d'Ithaque Vlyffe.
Rien que malice, erreur, ambition,
Seduction & tous vices en somme,
Ne se pratique à Romme.
Celluy feul est heureux
Qui d'estatz plantureux

Est amoureux, ieune, dispost & riche
Et qui non chiche acquiert par ses presens
Des courtifans la faueur inconstante :
Car s'il ne vente & qu'il face beau temps,
Ilz font contentz de le fuyure à la trace.
Celluy n'est fans fallace
Quand il dechasse vn cauteleux espoir
Qui le veult deçeuoir.
Je vois Amour qui guide
Le iouuanceau d'Abyde,
Dans les flotz de la mer,
Pour s'abifmer au pres de son espouse.
Je vois Iunon ialoufe,
Qui fait changer en vache
L'heritiere d'Inache :
Voire qui tache d'vn despit trop amer,
A transformer Calyste en vne beste.
Je la vois en planette
Reluyre ores aux cieux,
Je voy le Roy des Dieux,
Deffouz forme incogneü
Ores en nue, & ores en pucelle,
Et qui recelle maintenant en oiseau,
Maintenant en Toreau,
En nourrice, en Satyre,
Plain d'amoureux martire,
Et en forme d'vn cygne
Sa mageste diuine :
Je l'aperçois encor

En pluye d'or. Mais le chien plus habille
Est vne beste vile :
Et l'homme encore plus
Dont ie concludz que la formis legere
Est bonne mefnagere.
Cette fougere est propre aux enchanteurs.
Et ces menteurs font tousiours bonne mine,
Puis on chemine à fourcil descouuert.
Cest arbre verd aucun fruit ne rapporte :
Et cette busche morte
Sert à faire du feu.
L'homme a bien peu s'il n'a ce qu'il merite.
La Marguerite est vne belle fleur.
Et la couleur qui plus fort me contente
Est la changeante, mais ie n'en puis auoir.
Le gris veult dire espoir,
Ou trauail ce me semble,
Mais tout est fol ensemble.
Dont vient qu'Amour ne mect
Cuyraffe, ny armét,
Ny en dos, ny en teste,
Pour faire vne conqeste.
l'en voy tel mal appris qui fuyt,
Quand plus pour son bien on le fuyt.
Tel respond à qui ne l'appelle,
Et tel d'vne glace eternelle
Se sent la poytrine enflammer
Pour trop aymer. Puis le renard est fin,
Bien qu'il voye à la fin

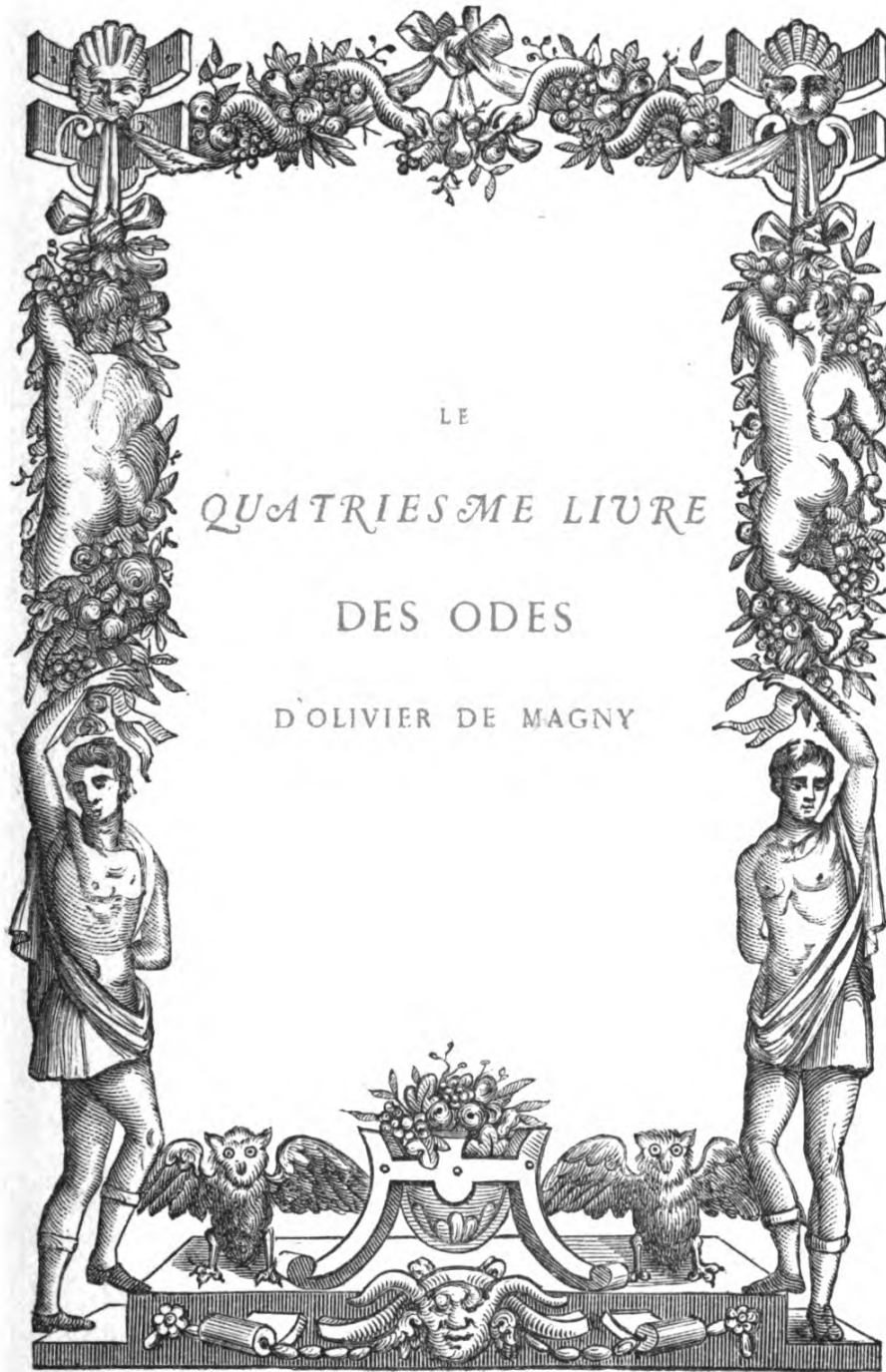
Par son destin, maugré sa longue queue,
Sa finesse vaincue.

Je l'ay perdue ma pauvre liberté,
Cette fiere beauté,
Le flambeau de ma vie,
Me l'a rauie & me fait estre ainsi
Solitaire & tranfi.

Voyla, Charbonier, voyla comme
Ce pendant que ie suis à Romme,
Pensant en mes vieilles amours,
Je faiz mille nouveaux discours,
En plus d'inconstante souffrance
Qu'à l'heure que i'estois en France.
Ore disant l'amour tout fiel,
Ore le maintenant tout miel,
Et disant qu'il me menasse ores,
Et soubdain qu'il me flate encores,
Ores il m'ayde, ore il me nuyt,
Ore il me fuyt, ore il me fuyt,
Ore il me brusle, ore il m'englace,
Ore il m'appelle, ore il me chaffe.
Ores il me promet du bien,
Ores il ne me promet rien,
Ore il s'en fouient & l'oublie,
Ores il m'estreint & deslie,
Et faisant mes desseins contens,
Me blesse & guerit en vn temps.
Ores en riz, ores en plainte,
Or' en assurance, or' en crainte,

En mes tenebres esclercy,
Il me fait demander mercy.
Ores il fait qu'un autre i'ayme
Pour me vouloir mal à moy mesme,
Ore il me louë expertement,
Ore il me blasme accortement,
Ore il me haulffe, ore il m'abaiffe,
Ore il me dedaigne & careffe,
Et fait qu'en mon affliction
Tout ainfi qu'un autre Ixion,
le me fuys, me fuys & me tourne,
Et iamais content ne feiourne,
Ayant de rire vn grand vouloir
Sans le mal qui me fait douloir.

Fin du troisieme Liure.



LE
QUATRIÈME LIVRE
DES ODES
D'OLIVIER DE MAGNY



LE QUATRIÈME LIVRE
DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois

A LAVRENS D'AVANSON,

Seigneur de Vaulserres.

ODE.



E ne fuis point en peyne à qui
donner ie doy
Ces nouvelles amours : Car si ie
pense à toy,
Qui as l'ame gentille, amoureuse
& bien née,
Mon œuure proprement est à toy destinée.

C'est à toy proprement à qui ie la debuois,
Qui scais tresbien iuger de tout ce que tu vois,

Ayant l'esprit appris en chacune science,
Et ayant de l'amour fait tant d'experience.

A ces graues Seigneurs, tous chargez de longs ans,
Il fault tousiours porter quelques graues presens :
Mais à ceux comme toy qui ont gay le courage,
Il fault faire des dons conuenant à leur age.

Si dans mon cabinet i'auoys des lingots d'or
Ou quelque belle pierre, ou quelque autre tresor,
Le t'en ferois present : mais quoy? ma barque est
fresle,
Et ne se charge point de marchandise telle.

Tous les plus grans tresors que i'ay en mō
pouuoir,
Ce n'est qu'un peu de vers, & vn peu de sçauoir,
Dont la Muse m'honore, & dont quand il m'ennuye,
Le faiz le cler Soleil venir apres la pluye.

Quelquefois sur mon luth avecq vn plus hault son
Je diray à ton loz quelque belle chanson,
Pour faire que ton nom à iamais puisse viure,
Et tandis ie t'apporte & te donne mon liure.

Et bien que tu fois ore au camp de nostre Roy,
Entre les gens de bien faisant preuue de toy,
Ne dedaigne pourtant ces amours & ces larmes,
Veux que Mars mesmes ayme & si porte les armes.

Les armes & l'Amour, ainsi que dict quelcun,
Ont en tous leurs effectz vn naturel commun,
Et prise lon tousiours d'une braue vaillance
Celluy qui pour l'amour donne vn beau coup de
lance.

DE SA NOVELLE AMOVR

A JEAN D'ILLIERS.

ODE.

I'AVOY conclud en mes espritz,
Que iamais l'enfant de Cypris
N'auroit plus sur moy de puyffance.
Et ia desia ie cognoiffoy,
En mille lieux ou ie passoy,
Combien valoit ma resistance :

Mais ce Dieu deuenu moqueur
De la liberté de mon cueur,
Vint raillant me dire naguere,
Qu'il me feroit bien tost sentir
Si ie me pouuoy garentir
Du coup de sa fleche guerriere.

Et deffors ce petit Archer
Va fecretement fe cacher
Dedans vn des yeux de Loyfe,
D'où traiftre il défcocha fur moy
Le fier traict plain d'aife & d'efmoy,
Qui rompt fi bien mon entreprife.

A dieu doncq' pauure liberté :
Ceft aueugle enfant irrité
Dequoy ie dedaignoy fes armes,
Comblant ma poytrine d'amour,
Me liure de nuict & de iour
Sans repos mille autres alarmes.

DES QUALITEZ DE SON AMOVR

A SA DAME.

ODE.

TES beaux yeux caufent mon amour,
Mon amour faiçt que ie defire,
Le defir m'ard & nuict & iour,
L'ardeur me donne vn grand martire,

Le martire faict que i'empire,
L'empirer me liure la mort,
Et toy qui ne faiz que t'en rire
Ne me daignes donner confort.

Soit que l'aulbe d'un front vermeil
Des Indes le iour nous apporte,
Soit que le renaissant Soleil
Ameine vne clarté plus forte,
Ou que la claire lune forte
Pour venir de nuict luyre aux cieux,
Nulle clarté tant me conforte
Que la clarté de tes beaux yeux.

L'amour qui iadis enflammoit
Le diuin esprit de Catulle,
Ny cil qui Properce allumoit,
Ny celluy qui brulloit Tibulle,
Ny celluy dont ardoit Marulle,
Ne fut oncq plus grand que celluy,
Qui fans fin me poingt & me brulle,
M'empliffant d'un amer ennuy.

L'ardent desir qu'eust Menelas
De r'auoir son espouze Heleine,
Celluy dont le nepueu d'Athlas
Pour Herse eust la poytrine pleine,
Ny celluy qu'eust le filz d'Alcmene
Au pourchas de l'amoureux bien,

Tant leur ayt il donné de peine,
Ne fut oncq plus grand que le mien.

Le feu qui iadis confuma
Le grand Herculle, ou la grand Troye,
Ny cil que Didon alumma
Se donnant aux vmbres en proye,
Ny celluy dont ore on guerroye
Pour mieux gagner loy de veinqueur,
Ne feut tel que cil qui foudroye
La liberté dedans mon cueur.

Le tourment que souffre Ixion,
Là bas en la troupe infernale,
Ny la felonnie affliction
Qu'endure le chetif Tantale
Ny cell' de Syfippe n'egalle,
Le mal que de nuict & de iour
Triste, affamé, pensif & palle
le porte & souffre en ton amour.

Celluy qui chafque nuict passoit
Sans barque la mer pres d'Abyde,
Ny cettuy-la qui pourchaffoit
Son vmbre dans l'onde liquide,
Ny cil qui d'un fer homicide
Souz un meurier s'occit d'esfroy,
N'ont fuyui le Dieu qui nous guide
Là bas, plus volontiers que moy.

Heureux donc l'amour, & les yeux,
Et le desir dont ie m'alume,
Heureux le feu tant precieux,
Et le tourment qui me consume,
Heureuse encores l'amertume
De la mort que souffrir ie doy,
Puis que ta cruaulté presume
Que c'est le guerdon de ma foy.

DES GRACES ET PERFECTIONS

de s'amy,

A IOACHIM DV BELLAY ANGEVIN.

ODE.

QUAND vn luth ma Nymfe manye,
La nouvelle & douce harmonie
Qu'elle esmeult d'un doigt tresexpert,
Efface la gloire d'Albert.

Et quand la petite Brunette
Sur les marches d'une espinette
Fait retentir ses nouveaux sons,
Iean du Gay cede à ses chanfons.

Ou quand vne fluste elle touche
Diuinement elle l'embouche,
Et de ses passages rait
L'escoutant, comme Iean Dauit.

S'elle de son estuy defferre
L'odorante & douce guyterre,
Aux longs fredons qu'ell' passera
Bernardin son ieu cessera,

Ou si d'un archet elle accorde
Quelque beau chant dessus la corde
D'un violon, aussi soudain
Elle fait taire Iean Alain.

Mais outre ces graces parfaites
S'elle met rien en choses faites,
Arcadelt ne peut refuser
Ce qu'il luy plaist de composer.

S'elle accorde avecq sa voix douce,
Les doubles fredons de son poulce,
Lambert bien qu'il hante les Roys,
Ne chante de plus belle voix.

Si d'aucune chose elle parle,
Elle a le langage de Carle,
Si du tout non si doctement,
Au moins aussi disertement.

Et s'il luy vient en fantasie
De faire de la poësie,
Saingelays bien qu'il soit parfaict,
Ne la fait point mieux qu'elle faict.

Ou bien si elle veut en prose
Discourir quelque belle chose,
Son discours elle faict si bien
Que Duthier l'aduouroit pour sien.

Et si sa prose elle desire,
Ou ses vers de sa main escrire,
Ell' passe escriuant de ses doigtz
La main du Conte d'Alfinois.

Si homme ou Dieu elle veut peindre,
De tant que Nature on peult feindre,
Si bien la Nature elle feint,
Que Ianet mieux qu'elle ne peint.

Et s'elle sur la toile fine,
Sur la gaze, ou sur l'estamine,
Tire vn ouurage ingenieux,
La Flamande ne le faict mieux.

Si parfois dedans vne falle
Elle avecq ses compagnes balle,
Virgille avecq' plus de compas
Ne danfa iamais les cinq pas.

Ainsi, Bellay, voy si la peine,
Que i'ay pour ma Maistresse pleine
De tant rares perfections,
N'a merité mes passions.

Et voy puis qu'elle ainsi surmonte,
Et qu'ell' fait tant d'honneste honte
A tant & tant d'espritz diuers,
S'elle n'est digne de tes vers.

Mais si chacun qu'ell' parangonne
Merite vne belle couronne,
Toy qu'on ne peult parangonner
Merites de la coronner.

La doncques, Bellay, ne refuse
Le sacré trauail de ta Muse
Aux raritez de ce subiect,
Dont ie t'apporte le progect :

Car ces honneurs sainctz de la belle,
Dignes de ta gloire immortelle,
N'attendent rien plus de diuin
Que l'immortel luth Angeuin.

DE LA COGNOISSANCE DE SON AMOVR.

A REMY BELLEAV.

ODE.

Si ie n'ay dans le fang humain
Souillé mon innocente main,
Et si ie n'euz onc en ma vie
Le cueur attainct d'aucune enuie,
Estant ialoux de l'heur d'autruy,
Pourquoy me faict on cest ennuy?

Si par hayne ou temerité,
Ie n'ay dict contre verité,
D'vne vengeance furieuse,
Parolle aucune iniurieufe :
Pourquoy doncq supporte-ie ainsi
Tant de langueur & de foucy?

Si ie n'ay despité les cieux,
Si ie n'ay blasphemé les Dieux,
Ny de leur maiesté diuine
Conspiré iamais la ruyne,
Pourquoy doncq gecte lon sur moy
Les traictz d'vn si cuyfant esmoy?

Si la diffimulation,
Et si l'auare ambition,
La gloire, l'orgueil, & l'audace
N'ont iamais en moy trouué place,
Pourquoy verse lon fur mon chef
Vn si miserable meschef?

Si ie me prosterne aux autelz,
Tous les iours, des Dieux immortelz,
Pour deuot y faire l'office
D'vn humble & iuste sacrifice,
Pourquoy doncq' la peine & l'effort
Sans mourir sens ie de la mort?

Si ie ne fuz oncq apperceu
Ingrat du bien que i'ay receu,
Que si ie ne veulx apparoitre
Pareffeux de le recognoistre,
Pourquoy doncq' pour d'autruy iouyr,
Me fait on moymesmes hayr?

Si ie n'ay oncq rompu les loix,
Si ie n'ay oncq fraudé les droictz,
D'vne amytié bien commencée,
Soit de fait ou soit de pensée,
Pourquoy m'acablant de trauaulx
Me fait on souffrir tant de maulx?

Si par vn courage outrageux

Je n'ay fouillé d'un pied fangeux,
Parmy les plaines & les prés,
Les eaux & les herbes sacrées,
Pourquoy porte ie incessamment
Un si miserable tourment ?

Las ! ie voy le mal qui me fuit,
Et cognoy cella qui me nuyt,
C'est Amour, c'est Amour en somme,
Luy mesme en moy mesme se nomme,
Ie le voys & cognoys, c'est luy
Qui me donne tout cest ennuy.

C'est luy qui faict à Iupiter
Son trosne & son fouldre quicter,
Pour venir afferuir son ame
Aux beaultez d'une simple femme,
C'est luy qui cause en moy aussi
Tant de langueur & de foucy.

C'est luy qui auillit le cueur
D'Herculle des monstres vainqueur,
Qui par luy ses armes despouille
Pour s'agenfer d'une quenoille :
C'est luy qui gecte aussi sur moy
Les traictz d'un trop poignant esmoy.

C'est luy qui l'esprit de Rolland
Attainct d'un traict si violent,

Et d'une puyffance si forte,
Que tout en tout il le transporte :
C'est luy qui verse sur mon chef
Vn si miserable meschef.

C'est luy qui Terée affolla,
Tant que sa sœur il viola,
Et couppa la langue à la belle,
De peur d'estre accusé par elle,
C'est luy qui la peine & l'effort
Me faict, vif, sentir de la mort.

C'est luy par qui le beau Narciz,
Au bord d'une fontaine affiz,
Où trop ses beaultez il remire
Nous voyons soy mesmes s'occire :
C'est luy qui pour d'autruy iouyr
Me contrainct moy mesmes hayr.

C'est luy qui conduict en la mer
Le pauvre Leandre abismer,
Le faisant d'un trop grand courage
Plonger soy mesme en son naufrage :
C'est luy m'acablant de trauaulx
Qui me faict souffrir tant de maulx.

C'est luy encor qui nous faict veoir
Iphis en si grand desespoir,
Qu'il se pend luy mesme effroyable

Deuant sa dame impitoyable,
C'est luy, c'est luy, pareillement
Qui me liure tant de tourment.

Bref c'est luy qui me donne ainfi
L'ennuy, la langueur, le foucy,
L'es moy, le meschef, & la peine,
L'effort de la mort, & la haine,
Les trauaulx & maulx inhumains,
Et le tourment dont ie me plains.

CHANSON.

IE fers vne Maistresse,
Qui tient dedans ses yeux
Les traictz dont Amour blesse
Les hommes & les Dieux,
Qui ne le veult sçauoir,
Se garde de la veoir.

Mais celluy qui desire
De se faire amoureux,
Et d'vn plaifant martire
Se rendre bienheureux,
Vienne sans retarder,
Vienne la regarder.

Du premier traict que donne
Son bel oeil tant humain,
Il bleffe la personne,
Et la guerit foubdain,
Causant d'un mesme effort
Et la vie & la mort.

Venus dans son oeil dextre
Se loge avecq' Amour,
Et Mars dans le fenestre
A choisy son feiour,
Ce qui cause & qui fait
Un si contraire effect.

De la vermeille Aurore
Son visage elle a pris,
Et si l'a pris encore
De la gaye Cypris,
Elle a pris de Iunon
Sa gloire & son renom.

Du fainct choeur de Parnasse
Elle a pris ses chansons,
D'une gentile Grace
Ses honnestes façons,
De Dyane a esté
Sa blanche chasteté.

En elle la nature,

Et les diuins flambeaux,
Ayant fait ouerture
De leurs trefors plus beaux,
Ont tout voulu femer
Pour plus la faire aymer.

C'est pourquoy ie n'ay garde
De m'estonner beaucoup,
Si cil qui la regarde
En meurt du premier coup :
Car mourir ce n'est rien
S'on meurt pour estre sien.

De moy qui l'ay fuyue
Comme fatalement,
Ie n'ayme que ma vie
Pour elle seulement,
Et pour elle la mort
Me feroit vn confort.

S'il aduient que lon meure
De quelque beau mourir,
Vn renom nous demeure
Qui ne sçauroit perir,
Mourons donq' pour ses yeux
On ne peult mourir mieulx.

A LA COLOMBE DE IAN DE PARDEILLAN

Prothonotaire de Pangeas

ODE.

PETITE Colombe amoureuse,
Gentile Colombelle heureuse,
Qui foulois auant que les chantz
Des neuf sœurs du Prince de Dele
Sonnassent ta gloire eternelle,
Estre feul delice des champs.

Maintenant mon Pangeas te vante,
D'une voix si douce & sçauante
Que les fons en montent aux cieux,
Toy seruant aux tables plus grandes,
Parmy les plus douces viandes,
Du metz le plus delicieux.

Vy doncq' immortelle en fon öeuure,
Car si l'aduenir ie desqueuure,
Ie preuoy ton nom aussi beau,
Que Catulle & qu' Ouide encore,
Font veoir en leurs vers que i'adore
Vn perroquet, vn passereau.

A S'AMYE.

ODE.

QUELLE ardeur chastement diuine
Sens ie alumer en ma poytrine !
Quelle fureur tient mes espritz
Hors de moy chastement espris !
Seroit ce, Muse mon merite,
La beaulté de ma Marguerite,
Qui me rauissant de nouveau
Me renflammast d'un feu si beau ?
Ou Phebus de sa faincte flame
Rechaufe vainement mon ame,
Ou cette ardente nouveaulté
Sort des rayons de sa beaulté,
Difons donq', Muse mon merite,
La beaulté de ma Marguerite,
Qui de nouveau me rauissant
D'un beau feu me va remplissant.

Ne Pallas, ne la Cyprienne,
Ne la fille Saturnienne,
Seroient telles entre les Dieux,
Sans les espritz ingenieux,
Qui chantant leurs graces plus belles,

Ont fait leurs beautez immortelles.
Que donnois-tu donq' à celluy
Qui te chanteroit aujourd'huy,
Et qui t'aquerroit vne gloire
Digne d'eternelle memoire?
Luy donnois-tu pas de tes yeux
Mille regardz delicieux?
Luy donnois-tu pas, mignonette,
Mille baisers de ta bouchette,
Et ceignant son flanc de tes bras
Ne le carefferois-tu pas?

Respons donc, petite friande,
Respons à ce que ie demande?
Tu respons que pour acquerir
Vn renom qui ne peult mourir,
Et pour gagner que dans vn liure
Tu puyffes à iamais reuiure,
Mille regardz tu donneras,
Mille baisers tu liureras,
Et feras cent mille careffes,
Et cent mille delicateffes,
A celluy qui pour te prifer
Tachera de t'eternifer.

Ainsi donq' me soit faorable,
Ainsi donq' me soit secourable
Le chef du choeur Aönien,
Afin que ie chante si bien

Le subgect que i'ose entreprendre,
Qu'vn iour la diuine Cassandre,
L'obgect du diuin Vandomois,
S'enialouze aux fons de ma voix,
Et qu'au ciel reluyre ie face
Les diuins honneurs de ta face.

Ca donq' donne moy de tes yeux
Mille regardz delicieux,
Et mille baifers m'apareille
De ta belle bouche vermeille,
Puis voutant tes bras rondz & blancz,
Serre m'en, Mignonne, les flancz,
Car c'est moy qui veux faire dire
Tes beaultez aux nerfz de ma lyre,
C'est moy qui te veux honorer,
Qui veux ton honneur decorer,
Et par mes vers te rendre telle
Que ta beaulté soit immortelle,
Te donnant nom & renom tel
Que moy mesme en fois immortel.

A ELLE MESMES.

ODE.

QUAND ie te vois au matin
Amasser en ce iardin
Les fleurs que l'aulbe nous donne,
Pour t'en faire vne coronne,
Ie desire auffi foubdain
Estre en forme d'vne abeille,
Dans quelque roze vermeille,
Qui doit cheoir dedans ta main.

Car tout coy ie me tiendrois,
Alors que tu t'en viendrois
La cueillir sur les espines,
Entre ses feuilles pourprines,
Sans murmurer nullement,
Ne battre l'vne ou l'autre ælle,
De peur qu'vne emprife telle
Finit au commencement.

Puys quand ie me sentiroy
En ta main, ie fortiroy
Et m'en iroy prendre place
Sans te poindre sur ta face :

Et là baifant mille fleurs
Qui font autour de ta bouche,
Imitterois ceste mouche
Y fuçant mille fenteurs.

Et si lors tu te faschois
Me chaffant de tes beaux doigtz,
Le m'en irois auffi vifte
Pour ne te veoir plus despote,
Mais premier autour de toy,
Le diroy d'un doux murmure,
Ce que pour t'aymer i'endure
Et de peines & d'esfroy.

Ou si par quelque bon heur
Tu voulois fleurer l'odeur
De la roze qu'aurois prise,
Ignorant mon entreprife,
Lors que tu la fleurerois,
Alors fortant, mignonette,
De mon embusche secrette
Ta bouche ie baiferois.

Voy donq' comment Cupidon
Rend l'ardeur de son brandon
En moy feuerement forte,
Qui ne veult qu'en cette forte
Le fois plain de sa poison,
Mais qui fait que ie fouhaite

De changer en vne beste
Ce peu que i'ay de raison.

C'est cét Archer, cét Amour,
Ce tiran qui nuit & iour
De ses flammes trop cruëles
Me deuore les mouëlles :
C'est luy, c'est luy voirement
Que quelque ourse d'Hyrkanie,
De sa fiere felonnie
Allaicta premierement.

DE SON AMOVR ENVERS DEUX DAMES.

ODE.

COMMENT Amour confens tu que ie porte
Pour deux obiectz vne angouïsse si forte,
Et qu'un seul traict de ton arc belliqueur
Deux telz effortz face dedans vn cueur ?

Je fuy à toy quand l'Aurore s'efueille,
Et quand Phebus dans les ondes sommeille
e fuy à toy, & tant à toy ie fuy,
Qu'estre d'autruy ie ne veux & ne puy.

Le ne fuz onq' que dispost à te fuyure
le ne fuz onq' disposé que de viure
(Tefmoins en font & mon luth & mes vers)
Dessoubz ton ioug au nombre de tes ferz.

Ouvre tes yeux, aueugle en mon remede,
le ne fuis point ce guerrier Dyomede,
Qui deuant Troye affaillant les Troyens
Bleffa ta mere entre les Phrygiens.

le ne fuis point ce Phebus qui dedaigne
Ton arc, tes traictz, ta trouffe & ton enseigne,
Ny cette la qui d'vn trop chaste vœu
Pucelle fuyt les ardeurs de ton feu.

Cerche entre nous vne ame plus rebelle
Pour l'offenser d'vne naureure telle,
Et laisse moy, qui ne fuis assez fort
Pour supporter doublement ceste mort.

Ah dure loy ! ah rigueur trop extreme !
Dedans les cueurs de deux Dames que i'ayme
Ton arc Amour & ton brandon est vain,
Et ie fens bien deux flammes en mon sein !

O durs ennuy ! ô dolentes destresses !
O grans beaultez de deux belles maistresses !
Pourray-ie bien souffrir tant de trespas
Sans qu'à la fin ie descende la bas ?

L'vne me dict qu'aux cordes de ma lyre
Rien que son loz ie ne face redire,
L'autre me flatte & mignarde me dit
Qu'ell' veult auoir vn semblable credit.

Mais ie me deulx de quoy ie ne suis digne
De celebrer leur louange diuine,
Car d'vn Ronfard bien qu'il chante les Roys
Toutes des deux ont merité la voix.

Ie voudroy bien si ie pouuoy me taire
Sans les louer, mais ie ne le puis faire :
Car cettuy la qui m'a le cueur atteint
Veult que par moy leur honneur soit depeint.

La donq', garfon, d'vne main diligente
Porte ma lyre, afin que ie les chante,
Et l'vne & l'autre & chacune à son tour
Par ma chanfon i'entremesle à l'amour.

Couple amoureuse en laquelle se mire
Le ciel courbe, qui voz graces admire,
A tresbon droict le Roy de tous les Dieux
Lairroit pour vous son tonnerre & ses cieux,

Et transformant sa figure immortelle
En cigne, en beuf, en Satyre, en pucelle,
Ou bien en or pour mieux vous affaillir,
Viendroit ça bas vostre roze cueillir.

Qui voudra veoir ce que peult la nature
Verfer de beau fur vne creature,
La decorant de mille nouveaultez
S'en vienne heureux contempler voz beaultez.

Et s'il ne sçait comment Amour entame,
Et comme encore il englace & enflamme
Les cueurs de ceux qui font en liberté,
Voye fans plus de voz yeux la clarté.

Il verra lors les brandons & les leffes,
Les doux appastz, les embusches traitreffes,
Et les glaçons dont l'enfant de Cypris
Ard, bleffe, prend, & gelle noz espritz.

Ie vous admire & l'vne & l'autre ensemble,
Et vostre teint qui les rozes refemble,
Alume en moy de ses rayons vermeilz,
Deux feuz d'amour ardentement pareilz.

Mais ie ne sçay la beaulté de laquelle
Plus ardemment à vous seruir m'appelle :
Car l'vne & l'autre en vous me faites veoir
Tout le plus beau qu'on peult du ciel auoir.

Puys tout au coup en vne mesme place
Ie fuz rauy de l'vne & l'autre face,
Et tout au coup en mesme place estreint
Ie me fenty de l'vne & l'autre atteint.

Voyez Amantz comme ce Dieu qui vole
Mon cueur ardant de deux beaultez affolle,
Et comme il faict plus plaifant mon ennuy,
Entremeflant du plaifir aveq' luy.

Si l'une veoit que trop de peine i'aye,
Elle s'en vient pour adoucir ma playe :
Si l'autre veoit que ie fois au mourir
Elle s'en vient afin de me guerir.

Si l'une entend l'estat de ma souffrance,
Elle me paift d'une bonne esperance :
Si l'autre m'oit au prez d'elle douloir,
Elle me paift doucement d'un espoir.

Voila comment ie porte dans mon ame
Le vif portrait de l'une & l'autre Dame,
Et dans le fein double amoureux esmoy,
Viuant aillieurs pour trespaffier en moy.

Or ie les aime, & fi n'ay poinct enuye
Tandis qu'icy ie fileray ma vie,
D'autre beaulté iamais me renflammer,
Ains toutes deux enfemble les aymer.

Me faifant fort fur leur propre affeurance,
Qu'en peu de temps i'auray la recompense
De tous les maulx qu'en ayment ie reçois,
De l'une ou l'autre, ou des deux à la fois.

Tandis mon luth leurs merites entonne,
Si haultement que le ciel en resonne,
Et que du bord où s'espanist le iour
Iusques à l'autre on faiche mon amour.

D'AYMER EN PLUSIEURS LIEUX.

A GVILLAVME AVBERT.

ODE.

POURCE qu'en ceste Amour diuerfement escripte
Le parle ore auec Anne, ore auec Marguerite,
Magdaleine, & Loyse, on me pourroit blasmer
D'aymer en trop de lieux pour bien me faire aymer.

A cella ie respons, que felon les destreffes
Que i'ay long tēps souffert pour ces quatre mai-
streffes,
Et felon que i'ay eu d'elles bon traictement,
Ie l'ay voulu descrire ainsi naifusement.

Mais de n'en aymer qu'une, & pour elle ma vie
Veoir à mille tourmentz pour iamais afferuie,

Je ne le sçaurois faire, ayment mieux dire adieu
Pour aller chercher mieux en quelque autre bon lieu.

La Nature m'a fait, & la Nature est belle
Pour la diuersité que nous voions en elle :
Je suis donq' naturel, & ma felicité
En matiere d'amour c'est la diuersité.

L'hōme ieune est bien sot & digne qu'on le chaffe
Qui ne loge son cueur qu'en vne feule place,
Et aux ongles du chat le rat doit tresbucher,
Qui ne sçait qu'un seul trou pour se pouuoir cacher.

Il fault de port en port chercher son auanture,
Aller par cy, par la, pour changer de pasture :
Et quand quelque faueur receuoir on n'a sceu,
Aller en autre endroit pour estre mieux receu.

Par les diuers pays, & les diuers voyages,
Par les hommes diuers, & les diuers langages,
L'homme se fait plus rare & s'acquiert le renom
D'un homme bien expert & d'un homme de nom.

Ces marmiteux Amātz qui nuit et iour fouspirēt,
Pour vn amour auquel vainement ilz aspirent,
Perdent (comme l'on dict) & repos, & repas,
Et souffrent tous en vie vng millier de trespas.

Je m'en riz & n'en moque, & leur amour si forte

Ce n'est pas vng amour qui les ames transporte,
Ains cest vne fureur qui les transforme tous,
Et qui faict qu'en la rue on les appelle foulz.

Aymons donques par tout, & ces fottes con stances
Chassons de noz amours & de noz alliances,
Aymât quād on nous ayme, & nous gardāt toufiours
La liberté d'entrer en nouvelles amours.

A S'AMYE.

ODE.

PVIS que la saison du printemps
Faict trop plus les hommes contens,
Lors que la terre elle colore,
Que l'esté, ne l'hyuer encore,
Il nous fault cultiuer le fruit
Que le gay printemps nous produict.
La donq' petite Magdaleine,
Puis que le vent de ton aleine
Semble vng Zephire doucereux,
Anime vng baiser faououreux,
Et souffle dedans ma poytrine
Ta delicateffe diuine.

Baife moy tout beau bellement,
Baife moy colombellement,
Ma belle petite Dione,
Ma belle petite Mignonne,
Mignonne que j'ayme trop mieux
Que la lumiere de mes yeux,
Tant & tant de tes mignotifes,
De tes mignotes mignardifes,
Cupidon l'Archerot volant
Me va nuict & iour affollant.

Baife moy donq' & ne differe
Pour crainte des yeux de ton pere,
Nous regardant il se foubzrit,
Se foubzriant il se nourrit,
Si fort & doucement est forte
La douce amytié qu'il nous porte.
Rien n'est plus doux que l'amytié
Viuens l'vne en l'autre moytié,
Et menans vne douce guerre,
C'est vn vray paradis en terre,
La donq' puy que ie viz en toy,
Viz ie te pry, mignonne, en moy,
Et viuans ainfi pefle mefle,
Dreffons vne douce querelle.
Tu dōnras du doz de ta main
Mille doux coups deffus mon fein,
Et ie me defendray follaftre
Iufqu'à te veoir laffe de battre,

Puys,t'enlevant entre mes bras,
Le ne me contenteray pas
De cent baisers pris d'une pille,
Mais en prendray plus de cent mille,
Saoulant à mesme mon desir,
Et te laiffant à ton plaisir,
Tu t'en fuiras comme mutine,
Par derriere quelque courtine,
Et là me despitant plus fort
Dedaigneras tout mon effort,
Iusqu'à tant que ie te rebaife,
A celle fin que ie t'apaife,
Et afin que i'apaife auffi
Le doux tourment de mon souci.

PLAINCTE D'AMOVR A VENVS.

A IAQVES BIZET.

ODE.

AMOVR, Bizet, en plourant
S'en vint naguere courant
Vers la Royne de Cythere,
Et luy dict, ma douce mere,

Voy ie te pry dans ma main
Cette naureure inhumaine,
Que m'a faict dans cette plaine
Vn oifelet inhumain.

C'est cét oifelet qui bruyt
Vn murmure, quand la nuit
Cede à la clarté nouvelle,
Que le villageois appelle
Ce me semble mouche à miel,
Et qui fuçe aux prez encore
Au reueiller de l'Aurore
L'humeur qui tombe du ciel.

Il est comme vn papillon,
Mais il porte vn aiguillon,
Qui m'a faict de sa pointure
Dans la main cette ouuerture :
Gueris donques ma douleur,
Et fay que de cette offense
Ie puisse auoir la vengeance
Par vn contraire malheur.

Souffre dit ell' ce mesfaict
Mauuais garfon, qui m'as fait
Bien qu'aux flancz porté ie t'aye
Vne plus amere playe,
Et qui faiz au Roy des Dieux
De ton traict tant de nuyfance,

Que pour guerir sa souffrance
Souuent il quicte les cieux.

Ce qui peult armer le corps
Est tout vain en tes esfortz,
Et le plastron ny la maille
Ne vault rien en ta bataille :
Aussi le Dieu des fouldars,
Bien qu'il ait tousiours ses armes,
Ne sçeust onq en tes alarmes
Se garentir de tes dardz.

Et si quelcun mal appris
Met tes fléches à mespris,
Tu luy faiz à toute oultrance
Sentir qu'elle est ta puyffance :
O Phebus tu le sçeuz bien,
Après auoir eu la gloire
De ta premiere victoire
Sur le champ Theffalien.

Ton traict remply de poison
Enforcelle la raison :
Tu l'esprouvas bien Alcide,
Des vieux monstres homicide,
Allors que des mesmes doigtz
Qui la terre dépeuplerent
Des serpentz qu'ilz estranglerent,
Serf d'Omphalé tu filois.

Tu n'es point tant outragé
Qu'il te faille estre vengé,
Souffre donq ce qui te greue,
La douleur en fera breue,
Et cesse de tant ferir,
Mesmes nous qui des Dieux fommes :
Car la Mort guerit les hommes,
Mais ell' ne nous peut guerir.

D'VNE DEVISE QVE LVY DONNA S'AMYE

Dans vn anneau,

IE MEVRS DE IOVR, ET BRVSLE DE NVICT.

ODE.

Tv te meurs de iour,
Et de nuyct encore,
Vn brazier d'amour
Ton ame deuore,
Et si ne veux pas
Esteindre ta flamme,
Ny de ce trespas
Garentir ton ame.

l'ars ainsi de nuyct,
Et de iour deffine,
Pour n'auoir le fruit
Qu'aprend la Ciprine,
Et toy qui me peulx
Bien heureux me rendre,
Retiue à mes vœuz
Ny daignes entendre.

Bien que feure fois
Que ma peine ardante,
Et ma mort, ainçois
Ma douleur mordante,
Viennent de ton œil,
Qui mon cueur embraize,
Me faifant en dueil
Mourir de mefaife.

La donq' ofte toy
De ta peine dure,
Et m'oste l'es moy
Que pour toy i'endure :
Par ainsi ton cueur,
Et mon ame heurée,
Viuront fans langueur
En ioye affeurée.

A S'AMYE EN LVY DISANT ADIEV.

ODE.

ENCOR qu'vn autre que moy
Soit le mieulx aymé de toy,
Et qu'esperance ie n'aye,
Que tu fois pour me guerir,
Pour me garder de mourir
De mon amoureuse playe.

Je ne lairray toutesfois
Par les chams ou ie m'en vois,
Entre les peuples estranges,
De chanter & de vanter,
De vanter & de chanter,
Tes immortelles louenges.

Tandis partant de ce lieu
Je te viens dire vn adieu,
Vn adieu qui me fend l'ame,
Oferay-ie l'annoncer,
L'oferay-ie prononcer,
Adieu las, adieu madame.

Garde ie te pry mon cuer,

Que ie te laisse en langueur
Pour te fuyure en mon absence :
Et garde encore qu'absent
Il sente le mal qu'il sent
Maintenant en ta presence.

A ELLE ENCORE

Sur ce mesme propos.

ODE.

QUAND ie pris hyer congé de vous,
D'un baizer si long & si doux
Vous feistes contente mon ame,
Que la friande s'escoula
Deffus ma bouche & s'en volla
Dans la vostre plaine de bafme.

Et depuis cette heure, depuis
Sans ame, maistresse, ie fuys,
Sentant bien ma force rauie,
Si vous piteuse à mon torment,
Ne la renuoyez promptement
Afin de renforcer ma vie.

l'enuoye mon cueur meffager
Deuers vous, pour contr'eschanger
Auecq' mon ame de demeure.
N'ufez donq' vers luy de rigueur,
Car fi ie fuyz guiere fans cueur
Il faudra du tout que ie meure.

Et fi pour vous ie trespaffois,
Vous en fentiriez quelque fois
La bas vne peine cruelle :
» Car les Dieux n'ont point de pitié
» D'vn qui reçoit vne amitié,
» Et n'en rend point de mutuelle.

DE L'ABSENCE DE S'AMYE.

A MAVRICE SEVE LIONNOIS.

ODE.

A PRES que fur le bord du Rofne,
Et que fur celluy de la Sofne
l'ay plaint longuement ma douleur,
Ie viens aux riuages d'Ifere,
Rempli d'amoureuſe chaleur,

Lamenter ma vieille misere
S'empirant d'un nouveau malheur.

Car plus en moy mesme ie pense
D'amoindrir mon mal par l'absence,
Ou par l'esloignement des lieux,
Et plus il croit dedans mon ame,
Pour ne veoir plus les deux beaux yeux,
Ny les beaux cheueux de ma dame,
Qui peuuent captiuer les Dieux.

L'amour me faict hair moy mesme,
Le bien me fait vn mal extreme,
Et le feu trop chault me pallit,
Le repos helas! me trauaille,
Le veiller m'est somme, & le lict
M'est vn camp de dure bataille,
Où viuant on m'enfeuelit.

Le pleurer me plaist, & le rire
M'apreste vn contraire martire,
Le repos m'est venin & fiel,
Au lieu de paix i'ay tousiours guerre,
Ie voy fans yeux, & volle au ciel,
Sans iamais départir de terre,
Où ieune ie semble estre vieil.

L'espere & crain d'un seul courage,
Mon profit m'apporte dommage,

Et le iour plus ferain qui luyt
Ne m'est que tenebre mortelle,
Bref, i'ay sans fin soit iour ou nuit
D'un vieil desir peine nouvelle,
En fuyuant cella qui me fuyt.

O beaux yeux bruns de ma maistresse,
O bouche, ô front, sourcil, & tresse,
O riz, ô port, ô chant & voix,
Et vous ô graces que j'adore,
Pourray-ie bien quelque autre-fois
Vous veoir & vous ouyr encore
Comme ie feiz en l'autre mois!

Riuages, montz, arbres, & pleines,
Riuieres, rochers & fontaines,
Antres, forestz, herbes, & prez,
Voisins du sejour de la belle,
Et vous petitz iardins secretz,
Ie me meurs pour l'absence d'elle,
Et vous vous égayez auprez.

ÉLÉGIE A SA DAME.

AVANT qu'Amour me naurast de ses armes,
Et me liurast tant d'affaux et d'alarmes,
Je ne sçauoy quel heur il apportoit,
Ou quel malheur à ceux qu'il combatoit.
Ny ne sçauoy comment de ses fagettes
Il faiçt ainfi noz voluntez subgettes
Ayant tousiours en franchise vescu
Sans vaincre aucun, & fans estre veincu.

Mais depuys l'heure heureusement venuë
Que i'euz au cueur vostre image receuë,
I'ay faiçt l'effay par tant de diuers coups
De ce qu'il peult sur les Dieux & sur nous,
Que librement à present ie confesse
Qu'on ne sent point de plus douce tristesse.
Et fans le mal dont mon cueur se ressent
Estant de vous si longuement absent,
Je me tiendrois le plus heureux des hommes
Qui furent onc en ce monde où nous sommes :
Car ô bons Dieux conter ie ne scaurois
Sur ce papier, le bien qui tant de fois
M'est auenu regardant vostre face,
Ou contemplant vostre courtoise grace,

Et receuant de voz yeux amoureux
Mille doux traictz dans mon cueur langoureux.

Il est bien vray qu'en fortune si douce
l'ay quelquefois esprouvé la secouffe
Du traict amer, que cét Archer vainqueur
Sans y penfer tire dedans vn cueur,
Mais aussi tost ie cognoiffoy voisine
Pour me guerir l'heureuse medecine :
Car ayant l'heur, dame, de vous reuoir
le delaiffoy foubdain à me douloir,
Et par voz yeux, ma fatale lumiere,
le recouroy ma fortune premiere.

Ores fans aise & fans repos aussi,
Plus que iamais i'espreue ce foucy,
Tant pour l'ennuy que i'ay de mon absence,
Que du desir d'estre en vostre presence,
Vous assurent que si l'occasion
Vouloit respondre à mon affection,
l'iroy bien tost recompenser l'ufure
Des durs trauaux qu'en absence i'endure.
Mais attendant le bon heur de vous veoir,
le vy tousiours en quelque peu d'espoir,
Me faisant fort que ceste absence nostre
N'esloignera mon cueur d'avecq le vostre,
Et ne fera que ferme en vostre foy
Vous ne daigniez vous souuenir de moy.
En ce pendant ie porte en ma poitrine

Inceffement vostre image diuine,
Sans craindre rien qui la puyffe effacer,
Et ces beaux motz m'amuse à repenser :
» L'homme ne sçait tant qu'il vit sur la terre
» Que vault la paix s'il n'a senty la guerre,
» Et ne sçait point que vault la liberté,
» S'il ne fut onc en prison arresté.

DE L'EXTREMITÉ DE SES PASSIONS.

A GABRIEL DV FAVSSARD.

ODE.

S'IL est ainsi, comme tu diz,
Que les amitez de iadis
Ne font rien au pres de la tienne,
Pour correspondance à la mienne,
Oy ie te supply par pityé
Ce que me cause vne amytié.

Soit que l'aulbe d'un teinct vermeil
Annonce le nouveau soleil,
Ou soit que le soleil au monde

Face veoir sa perruque blonde,
Ou soit ou serain de la nuit,
Allors que la Lune reluyt,

Toufiours vne fiere langueur
Me va geinant mon pauure cueur,
Et toufiours vne angoisse extreme,
Et vne misere de mesme,
Seichant mes veines & mes os,
M'ostent & repas & repos :

Je me confume peu à peu
Comme la cire aupres du feu,
Ou comme la fleur delaiffée,
Aux champs d'un coulre renuerfée,
Ou comme au soleil sur vn mont
La glace ou la neige se fond.

Helas! auoys-ie merité
Qu'avec tant de feuerité,
Vne misere si mortelle
Me caufast vne angoisse telle,
Et me feist pour me secourir
Vouloir & ne pouuoir mourir?

Je porte toufiours dans mes yeulx
Ce qui m'est tant pernicieux,
Et toufiours ie loge en ma teste
Ce qui me faict tant de tempeste,

Par ainsi portant & logeant
Ce qui me va tant outrageant.

Je ne puyz iamais approcher
De montaigne, ny de rocher,
D'antre, de forest, ny de pleine,
De fleur, de pré, ny de fonteine,
Que peint il ne m'y semble veoir
L'obgect qui tant me faict douloir.

Amour ce petit Dieu vollant,
Ce petit Dieu si violent,
Qui le ciel & la terre enflamme,
Se faisant maistre de mon ame,
Et m'ayant tout à foy rauy,
Tout à foy me tient afferuy.

C'est luy qui tant me faict gemir,
Qui tant me garde de dormir,
Et qui tant mes espritz affolle :
C'est luy qui m'oste la parole,
La franchise & le sentiment,
Sans trouuer nul allegement.

Bref c'est luy qui tient ma raison,
Et mon esprit en fa prison,
C'est luy qui tant de maulx me liure,
Et qui me faict en aultruy viure,
Mourant cent fois le iour en moy,
Par trop d'esperance & de foy.

Comme fouuent on veoid le vent
Foible & petit en se leuant,
Renforcer apres son aleine,
Croullant les arbres en la plaine,
Et faifant en tournant voler
Vne obscure pouffiere en l'air.

Il faict les ondes de la mer
Par grandes vagues escumer,
Des grans montz il abat le fefte,
Et porte vne telle tempefte,
Que le bestail au boys caché
En meurt foubz le boys arraché :

Ainfi nafquift Amour petit,
Quand premier il me combatit,
Puis apres redoublant fes forces,
Il me fait mille & mille entorces,
M'arrachant d'vne grand fierte
Mon esprit & ma liberté.

Plus ie voys le repos cerchant,
Plus le trauail me va fafchant,
Et plus ie quiers ou paix ou trefue,
Et plus la guerre on me faict greue,
Croiffant tousiours ma grand ardeur
A l'enuy d'vne grand froideur.

I'ay effayé tant que i'ay peu

De pouuoir esteindre ce feu,
Et encor fans cefse i'effaye
De guerir cefte amere playe,
Mais en vain, car le mal encloz
A penetré iufques à l'os.

Ainsi qu'un malade qui bout
D'une foif qui l'enflamme tout,
Et qui s'endort fur cefte enuye
De veoir cefte foif affouuie,
Ne fonge en dormant qu'à des eaux,
Des fontaines & des ruyffeaux.

Tout ainfi quand i'ay bien veillé,
Et que i'ay long temps trauaillé
Pour l'amour qui tout me transforme,
S'il aduient qu'allors ie m'endorme,
Ie ne faiz que fonger toufiours
A la beaulté de mes amours.

Ore il me femble que ie voy
La belle qui vient deuers moy,
D'aultant plus douce & plus priuée
Que ie l'ay plus fiere trouuée,
Me promettant allegement
A mon miferable tourment.

Et tout foubdain ce m'est aduis
Me trouuant d'elle viz à viz,

le la voy fiere qui me tance,
Blasfant ma grand aultrecuidance,
Et monstrant fon cueur endurci
Pour n'auoir aucune mercy.

Comme le soleil nous voyons
Endurcir d'vn de ses rayons
L'argille sur laquelle il tire,
Et quant & quant mollir la cire,
Causant tout en vn mesme temps
Deux effectz si fort differentz.

Ainsi la Dame que ie fers
Cause en moy deux effectz diuers,
Me faisant d'vne feulle œillade
Tout en vn temps sain & malade,
Ore de feu tout enflammé,
Ore de glace tout pasmé.

Mais quoy ? Fauffard, c'est à bon droict
Qu'on me trauaille en cest endroit :
Car ma Dame tant elle est belle
Porte vn paradis avecq' elle,
Et moy pour ses perfections
Porte vn enfer de passions.

A S'AMYE.

O D E.

Elle est à vous, douce maistresse
Ceste belle & dorée tresse,
Qui feroit honte au mesmes or,
Et ce front qui d'iuoire semble,
Et ces yeux deux astres ensemble,
Maistresse, font à vous encor.

A vous est ce beau teinct de rozes,
Et ces deux belles leures closés,
Qui semblent deux brins de coral :
Et ces dentz par où se repouffe
Le musc de vostre aleine douce,
Qui semblent perles ou cristal.

Bref à vous est la belle face,
Le bon esprit, la bonne grace,
Qu'on veoid en vous & l'entretien :
Seulle est à moy la peine dure,
Et tous les trauaulx que i'endure
Pour vous aymer & vouloir bien.

SVR VN DESPIT

Qu'il print avecques s'amy.

ODE.

C'EST ores vrayment que ie fuis
Allegé de tous les ennuy
Qui m'ont fait si long temps oppresse
Ayant recouré ma clarté,
Mon esprit & ma liberté
Des mains d'une ingrante maistresse.

Amour voyant ma loyauté
Digne de plus grande beaulté,
Est venu se rendre coupable,
Et s'est excusé de m'auoir
Faiçt à tort sentir son pouuoir
Pour vne dame impitoyable.

Il m'a rendu l'entendement,
Et la raifon pareillement,
Qu'il m'a si long temps detenuë :
Il m'a d'amour le cueur lauë,
Et m'a des yeux encore leuë
Le bandeau qui bandoit ma veuë.

Si bien que ie veoy clairement
Ce qui m'a tenu longuement
Afferuy d'une erreur si folle:
Et veoy combien mon oeil troublé
Estoit follement aueuglé
D'adorer vne telle idole.

Comme vn prisonnier attaché
S'esfouyft estant relasché,
Ou comme apres vn grand oraige,
Le nocher qui cherche le port
S'esfouyft quand il est à bord,
Eschappé de quelque naufrage.

Ainsi apres que i'ay esté
Esclaue long temps arresté
D'une ame si fourde & si fiere,
L'esprouue vn indicible bien,
Or' que ie retourne estre mien
Avec ma liberté premiere.

Le veoy ces caduques beautez,
Et ces fragilles nouveaultez,
Qui fouloyent enflammer mon ame,
Le veoy l'ardeur de ma fureur,
Et la fureur de mon erreur,
D'où ne peult proceder que blasme.

Ainsi iadiz au desfloger

Apparust Alcine à Roger,
Après qu'en despit d'Erifile,
Il eust de son amour iouy,
Ayant ouuert l'oeil esblouy
Pour retourner à Logistille.

Or ie iure atteste, & promectz
De ne fuyure plus deormais
L'amour qui tant m'a faict d'opresse,
Ou ie promectz si ie la suis,
Que ie la fuiuray si ie puis
Seruant quelque douce maistresse.

Car lors ie ne regreteray
Les ennuys que ie porteray
Attainct de l'amoureuse flamme :
Pour ce que ie tiens à grand heur
Ce qu'on souffre estant seruiteur
D'une belle & courtoise dame.

PALINODIE.

MON esprit trop enflammé d'ire
Me fit hier contre vous escrire,
Mais ores que nostre courroux

Se passe, & s'esloigne de nous,
Maistresse, ie me veux desdire.

Ie me desdiz donc, & confesse
Qu'en ayant beaucoup de destresse
Pour vous, ce m'est vn plus grand heur,
Que de deuenir seruiteur
Iouyffant d'vne autre maistresse.

Pardonnez moy donc ie vous prie,
Et puis que mercy ie vous crie
Mon offense remeçtez moy,
Receuant de nouveau ma foy,
Sans espoir que plus ie varie.

Les petites noifes qu'on seme
Allors qu'ardemment on s'ayme,
N'esteignent pas vne amytié,
Ains la font estre la moitié
Plus forte encor & plus extreme.

DE SES DESIRS,

A s'amyé.

ODE.

PAR trop d'aïse ou par trop d'ennuy,
Nous voyons plusieurs auïourd'huy
Desirer changer de semblance,
Et viure en cest ardent desir,
Pour durer plus en leur plaisir,
Ou pour moins sentir de souffrance.

Quant à moy qui fens nuit & iour
Le fiel & le miel de l'amour,
Je vouldrois estre la dorure,
Que sur vostre chef vous portez,
Pour mieulx contempler les beaultez
De vostre blonde cheuelure.

Je vouldrois estre d'abondant,
La perle que ie voy pendant
Au bout de vostre belle oreille :
Pour plus commodement pouvoir
Vous faire le secret sçauoir
De mon amytié nompareille.

Je voudrois estre le colet,
Qui sur vostre sein graffelet
Couure ces deux tetons d'ivoire :
Pour auoir l'heur de les toucher,
Et pour pouuoir mieulx empescher
Qu'autre n'eust part en ceste gloire.

Voluntiers ie ferois encor,
Ceste belle ceinture d'or
Qui les flancz vous ceint & vous lye :
Pour estroictement vous lye,
Et pour garder de m'oublier
Non plus que ie ne vous oublie.

Je voudrois estre vn oreiller,
Afin de vous veoir sommeiller :
Et si voudrois estre vne mouche,
Quand en esté vous sommeillez,
Pour mieulx baïser les beaux œilletz
Qui font autour de vostre bouche.

Je voudrois estre transformé
En quelque beau gand parfumé,
Pour baïser souuent à mon aise,
De vostre main les doigtz poliz,
Les doigtz molz & blancz comme liz,
Qui me font Dieu quand ie les baïse.

Je voudrois estre ce liuret,

Si bien couuert & si propre,
Qui vous pend à vostre ceinture :
Afin que quand vous l'ouuririez
De mon cueur que vous y verriez,
Vous fissiez aussi l'ouuerture.

Je voudrois estre le miroir,
Où vous vous esbatez à veoir
Les beaultez de vostre visage :
Afin que ie iouyffe mieulx
Des doux regardz de voz beaux yeux,
Dont vous m'enflamez le courage.

Voluntiers ie ferois aussi,
Le bust que vous portez ainsi
Que sur l'esthomas on les porte :
Afin que ie fusse en ce poinct
Attaché tout le iour, & ioinct
Auecq'vous d'une amytié forte.

Je voudrois puis que Dieu voulust
Que ie deuinffe vostre luth,
Vostre cistre, ou vostre espinette :
Afin quand vous voudriez sonner,
Que vous m'ouyffiez resonner
Qu'allegez moy plaifant brunette.

En fin ie voudrois deuenir
Vne puce, pour me tenir

Toute la nuit dans vostre couche :
Afin de librement tenter
Si vous me voudriez contenter,
Sans m'estre iamais plus farouche.

DES CONTRAIRES EFFECTZ DE SON AMOVR.

A IEHAN DE IEHAN.

ODE.

AVOIR peu de repos en beaucoup de destresse,
Ne veoir point d'asseurance en vn doute cogneu,
Veoir la douceur couuerte & l'amertume à nu,
En cueur vuide de foy & remply de finesse.

Ne rire que par fois & larmoyer fans cesse,
Se veoir pour vn grand bien en grand mal detenu,
Se veoir à mille mortz en vivant paruenu,
Auecq' trop gaye perte au gaing d'une tristesse.

Chercher tousiours vng heur fās le pouuoir trouuer,
Au plus chault de l'esté cent hyuers esprouuer,
Estre fans cesse oyfif & fans ceffer en peine,

Se fascher du plaisir, se plaire de l'esmoy,
C'est ce qui fait, Amy, toujours avecques moy
L'esperance douteuse & la douleur certaine.

DE LA DIVERSITÉ DE SON AMOVR.

A JEAN DE FAVRE.

ODE.

Nous sommes en vn mesme temps,
Tous deux diuerfement contens
En nostre amoureuse poursuyte,
Et tous deux en nombres diuers,
Escriuons mille amoureux vers
Qui des ans deuantent la fuyte.

Toy d'un cueur ardemment espris
Des sainctes flammes de Cypris,
Aymes vne vierge gaillarde :
Et moy enflammé du brandon
Du petit Archer Cupidon,
Adore vne femme songearde.

L'une a desia ployé le col
Deffous le ioug doucement mol

Que donne aux Noces Hymenée :
L'autre encor ceinte du ceston,
Garde le flourissant bouton
De sa chasteté fortunée.

L'une voudroit d'un cueur marry,
N'avoir point encor de mary,
Tant le sien luy faict de martire :
Et l'autre avoir un en voudroit,
Pourveu que ce fust en l'endroit
Qu'ardemment elle desire.

L'une de son amy bien loing,
N'a point au chef de plus grand soing
Que son amour constante & forte :
L'autre plus pres de son amy,
N'a iamais l'esprit endormy
En l'amitié qu'elle luy porte.

L'une à son amoureux escrit,
Qu'elle supporte en son esprit
Pour l'absence une angoisse vaine :
L'autre à son amy va contant
Qu'en amour elle endure autant
Comme luy d'inutile peine.

L'une d'un poil iaulne doré,
Et d'un œil de vert coloré,
Doucement te prend & t'enflamme :

L'autre de son poil noircissant,
Et de son bel œil brunissant,
Enflamme & captiue mon ame.

L'une peult à l'amy de nuict
Faire gouter l'amoureux fruit,
Maulgré son espoux & sa garde:
Et l'autre s'elle veult de iour
Peult fatisfaire à son amour,
Maulgré sa parenté bauarde.

Et voyla la diuersité,
Faure, de la felicité
De nostre amour encommencée,
Qui lieu ne trouuera iamais
(Par les Dieux ie te les promet)z)
En nostre commune pensée.

Car tant que le soleil luyra,
Et que la Lune conduyra
De nuict sa clarté renaissante,
Je voudray ce que tu voudras,
Et feray ce que tu feras,
D'une amytié non periffante.

A SES SOVSPIRS AMOVRE VX.

ODE.

TRISTES Souspirs qui me laissez
Demy mort fans nulle esperance,
Contez tous mes trauaux passez,
Qui m'ont mys en tant de souffrance,
A celle qui me veoid mourir
Sans qu'ell' me daigne secourir.

Dites luy doucement ainfi,
Belle que tout le monde admire,
Ne donne plus tant de foucy
A celluy qui tant te desire,
Ains autant qu'il a de tourment
Donne luy de contentement.

Et si vous voiez fa rigueur
Toufiours enuers moy se pourfuyure,
Sans qu'elle amollisse fon cueur,
Ny qu'elle ayt foing de me veoir viure,
Souspirs, ne venez plus vers moy :
Car foubdain ie mourray d'es moy.

Mais s'elle ne veult par pitié
Que souffreteuz ainfi ie meure,

Sans guerdonner mon amytié,
Reuenez vers moy tout à l'heure :
Car ie ne vouldrois pas mourir
S'elle me daignoit secourir.

A SES PENSERS.

ODE.

PENSERS de mon cueur foucieux,
Doux allegement de mon ame,
Qui montez si souuent aux cieux,
Chargez du beau nom de madame,
Allez sur le bord verdissant
De mon Loth lentement glissant,
Et là volez à main fenestre
Aux lieux où madame doit estre.

Pensers, c'est elle en qui les Dieux
Ont mis comme en vne Pandore,
Tous les trefors plus precieux
Dequoy leur deité s'honore :
Dittes luy donc, Si Dieu vous gard,
Belle, nous venons de la part

D'un que vous tenez en feruage
Exprez, pour vous faire vn message.

Il vous mande que si alors
Qu'il estoit en vostre présence,
Il sentoit pour vous les effortz
De l'amour & de sa puyffance,
Que maintenant qu'il est absent,
Plus de langueur pour vous il sent,
Plus de mal & plus de martire,
Mille fois qu'on ne sçauroit dire.

Soit à mynuict, soit en plain iour,
Soit qu'il se leue, ou qu'il se couche,
Il ne songe qu'en vostre amour,
Et n'a que vous dedans sa bouche :
Et bien que son corps my transy
Soit maintenant bien loing d'icy,
Si est ce pourtant qu'à toute heure
Son âme auprez de vous demeure.

Nous sommes comme vous voiez
Les pensers naiz dans sa poitrine,
Qu'il a deuers vous enuoyez
Comme obgect de nostre origine,
Afin que vous saichiez combien
Il vous veult d'amour & de bien,
Et combien nuict & iour il pense
A vostre commune alliance.

Au printemps les fleurs des iardins,
En esté les grains des campagnes,
En automne tous les raifins,
En hyuer la neige aux montaignes,
Ceulx la qui cella nombreront,
Ceulx la les pensers conteront,
Que iour & nuict nous voyons naistre
Pour vous au cueur de nostre maistre.

Faiçtes ainsi donq enuers luy,
Et gardez vous d'estre si rude,
Et si fiere qu'il ayt ennuy
Par vous, ou vostre ingratitude :
Ains pensez en luy sans ceffer,
Comme il ne cesse de penser,
Et comme extremement il ayme
Aymez le d'vne amour extreme.

CHANSON.

A MOUR qui sçaz quelle est ma foy,
Et qui veois quel est mon martire,
Vaten dire vn Adieu pour moy,
Puis qu'un Adieu ie n'ay sceu dire.

Vaten dire tout le tourment,
Et toute l'angoisse si dure,
Que depuis ce dur partement
Nuißt & iour il fault que i'endure,

Mais fur tout ie te prie Amour,
Amour mon Seigneur, ie te prie,
De dire comme nuïßt & iour
Nuißt & iour il fault que ie crie :

Qui voudra fans monter aux cieux,
Veoir des cieux toute la richesse,
Vienne contempler les beaux yeux
Et le beau front de ma maïstresse.

Et qui voudra veoir la douleur
Qu'aux enfers souffre vne pauvre ame,
Vienne contempler mon malheur,
Mon malheur, ma peine & ma flamme.

Vn ennuy n'est point assez fort
Pour faire qu'un homme se meure,
Car s'un ennuy cauoit la mort
D'ennuy ie mourrois à ceste heure.

Voire quand ma vie deburoit
D'une autre vie estre fuyue,
Mon ennuy point ne se perdroit,
Qu'en perdant l'une & l'autre vie.

Aussi tant & tant d'animaulx
La mer dans ses vndes n'enferre,
Comme d'angoiffes & de maulx
Iour & nuict me meinent la guerre.

Et le soleil ne sçauroit veoir
Soit au matin quand il se leue,
Ou soit quand il se couche au soir,
Vne autre tristesse plus grefue.

Toutesfois le temps dompte tout,
Et rien ne se veoid qu'il ne müe,
C'est pourquoy i'espere qu'à bout
Il mettra le mal qui me tue.

Chanfon, à ce cueur endurcy,
Qui loge en madame inhumaine,
Va crier que mort, ou mercy
Soit bien tost la fin de ma peine.

A S'AMYE.

ODE.

ANNE, ma maistresse, m'ame,
Qui tenez ma mort & ma vie,
Pour me donner de voz beaux yeux
Celle que vous ayez le mieux :
Anne, ma petite maistresse,
Voulez-vous qu'en vne destresse,
Et qu'en vn foucy tant amer
le fois tousiours pour vous aymer ?
L'aymerois mieux mourir, que faire
Vn acte qui vous peult desplaire,
Voire plustost ie me turois
Que ie ne vous offencerois.
Pourquoy donc, petite inhumaine,
Me tuez vous de tant de peine,
Et pourquoy de tant de tourment
Me tuez vous incessamment ?
Pourquoy voulez vous que ie sente,
Dedans ma poitrine innocente,
Vne si cruelle langueur
Tuer tousiours mon pauvre cueur ?
» Tousiours la mer n'est pas esmeüe,
» Et tousiours vne obscure nüe,

» Ramenant le temps pluuieux,
» Ne trouble la clarté des cieux :
Toutefois voz grandes rudeffes,
Et les miserables tristeffes,
Qui me font si palle & chagrin,
Ne peuuent iamais prendre fin.

Si l'hiuer de greffe & de pluye,
Et de froid les hommes ennuye,
Nous auons apres le printemps,
Qui nous rameine le beau temps.

Si le laboureur en la plaine,
Tous les iours a beaucoup de peine,
Il a pour passer fes ennuys,
Le repos de toutes les nuitz.
» Toutes choses ont quelque treue,
Si ce n'est l'angoisse si greue,
Par qui n'ayant plus que les os
le pers & repas & repos.

Vous dictez bien que si ie porte
Pour vous vne angoisse trop forte,
Que vous portez aussi pour moy
Le faix d'un trop pesant esmoy.
Vous dictez bien si ie vous ayme
D'une constante amour extreme,
Que vous m'aymez d'une amytié
Plus forte & ferme la moytié.

Vous dictes bien si ie desire
De veoir finir nostre martire,
Que comme moy vous desirez
De ne nous veoir plus martirez.
Vostre dire est bon, mais le faire
Au dire tousiours est contraire,
Et tant plus vous me prometiez,
Et tant plus vous vous dementez.

Il est vray qu'il est raisonnable
Que pour auoir vn bien semblable
A celluy que tant ie poursuis,
On endure quelques ennuys :
» Car c'est vne chose certaine
» Qu'on n'a iamais du bien sans peine.
Mais d'auoir vn mal si cruel,
Et de l'auoir continuel,
Le ne faiche eschine si large,
Qui ne ployast deffouz la charge.

Le suis petit, & le tourment
Si estrange & si vehement,
Que pour vous, maistresse, i'endure,
Est tousiours grand oultre mesure.
Si donques iamais la pityé
Trouua lieu dans vostre amytié,
Et si vous auez le courage,
Comme vous auez le visage,
Le vous pry faictes mon esmoy

Deformais petit comme moy :
 Ou ainsi que vous estes grande,
 Et grand le bien que ie demande,
 Faictes que ce bien rencontrant,
 le puisse deuenir plus grand,
 Afin que mieux porter ie puisse
 Ces grans maux en vostre seruice.

A ELLE MESME.

ODE.

FOIBLE, passe, sans cueur, sans raison, sans aleine,
 Anne mon cher support, maugré moy ie me
 trayne,
 Maugré moy ie me trayne, Anne mon cher support,
 Malheureux & chetif n'attendant que la mort,
 N'attendant que la mort, qui m'est iustement deüe,
 Ayant perdu ma vie, en vous ayant perduë.

Las ie vous ay perdue! & sans sçauoir comment
 Il fault que nuit & iour ie supporte vn tourment,
 Il fault que nuit & iour vn tourment ie supporte,
 Qui me rompt tout l'esprit d'une rigueur si forte,
 Que me seichant l'humeur des veines & des os,
 l'en pers (comme l'on dict) & repas, & repos.

Tout ainsi qu'un oyseau ayant la nuit obscure,
Je vays par lieux obscurs, tandis que le iour dure:
Puis quand le soir arriue, & que l'humide nuit
En un silence coy toutes choses reduict,
En un silence coy tout animal fommeille,
Mais pour me lamenter alors ie me refueille.

Ie me refueille alors, & les champs & les boys
Je vays en lamentant effourdir de ma voix,
Si bien qu'on ne voit arbre, antre, roc, ny fontaine,
Qui n'entende mes cris, mon amour & ma peine,
Resonnant apres moy mon ennuy nompareil,
Qui pourroit arrester de pityé le soleil.

Deux fleuves de mes yeux sortent abondamment,
Un grand brazier au fein ie porte incessamment,
Ayant tousiours chez moy l'un & l'autre contraire,
Prest d'ardre & de noyer sans me pouvoir retraire,
Sans me pouvoir retraire, & sans encor auoir
Tant soit peu de desir d'en auoir le pouvoir.

Si ie nescriz de vous ma plume se repose,
Si ne parle de vous ma bouche est tousiours close,
Si vers vous ie ne vays mes piedz font ocieux,
Et si ie ne vous voy, ie fens mes pauvres yeux
Perdre toute leur force, & tousiours ie les ferre,
Ou ie les tiens ouuertz pour regarder la terre.

Quand il fait chault ce n'est que de ma grãd ardeur,

Quand il faict froid ce n'est que de vostre froideur,
Quand il pleut cest des pleurs que de mes yeux ie
tire,

Quand il vente ce n'est que ce que ie souspire,
Quãd il fait mauuais tēps cest quãd l'ennuy vous tiēt,
Et quand il fait beau temps cest quãd l'aïse vous viēt.

Que diray dauentage ! en vous seule i'adore
Les plus beaux dons des Dieux cōme en vne Pandore,
Cognoïffez donc en vous ces graces & beaultez,
Et ne les fouillez poinct de tant de cruaultez,
Ains en me rappelant de ce piteux orage,
Preferuez moy pour Dieu de ne faire naufrage.

Ayant l'œil larmoyant, le genoil abaiffé,
Ayant ioinctes les mains, l'esprit à vous dressé,
Ainsi que si i'estois ore en vostre presence,
le vous requiers pardon si i'ai faict quelque offense.
Et vous pry par le traict qui de vous m'a feru
Que ie ne meure poinct sans estre secouru.

DEVIS RVSTIQUE.

OLIVET, IANOT.

OLIVET.

FVYEZ mon cher troupeau, fuyez ceste herbe verte,
De mes larmes couverte,
Car dedans ces pastiz les herbes & les fleurs
Que i'attain de mes pleurs,
S'enueninent soudain, tant ceste humeur trop vaine
Est d'amertume plaine.
Allez mon cher troupeau, allez tout feul pour Dieu
Paistre en quelque autre lieu :
Car songeant à mon mal il conuient à toute heure
Que ie souspire & pleure :
Vous trouuerez ailleurs paruanture les eaux
Plus cleres aux ruisseaux,
Et les prez plus herbus, & les forestz sauuages
Plus plaines de fueillages.
Quant à moy ie ne puis qu'à mon mal fans ceffer
Penser & repenser,
Reduict en tel estat par quelque destinée
Despuis vne iournée,
En laquelle mes yeux, peu caultz, oserent veoir
Ce qui me faict douloir,

Ceste fiere beaulté, dont la figure empraincte
 l'ay dans mon ame attaincte,
Voire si viuement, que l'vn et l'autre effort
 Du temps & de la mort,
Ne feront qu'à iamais, elle ne se soit trouuée
 Dans mon ame engrauée.

I ANOT.

Quel homme entens ie plaindre, à costé de ce boys
 D'vne si triste voix,
Faissant tous ces rochers d'vne force contraincte
 Retentir de sa plaincte,
Et blasmant le destin, la nature, les Dieux,
 Et la terre & les cieux.
Le destin pour auoir à cent maux afferuie
 Sa miserable vie,
La Nature d'auoir infuz tant de beaulté
 Dans vne cruaulté,
Les Dieux pour n'auoir poinct de pitie de sa peine,
 De sa peine inhumaine :
La terre pour souffrir sur son dos plantureux
 Vn faiz si malheureux,
Et le ciel pour auoir trop espargné sa teste
 Du traict de sa tempeste.
Si ie ne me decoy, c'est l'amoureux foucy
 Qui le faict plaindre ainsi,
Mais il se deult en vain, s'il s'efforce d'acquerra
 En l'amoureuse guerre,

Le tiltre par son plainct, de chetif langoureux
Sur tous les amoureux.
Car le Soleil ne veoid, ny veid onc creature,
Qui fente la pointure
Et la force d'amour, plus que moy fans repos
Iusqu'au fond de mes os.
Et qu'il ne soit ainsi, iamais la belle Aurore,
Ny le Soleil encore,
Soit qu'il forte au matin des vndes de la mer,
Pour le iour allumer,
Ou qu'il se couche au soir, laiffant la terre sombre
Plaine d'une obscure vmbre,
Ne m'ont peu iamais veoir fans plaindre amerement
Mon amoureux tourment.
Je veux bien toutesfois plus clairement cognoistre
Qui l'a mis en tel estre:
Car i'auray grand confort en mon mal, si ie veoy
Qu'il en ait plus que moy.
La donq' petit troupeau, que de luy l'on s'aproche
Le long de ceste roche,
Il fera consolé en son dolent ennuy,
Si i'en ay plus que luy.
Mais si ie n'ay perdu raison & veüe ensemble
Par amour, il me semble
Que c'est cet Oliuet, de qui le bon Guylois
M'a parlé quelquefois.
Las! c'est luy voirement, c'est luy qu'en ces mon-
taignes,
Et parmy ces campagnes,

l'ay veu beaucoup de fois follastrant & chantant
Heureusement content.
Maintenant ie le voy pensif & solitaire
Loing de nous se retraire,
Laissant tout son bestail errer de luy bien loing,
Sans guyde ne fans soing,
Toufiours la larme à l'œil, & dans l'ame fans cesse
Langoisseuse tristesse.
Mon compaing Oliuet, le Dieu des Amoureux
Te face bienheureux,
Et te donne bien tost finissant ton martire
Ce que ton cueur desire.
Ie te prie dy moy, dy moy à quelle fin
Du soir iusqu'au matin,
Et du matin au soir tu ne faiz que te plaindre,
Et ces rochers contraindre
A se rompre de dueil qu'ilz ne peuvent porter
T'escoutant lamenter,
Toy qui menois naguere vne si gaye vie,
Qu'on y portoit enuye.

OLIVET.

Fuy, lanot, ie te pry, les pitoyables fons
De mes tristes chanfons.
Fuy, fans plus t'enquerir, fuy t'en si tu n'as chere
Ma damnable misere:
Car la terre n'a poinct de serpent, qu'à me veoir
Ie ne face douloir.

IANOT.

Fuy toy mesme, Oliuet, si tu n'as agreable
Mon estat miserable :
Car ie me faiz bien feur qu'en oyant le discours
De toutes mes amours,
Tu me confefferas que les angoiffes miennes
Ont furpassé les tiennes.
Aussi i'ay veu cent fois le Soleil s'arrester
Pour ma plaincte escouter,
D'une douce pitié fentant son âme attaincte,
Tant triste estoit ma plaincte.

OLIVET.

Ie n'ay pas iamais veu le Soleil s'arrester,
Pour ma plaincte escouter,
Mais i'ay veu mille fois, quand ie venois à dire
L'estat de mon martire,
Les plus pefans rochers, faschez de mon esmoy
S'escarter loing de moy,
Ne pouuant plus souffrir ceste complaincte vaine,
Qui descouuroit ma peine.
Vne beaulté trop grande (afin de t'exprimer
Mon ennuy trop amer)
Vne beaulté trop grande, en trop fiere tigresse,
Tient mon cueur en destresse ;
Et fait que sans esprit, sans âme & sans raifon,
L'erre en toute faifon,

Par ces coustaulx defertz menant ainsi ma vie,
Qui me fust ia rauie,
Sans vn destin qui faict, par vn contraire effort
Que ie viz de ma mort.

I ANOT.

Tu es vraiment heureux, en plaignant ta souffrance
D'auoir tant de puissance,
Car t'amy ne peult si dur auoir le cueur,
Qu'à la fin de ton pleur
Tu ne le rendes mol, veu que celluy d'vn arbre
Voire le mesme marbre
Se rompt avec le temps par les gouttes de l'eau
Comme avec vn marteau :
Mais moy chetif hélas ! que fault il que i'espere
Qu'eternelle misere
Puis que ie crains si fort à descourir l'amour
Qui m'ard & nuit & iour,
Et que d'aultant que plus ie suis pres de la belle
D'aultant plus ie le celle.

OLIVET.

Comment compaing Ianot, est ce l'ocasion
Qui croist ta passion,
Et qui te faict ainsi maintenir que la tienne
Est aultre que la mienne ?
Tu vois ta pastorelle, & reuois quand tu veulx,

Tu luy vois fes cheueux,
Tu luy vois fes beaux yeux, & fon front & fa face,
Tu contemples fa grace,
Tu l'escoutes parler, tu l'escoutes chanter,
Et te peulx contenter
Par cent mille moyens ayant de fa prefence
Ainsi la iouissance.
Mais moy chetif hélas! de quoy peulx-ie iouyr
Qui me puisse esjouir?
Dequoy me paiz-ie hélas si ceste Marguerite
Dedans mon cueur escrite,
Celle qui tient la clef de mon cueur en fa main,
S'enfuit auffi soubdain,
Qu'elle me veoid pres d'elle? à celle fin peult estre
De luy faire cognoistre
Qu'elle est la forte ardeur de ma forte amytié
Pour l'induire à pitié,
N'ayant non plus de foing de mon amour certaine
Que de ma dure peine.

IANOT.

Que me fert de gouster vne telle douceur,
S'amour ne me faict feur
Que de contentement qu'en la voyant ie sente
Elle reste contente?
Le veoir est vn plaisir qui suruient ainsi doux
Communement à tous,
Court, & vain, toutesfois, si le cueur de la dame

Ne fent pareille flamme :
Mais toy qui fçais au vray, que ta belle maistresse
Se paist de ta destresse,
Tu te doibs refiouyr, & dreffant l'œil aux cieux,
Rendre graces aux Dieux,
De la voir en tel point, & se plaire, & se rire
De ton triste martire.

OLIVET.

Elle ne fist onc cas non plus de mon esmoy
Qu'elle en a fait de moy,
Et quand bien elle auroit dans son cueur imployable
Mon tourment agreable,
Ce feroit vn confort, doublement malheureux
A mon cueur amoureux.
Car le seruice est aspre & par trop inhumain
Lequel se fait en vain,
Mais toy qui trop à tort blasmes de ta naissance
L'estoile & l'influence,
Tu as pour luy conter tous les maux que tu sens
Et les lieux & le temps,
Et peulx quand il te plaist la prier à ton aise
Que ton mal elle appaife.

IANOT.

Celluy ne fçait pas bien, son amour pourfuyant
Comme on meurt en viuant,
Ny ne fçait pas encor, quel enfer ont les hommes

En la terre où nous sommes,
S'il n'a fenti premier combien deux pensemens
Aportent de tourmentz
En vne ame amoureuse, ores d'espoir attaincte,
Et maintenant de craincte.
Ie l'espreue, Oliuet, trop miserablement,
Et te diray comment,
Ores l'espoir me dict qu'à ma dame ie dye
Qu'elle est ma maladie,
Et tandis il me flatte & me va promettant
De me rendre content:
Mais ie sens tout foubdain & mes os & mes veines
De glaçons toutes plaines,
Et veoy l'œil qui m'estoit auparauant si cler
Tout foubdain se troubler,
Me menassant, hélas! pour l'espoir que i'embrasse
D'eternelle disgrace.
Voila comment ie cours en ioye & desconfort
De la vie à la mort,
Et comme à meilleur droict plus que toy deplorable
Ie suis plus miserable.
Car tu sçaiz que celluy qui son mal va contant,
Ne peult endurer tant,
Qu'un autre qui recelle en son cueur le martire
Qu'il n'ose iamais dire.
Quel autre allegement peut on trouuer aussi
En l'amoureux soucy,
Plus doux que de se plaindre, en contant à sa dame
Son amoureuse flamme?

OLIVET.

Ne pense point, Ianot, que les champs & les boys
l'effourde de ma voix,
Et ces coustaulx voisins, en faisant ma complaincte:
Car ie tremble de craincte
Que les Dieux courroucez oyant ceste rigueur
Qui tourmente mon cueur,
Ne voulussent venger ceste fierté cruelle
Quant & quant dessus elle.
Et i'ayme mieux cent fois à la mort m'auancer,
Que de luy pourchaffer
Le moindre desplairir, dont sa seule pensée
Pourroit estre offensée.
Voyla comment ie celle en plus d'ennuy que toy
Mon amoureux esmoy,
Esperant qu'à la fin mon feu trouuera place
Pour rompre ceste glace,
Et fera veoir encor sa dure cruaulté
Comme ma loyauté.

IANOT.

Le mal & le malheur ont semblé tousiours moindre
Quand on ne s'en veult plaindre,
Mais ie te tiens heureux de taire ta langueur
En si triste longueur,
Puis qu'en fin tu t'attendz veoir ta maistresse aymée
Comme toy enflammée.

OLIVET.

La trompeuse esperance est le premier recours,
Et le dernier secours,
Des tristes affligez, toutesfois ie la laiffe
Comme ingrata traittreffe.

IANOT.

Celluy ne deffert point des fruitz d'amour auoir
Qui vit en defespoir.

OLIVET.

Cettuy la n'ayme point qui ne fçait à toute heure
Ou sa dame demeure,
Et qui ne fait si bien qu'elle entende tousiours
Qu'elles font ses amours,
Ce qu'il souffre pour elle, & qu'il fait, & qu'il pense,
Et qu'il dict en absence.
Et c'est pourquoy ie croys qu'amour de son beau feu
Te renflamme bien peu :
Car si tu fçauois bien qu'elle est l'ardente flamme
Qui rechaufe mon ame,
Et qu'elle eust viuement epoinçonné ton fein,
Tu t'en irois soubdain
Impatient d'ardeur vers ta Nymphete tendre
Pour le luy faire entendre.

IANOT.

Si ce beau feu d'amour ne me confumoit pas,
Le feroÿ peu de cas
Du defdain de madame, & m'en irois fans craincte
Luy faire ma complaincte.
Mais par ce que ie l'ayme, & que ie fuis certain,
Tant i'ay le cueur haultain,
Qu'on ne peut esgaller autre amour ancienne
A l'ardeur de la mienne,
Ie veux plustoft mourir mon amour recelant,
Que si la reuelant,
l'aperceuois hélas ! cette face excellente
Tant soit peu mal contente.
Voila pourquoy ie pense auoir les espritz miens
Plus attainctz que les tiens,
Et comme à meilleur droict plus que toy deplorable
Ie fuis plus miserable.
Et pour te le monstrier, si tu l'aymois aultant
Que tu va racontant,
Il ne te feroit grief souffrir tousiours pour elle
Quelque angoisse nouvelle.
Mesmes or' que tu sçais que quand elle t'entend
Pres d'elle lamentant,
Elle fuyant foubdain, encontre toy s'irrite
Comme toute dépite,
Tu ne deburois iamais, si tu l'aymes bien fort,
Luy faire vng si grand tort,

Ains te mirer en moy qui ne sçaurois mieulx faire
Que d'aymer & me taire.

OLIVET.

Par ce que mon amour passe ton amytié
De plus de la moitié,
Voire, Ianot, ainsi que fait ce prochain chefne,
Ou ce pin, ou ce fresne,
Tous ces petitz buiffons & ces menus ciprez
Que tu vois icy pres.
Je ne sçaurois durer sans descourir ma peine
A ma douce inhumaine,
Me semblant trop fascheux à viure longuement
En tel aspre tourment,
Sans auoir quelque fois apres tant de souffrance
Vn peu de recompense.

IANOT.

Maint a gagné souuent le tiltre d'importun,
En requerant quelcun
Trop souuent, de donner quelque chose qu'il ayme,
Et garde pour soy mesme.

OLIVET.

Cestuy la qui requiert & qui porte la peur
Trop empraincte en son cueur,

Se garde que sa craincte indigne ne le rende
D'auoir ce qu'il demande.
Car moy qui des long temps ay defferuy les biens
Qu'amour ordonne aux siens,
Ie cherche fans repos aupres de ma maistresse
La fin de ma destresse.
Et trauaille fans fin pour faouurer les fruitz
De mes tristes ennuyz :
De façon que ie croy que pour payer l'usure
Du tourment que i'endure,
Elle viendra bien tost toute seulle vers moy
Adoucir mon esmoy,
Et cent fois plus de bien & de plaisir me rendre
Que ie n'en puis attendre.
Mais toy qui ne comprends meriter que bien peu
D'allegence à ton feu,
Qui t'est pour l'aduenir vng certain tesmoinage
De n'auoir dauantaige,
Tu debuerois auoir honte à tant parler ainsi
De ce don de mercy.
Confesse donq', qu'Amour de sa gentile flamme
Eschaufe plus mon ame,
Et qu'il poinct mon esprit & est de moy vainqueur
Plus qu'il n'est de ton cueur.

IANOT.

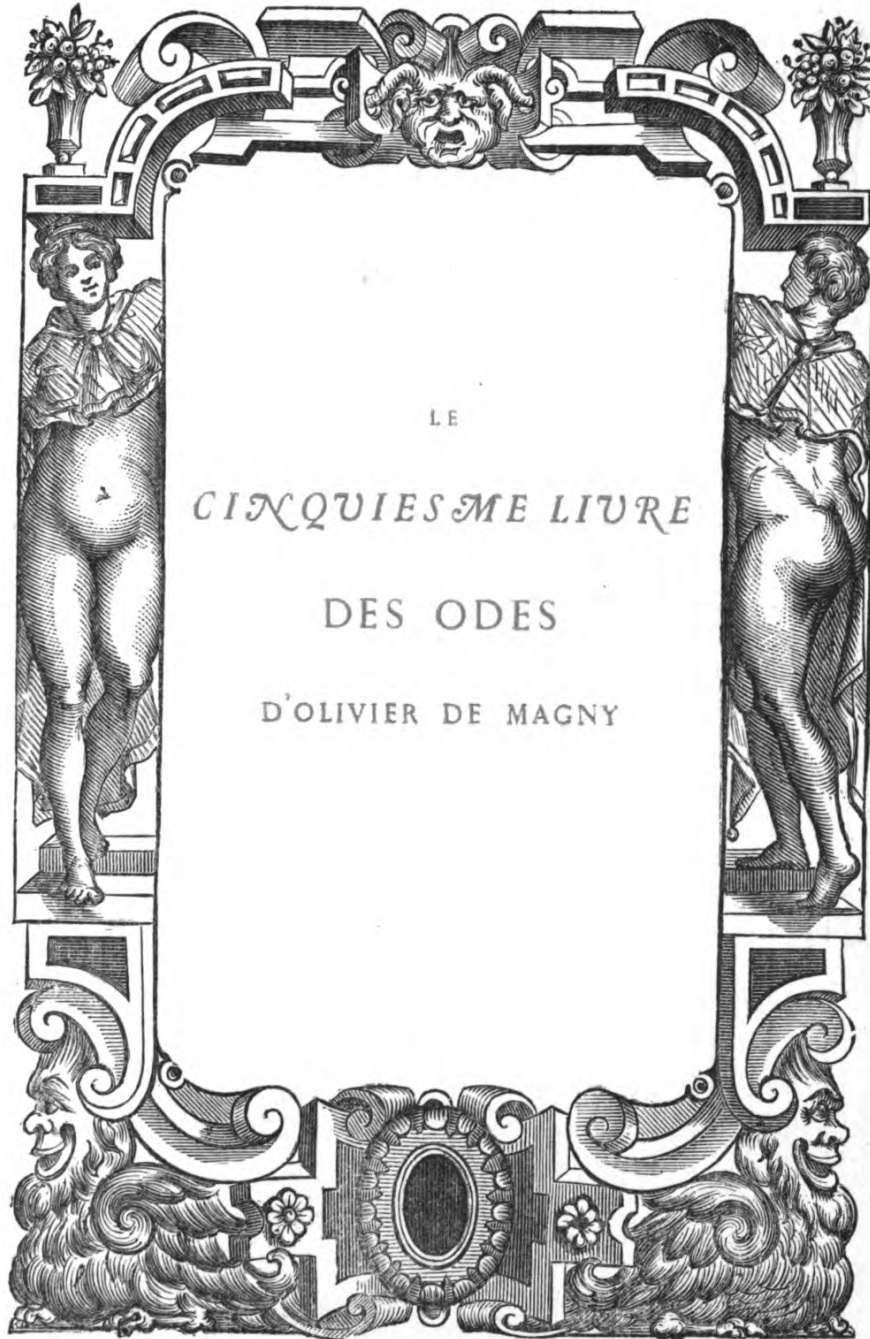
Ie voy dedans ce val l'angelique visage
Qui me tient en seruage,

Qui fes troupeaux repeuz au village conduict,
Voyant venir la nuit.
Ie m'en vaiz luy conter la tristesse mortelle,
Que ie souffre pour elle,
Puis que tu blasmes tant dequoy ie cele ainfi
Mon amoureux foucy.

OLIVET.

Allez donques tous deux heureusement ensemble,
Car il fault que i'affemble
Mes troupeaux espenduz par ces champs à l'entour
Ce pendant qu'il est iour,
De peur que quelque loup fauorifé de l'ombre
N'amoindriffe le nombre :
Tu me diras demain, venant à nous reueoir,
Que t'adiendra ce soir,
Et ie te conteray si tousiours la rudesse
Loge dans ma maistresse.

Fin du quatriesme liure.



LE

CINQUIESME LIVRE

DES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY



LE CINQUIESME LIVRE
DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois

A PIERRE DE CHEVERRY,

General de Tholoufe.

ODE.



LOVS les vers que loing du
vulgaire
le trafferois dorefnauant,
N'auroyent plus la force de
plaire
Comme ilz fouloient au
parauant,
Et l'ardeur dont Phebus m'enflamme
Deuiendroit lente dans mon ame,
Et la Mufe auroit à mefpris

Mon archet, mes chantz & ma lyre,
Et lors que ie vouldrois escrire
S'en iroit loing de mes escritz.

Bref ie penserois estre indigne
De porter iamais le laurier,
Qui est la recompense insigne
Du sçauant homme, & du guerrier,
Si ayant telle cognoissance
Que ie l'ay de ta suffisance,
Ensemble de la rarité,
De l'esprit qui dans toy repose,
le n'en tesmoignois quelque chose
A ceux de la posterité.

» La louenge est tousiours aymable,
» Et pourueu que l'homme loué
» Soit loué d'un homme louable,
» Le loz est tousiours aduoué.
Non pourtant si fort ie presume,
Que les ouurages de ma plume
Soyent dignes d'un grand argument,
Mais louant ta vertu si belle,
Ie pense ma Muse estre telle
Qu'elle le fera dignement.

Soit en exerçant ton office
Nul ne fait vn meilleur debuoir,
Ou soit en quelque autre exercice

Nul n'est plain de plus de sçauoir :
Les Muses t'ayment & honnorent,
Les Graces t'ayment & decorent,
Et les artz te doiuent trestous,
Mesmes les beaux dons qui descendent
Des astres, tous en toy se rendent
Pour estre vn Phenix entre nous.

» C'est vne chose peu commune
» De veoir vn homme en ce temps cy,
» Riche des biens de la fortune,
» Et riche de vertuz aussi.

Toutesfois la nature assemble
Dedans toy tous les deux ensemble,
Et nous fait cognoistre par toy,
Comment en ta charge il fault estre
Riche, vertueux & adextre,
Pour seruir dignement vn Roy.

Apollon est vrayment ton pere,
Et en ayant vn pere tel,
Et Calliope ayant pour mere,
Tu ne peulx estre qu'immortel.
Quant à moy qui merque les traces
De tes vertuz & de tes graces,
Ie t'admire tant que ie puis,
Et ces vers à ton loz ie sonne,
Tandiz qu'aux amours ie m'adonne
Remply de mille doux ennuys.

Toufiours Phebus enflammé d'ire,
La peste aux Grecz ne va iectant,
Ains quelque fois prenant la lyre
L'honneur des Dieux il va chantant :
Aussi à traicter les affaires,
Qui nous furuiennent ordinaires,
Il ne fault toufiours s'employer,
Ains parmy les foins & les peines
Dequoy les affaires font plaines,
Il fault quelque fois s'efgayer.

Cest pourquoy ores ie t'adrefse,
Ce petit liuret que voicy,
Plain des faeurs de ma maiftresse,
Pour en adoucir ton foucy :
Pren le donq', & prens fa defenfe
Contre l'enuieufe ignorance,
Comme pour vn de mes enfans,
Qui armé du nom que tu portes,
Ne craint les menaces plus fortes
Ny de la Parque, ny des ans.

DV IOVR NATAL DE S'AMYE.

O D E.

DESSVS la verdoyante riue
D'un cler ruyffelet argentin,
Vn pasteur ceint de blanche oliue
Chantoit naguieres au matin,
L'œil attentif sur son troupeau,
Et ses doigts sur son chalumeau.

Maint oyseau qui par le boufcage
De branche en branche voletoit,
Desgoisant vn plaifant ramage,
Respondoit à ce qu'il chantoit,
Et s'accordans en mesme son
Disoient ainsi ceste chanfon.

O Dieu qui le monde illumines,
Apollon apparois aux cieux,
Et faiz de tes clartez diuines
Iouyr les hommes & les Dieux,
Vien ferener ce mauuais temps,
Et nous admeine vn doux printemps.

Faiz que la grand mere Nature,

Liberale de fon trefor,
Tapiſſe les champs de verdure,
Pour nous & noz beſtes encor :
Car ſi bien tu t'en ramentois
Paſteur on t'a veu quelque fois.

Sommetz des prochaines montaignes,
Et vous deſtours plus reculez,
Vous antres, foreſtz & campagnes,
Et ruyſſeaux qui par cy coulez,
Grandz ciprez, & petitz buyffons,
Preſtez l'oreille à mes chanſons.

L'aigneau deſormais en la pleine
Ne craigne la gueule des loups,
Et la terre aporte fans peine
Ce qui fera beſoing à tous,
L'age d'or en ſes iours tardifz
Reuienne comme il feut iadis.

De rozes vermeilles & blanches
Soyent ſemez tous ces champs voiſins,
Et foyent les plus fauuges branches
Pleines de grapes de raiſins,
Des cheſnes diſtille le miel,
Et la manne tumbe du ciel.

Vienne d'vne eternelle ſource
Le laiçt tout pur dans ces ruiſſeaux,

Et d'une autre abondante course
Le nectar vienne au lieu des eaux,
Et de mille & mille couleurs
Nayffent mille & mille autres fleurs.

Les fieres bestes plus cruelles
Gectent bien loing leurs aspretez,
Et les personnes plus rebelles
Gectent à part leurs duretez,
Vn chacun viue libre & feur,
Et tout par tout soit la douceur.

Des petitz Amours la grand' bande,
Vienne fans arc & fans brandons,
Et que plus nul d'eulx ne desbende
Les traictz & feuz dont nous arons,
Ains s'accordant aueq' le temps
Nous facent heureux & contentz.

Les Nymphes de leurs voix sacrées,
Chantans viennent danser en rond,
Et cueillir des fleurs en ces prés
Afin d'en coronner leur front,
Et s'esgayant à qui mieulx mieulx
Esgayent la terre & les cieux.

Qu'il ny ayt Syluain qui ne rye,
Ny Faune, ny Satyre aucun,
Qu'il ny ayt herbe en la prerie

Qui ne soit belle à tout chacun,
Et rien ne se voye aujourdhuy
Qui nous puisse donner ennuy.

Car en ceste heureuse iournée
Nasquit la diuine beaulté,
Par qui çabas est retournée
La prudence & la chasteté,
Et les vertuz en ce beau iour
Aquirent vn nouveau sejour.

Pour ceste cy deffus l'escorce
De tous ces arbres d'alentour,
l'escriz & graue à toute force
Les complainctes de mon amour,
Et pour ceste cy dans ces boys
Nuiet & iour on n'oyt que ma voix.

Il n'y a plus herbe ny plante
Qui ne soit peinte de son nom,
Ny nul oiseau qui ne la chante,
Et qui ne la mette en renom,
Tefmoignant que c'est sans nul si
La perle de ce siecle cy.

C'est celle la qui peult tant faire
Qu'amer au goust me soit le miel,
Et qui peult encore au contraire
Me faire doux trouuer le fiel,

C'est celle la qui mect en moy,
Comme elle veult aise, ou esmoy.

Tant que par ces haultes montaignes
Les animaulx iront errant,
Et que par ces larges campagnes
Les eaux en mer iront courant,
Et qu'aux vignes les lymaffons,
Et qu'aux eaux viuront les poiffons :

Tant qu'entre la flamme & la glace
Viuront les amantz despourueuz,
l'honnoreray tousiours la face,
Les yeux, le front & les cheueulx,
De celle qui m'est vie & mort,
Guerre & paix, tourment & confort.

Chanfon, tu feras ta priere
A Phebus pasteur fouuerain,
Qu'à tout iamais de sa lumiere
Il rende ce iour cy ferain,
Afin que le siecle auenir
Ayt mieux dequoy s'en fouuenir.

SVR LE RETOVR DE S'AMYE.

ODE.

EN fin, Anne ma douce sœur,
Anne ma plus chere douceur,
En fin ie vous voy reuenüe,
Et apres vostre long seiour,
En fin avec vostre retour,
Ie me voy mon ame rendüe.

Comme vn petit fan alteré,
Long temps de sa mere esgaré,
S'esiouist quand il la retreue,
Comme vn œillet qui perd son teinct,
Des rayons du soleil attainct,
Se reffaict aduenant qu'il pleue.

Ne plus ne moins, Anne mon bien,
Anne sans qui ie ne puis rien,
Ne plus ne moins ie me console,
Ie me console & m'esiouyz,
Or' que de voz yeux ie iouys,
Et de vostre douce parole.

Ores, Anne, que ie vous voy,

Ores belle que ie vous oy,
l'espreeue vne telle allegresse
Que pour en fin la receuoir
Ie me tiens trop heureux d'auoir
Enduré si grande destresse.

Sans vous, Anne mon cher confort,
I'ay eu plus griefue que la mort
La vie que i'ay demenée.
Et fans vous encores les iours,
Tant fussent ilz plaifans & courtz,
M'ont semblé plus longs qu'une année.

Sans vous l'aïse & le bien aussi,
M'estoyent tousiours mal & fousy,
Le repos m'estoit tousiours peine,
Tousiours amer m'estoit le miel,
Obscur tousiours m'estoit le ciel,
Et tousiours ma doubte certaine.

Soit que le Soleil se leuast,
Ou soit qu'au soir il se trouuast
Sur le point de sa decadence,
Tousiours on me trouuoit pleurant,
Pleurant tousiours & soupirant
Pour le regret de vostre absence.

Me plaignant du mal que i'auoys,
I'oyois plaindre avec moy les boys,

Les boys & les belles preries,
Et plaignant si ie larmoyois,
De l'eau de mes pleurs ie noyois
Les belles campagnes fleuries.

Les iardins de fleurs esmaillez,
Se font tous de fleurs despouillez,
Quand ilz n'ont plus veu vostre face:
Et les beaux lieux où vous hantiez,
Anne, quand icy vous estiez,
Ont laiffé cheoir toute leur grace.

Mais ores que vous reuenez,
Avec vous vous nous ramenez
Tout bon heur & toute esperance:
Vous nous ramenez les plaifirs,
Et de noz plus ardans desirs
Nous promectez la iouyffance.

Voyez ces arbres d'alentour,
S'esgayans de vostre retour,
Qui foubz leur ombre vous actendent:
Et voyez ces petitz ruyffeaux,
Et oyez ces petitz oifeaux,
Qui mille passetemps vous rendent.

Les œilletz, les fleurs & les fruitz,
Qui se fentant de noz ennuys
Auoyent leur couleur toute blanche,

Voyant passer nostre douleur,
Reprennent auffi leur couleur,
Et pour vous pendent à leur branche.

Maintenant ce bon heur i'auray,
Que mon cueur ie contenteray
Contemplant vostre bonne grace :
Et si pour le contenter mieulx,
le pourray contenter mes yeux,
Contemplant vostre belle face :

Toute ma peine & mon malheur,
Et ma maigreur & ma palleur,
Ores loing de moy se retire,
Et mille ieux & passetemps,
Pour tous deux nous rendre contentz,
Viennent chasser nostre martire.

l'auois tousiours bien attendu,
Qu'un grand bien me feroit rendu
Après vn ennuy tant extreme?
Mais ie l'ay encores plus grand,
Pour autant qu'en vous recourant,
le me suis recouré moymesme.

DE LA CONSTANCE DE SON AMOVR,

A sa Dame.

ODE.

ME montre Amour, ou douceur, ou fierté,
Et hault, ou bas, en honneur ie demeure,
Tel que ie suis, & tel que i'ay esté,
Tel ie feray iusqu'à tant que ie meure.

Je suis le rocher imployable
De foy non iamais variable,
Des ventz & des flotz tempesté,
Et face tourmente ou bonnasse,
Iamais ie ne change de place,
Perdurable en ma fermeté.

Plustost les eaux pervertirōt leur cours,
Et le Soleil esteindra sa lumiere,
Que mes pensers à toy n'aillent tousiours
Par le chemin de mon amour premiere.

Voire plustost vn statuaire,
Pourra ses medailles parfaire
D'un burin de plomb ou de boys,

Que nulle occurrence importune,
De l'amour, ou de la fortune,
Changent la foy que ie te dois.

Je t'ay donné tout pouuoir deffus moy,
Et t'ay ma foy si fermement iurée,
Qu'en nul subiect nulle meilleure foy
Plus fermement ne fut onq' affeurée.

Et ne fault deormais, Maistresse,
Faire ny fossé, ny fortresse,
Muraille, ne tour, ne rempart,
Pour garder qu'ell' ne foit surprise,
Car Amour l'a si bien conquise,
Qu'autre n'y fauroit auoir part.

Les vains honneurs, les bobances & l'or
Peuent les yeuz esbloyr du vulgaire,
Mais ny cella ny plus grand chose encor
Ne me sçauroient de ton amour distraire.

Et fust ce vne Venus dorée,
Qui vint de l'isle Cytherée
Vne amour durable m'offrir,
Je ne lairray iamais pour elle
Mon amour vers toy si fidelle,
Quoy que tu me faces souffrir.

CHANSON.

Si par les champs folastrant
Je suis avec ma mignonne,
Quoy que j'aïlle rencontrant,
Jamais ie ne m'en estonne :
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui brusle la peur.

S'il me fault aller de nuict
Vers elle à l'heure promise,
Ny guect, ny volleurs, ny bruiet,
N'empeschent mon entreprise :
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui brusle la peur.

Si son mary despité
Par amour de moy la tence,
Je suis tousiours appresté
De venger son innocence :
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui brusle la peur.

Auffi lors que ie reçois
Quelque tort pour l'amour d'elle,
Quelque petit que ie fois,
L'en venge bien la querelle :

Car ie porte dans le cueur
Le feu qui brusle la peur.

Si par quelque endroit il fault
Monter où la belle couche,
Tant foit le lieu droict & hault,
Jamais ie ne m'эфarouche :
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui brusle la peur.

I'en voy plusieurs pourchaffans
Le bien que d'amour ie tire,
Par despit me menaffans,
Mais ie ne m'en faiz que rire :
Car ie porte dans mon cueur
Le feu qui brusle la peur.

Et bien qu'ilz soient à les veoir
Guerriers & grans de corfage,
Si n'ont ilz poinct le pouoir
De m'abaiffer le courage :
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui brusle la peur.

Les deffeins auantureux,
Et les difficiles chofes,
Et les lieux plus dangereux,
Enuers moy ne font que rozes :
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui brusle la peur.

A S'AMYE.

ODE.

ET quoy, Anne, ma mignonne,
Ma Dione,
Doy-ie donc partir d'icy,
Sans que ie baïse et rebaïse
A mon aïse
Ta bouche & tes yeux aussi ?
Veulx-tu que d'icy ie parte,
Que i'escarte
Mon œil du tien rauïffeur
Sans alleger la destresse
Qui m'opresse,
De ta flateuse douceur.
Puis que tu sçaiz, ô friande,
La viande
Qui peult mon âme fouler,
Vien avecques moy t'esbatre,
Vien follastre,
Me baïser & m'acoller.
Demy viue, demy morte,
Faiz en forte
Que i'esprouue gayement,
Que soubz vn gentil visage,

Le courage
Est gentil également.
Je veux que ta belle bouche
 Ne rebouche
Pour six baisers adouciz,
Ains que ta leure en soustienne
 De la mienne
Six fois six des mieulx affiz.
Je veux que ta langue douce
 Se courrouffe,
Si bien que vireuoltant
Elle ouvre ma bouche close
 Et l'arrose
D'une manne doux sentant.
Ah petite tu me baïses,
 Et apaisés
La guerre de tous mes maux :
Je fens bien ta douce aleine
 De musc plaine
Adoucir tous mes trauaux !
Je fens tes leures vermeilles
 Nompareilles,
Je touche ces liz bruniz,
Et quand ton œil me regarde
 Il me darde
Cent mille aïses infiniz.
Encore un coup je suis riche,
 Ne fois chiche
De ces dons délicieux,

Si tu me rebaifes folle
le m'en volle
Rauy d'aife entre les Dieux,
Eftant guindé deffus l'aefle,
Rare & belle
De ta faueur teinçte en miel,
le fens mon cueur & mon ame,
Qui fe pafme,
la defia montez au ciel,
Que de Dieux! que de Deéffes!
De lieffes!
De dances & paffetemps
Nul en cefte troupe gaye
Ne s'efmaye,
Tous font heureux & contens.
Soit deça, nul ie ne treuve
Qui n'efpreuve
Du plaifir parfaictement,
Soit delà, nul fe prefente
Qui ne fente
Du parfaict contentement.
Mais fans toy ie n'y puis viure,
Vien t'en fuyure
Ma trifte ame & mes espritz,
Vien, vien t'en à ma priere
Ma guerriere,
Vien me voir en ce pourpris.
Et quoy, belle, tu dedaignes
Ces campagnes,

Riche demeure des Dieux,
Tu feras donc à ma honte
Plus de conte
De la terre que des cieux.
Adieu donc troupe diuine,
Je chemine
Droict en bas pour la reuoir,
Ayant mieux fa douce guerre
Sur la terre,
Que paix icy receuoir.
Je ne puis estre sans elle,
La rebelle
M'a tellement enchanté,
Que sans la veoir vn quart d'heure
Je demeure
Trop aigrement tourmenté.
Je la reuoy la sucrée,
Qui recrée
Mes espritz trop combatuz :
C'est l'ornement de mon œuure,
Qui descœuure
Ses beaultez & ses vertuz.
Dieu te gard ma mignonette,
Je regrette
Le temps qu'ay perdu la hault :
Puisse Amour en ta poitrine
Iuoirine
Darder son feu le plus chault.
Redreßons les escarmouches

De noz bouches,
De noz bras, & de noz yeux,
En baisers, en acolades,
En œillades,
Mutinez à qui mieux mieux.
Mais c'est assez, i'oy la mere,
Trop amere,
Qui deffend tout lentement :
Fuyons la fascheuse noise
Quell' degoise,
Efcartons nous viftement.
Voy defia comme elle espie
L'acroupie,
Vielle horrible aux plus hideux,
Elle couue dans son ame
Quelque blasme,
Pour l'esclorre entre nous deux.
Voy encor la grosse beste
Qui s'arreste
Pour vomir quelque courroux :
Je voy presque qu'elle creue
Tant est greue
L'enuye qu'elle a fur nous.
» Le bon heur vient à grand peine
» S'il n'ameine
» Vn defastre avecques luy :
» On n'a poinct de ioye vraye,
» La plus gaye
» Traine tousiours vn ennuy.

A ANNE POVR BAISER

O D E.

ANNE, ie vous supplie à baifer aprennez,
A baifer aprennez, Anne, ie vous supplie:
Car parmy les plaisirs qu'en amour on publie
Les baifers sont diuins quand ilz font bien donnez.

Je fuis, & comme moy plusieurs sont estonnez
Ayant ainsi la bouche en beaultez acomplie,
Et de si bonne odeur l'ayant ainsi remplye,
Qu'à baifer vn peu mieux vous ne vous adonnez.

Ce n'est pas tout que d'estre ensemble bec à bec,
Les leures se preffant d'vn baifer tousiours fec,
Il fault que l'vne langue avec l'autre s'affemble,

Ores à son amy doucement la donnant,
Ores de son amy doucement la prenant,
La suççant, estreignant, & mordant tout ensemble.

A ELLE ENCORE.

ODE.

ET quoy belle en vous apaisant,
En vous baisant & rebaisant,
Vous m'avez la langue mordüe,
La langue qui vous a rendüe
Dedans mes vers en mille lieux,
Immortelle comme les Dieux ?
Et quoy petite, & quoy despite,
Est ce le guerdon que merite
Celluy qui pour vous en ennuy,
Vous tient trop plus chere que luy ?
Celluy qui chante vostre grace,
Celluy qui vante vostre face,
Et qui n'est poinct ou peu contant
Qu'en vous vantant ou vous chantant.

Sus sus aprestez vous ingrante,
A celle fin que ie m'esbatte,
Que ie m'esbatte sans pityé
A punir vostre mauuaistié.

Ah vous vous derrobez fuyarde,
Ah vous voulez fuyr mignarde,

Non non ne bougez, auffi bien
Auffi bien vous ne gaignez rien,
Car ie vous aurois auffi vifte,
Tant fust vofre courfe fubite.
Ah ie vous tiens, auous poinct peur ?
Auous encore en vofre cueur
Contre moy aultant d'amertume
Comme vous auiez de couftume ?
M'aimerez vous pas deormais ?
Me tiendrez vous pas à iamais
Dans vofre fein vofre cher hofte,
Sans qu'autre que la mort m'en ofte ?
Si benigne vous le iurez,
Si douce vous m'en affeurez,
Ie vous lairray, petite fiere,
En vofre liberté premiere.
Mais fi vous ne le confentez,
Perfeuerant en voz fiertez,
Maintenant, petite farouche,
L'importuneray vofre bouche,
De la baifer & tant & tant
Que ie vous iray despitant,
Plus fort que, petite affetée,
Vous ne fustes onc despitée.

A SIRE AYMON.

ODE.

Si ie voulois par quelque effort
Pourchasser la perte, ou la mort
Du sire Aymon, & i'eusse enuye
Que sa femme luy fut rauie,
Ou qu'il entraist en quelque ennuy,
Ie serois ingrat enuers luy.

Car alors que ie m'en vois veoir
La beaulté qui d'un doux pouuoir
Le cueur si doucement me brulle,
Le bon sire Aymon se reculle,
Trop plus ententif au long tour
De ses cordes, qu'à mon amour.

Ores donq' il fault que son heur,
Et sa constance & son honneur
Sur mon luth viuement i'accorde,
Pinsetant l'argentive corde
Du luc de madame parfaict,
Non celle que son mary faict.

Cet Aymon de qui quatre filz
Eurent tant de gloire iadis,

N'eust en fa fortune ancienne
Fortune qui semble à la tienne,
Sire Aymon, car fans ses enfans
Il n'eust poinct surmonté les ans.

Mais toy fans en auoir onq' eu,
As en viuant si bien vaincu
L'effort de ce Faucheur auare,
Que quand ta memoire si rare
Entre les hommes perira,
Le Soleil plus ne reluira.

O combien ie t'estime heureux!
Qui vois les trefors plantureux
De ton espouze ma maistresse,
Qui vois l'or de fa blonde tresse,
Et les attraietz delicieux
Qu'Amour descoche de ses yeux.

Qui vois quand tu veulx ces sourciz,
Sourciz en hebeine noirciz,
Qui vois les beaultez de fa face,
Qui vois & contemples fa grace,
Qui la vois si souuent baler,
Et qui l'ois si souuent parler.

Et qui vois si souuent encor
Entre ces perles & cet or,
Vn rubis qui luyt en fa bouche,

Pour adoucir le plus farouche,
Mais vn rubiz qui sçait trop bien
La rendre à foy fans estre sien.

Ce n'est des rubiz qu'un marchand
Auare aux Indes va cherchant,
Mais vn rubiz qu'elle decore
Plus que le rubiz ne l'honore,
Fuyant ingrat à sa beaulté
Les apastz de sa priuauté.

Heureux encor qui fans nul foin
Luy vois des armes dans le poing,
Et brandir d'une force adextre,
Ores à gauche, ores à dextre,
Les piques & les braquemars
En faisant honte au mesme Mars.

Mais pour bien ta gloire chanter
Je ne sçay que ie doys vanter
Ou ton heur en telle abondance,
Ou la grandeur de ta constance,
Qui franc de ses beaultez iouyr
N'as que l'heur de t'en resiouyr.

Tu peux bien cent fois en vn iour
Veoir ceste bouche où niche amour,
Mais de fleurir iamais l'aleine,
Et lambre gris dont elle est pleine

Alleché de sa douce voix,
En vn an ce n'est qu'une fois.

Tu peux bien cent fois en vn iour
Veoir ceste cuyffe faicte au tour,
Tu peux bien veoir encor ce ventre,
Et ce petit amoureux antre
Ou Venus cache son brandon,
Mais tu n'as point d'autre guerdon.

Puiffes tu veoir fouuent ainsi
Les beaultez & graces auffi
Soit de son corps, soit de sa face,
Et puisse-ie prendre en ta place
Les doux plaisirs & les esbatz
Qu'on prend aux amoureux combatz.

Et tousiours en toute faison,
Puiffes tu veoir en ta maison
Maint & maint braue capitaine,
Que sa beaulté chez toy ameine,
Et tousiours, sire Aymon, y veoir
Maint & maint homme de sçauoir.

Et lors qu'avec ton tablier gras,
Et ta quenaille entre les bras,
Au bruiet de ton tour tu t'esgayes,
Puiffe elle tousiours de mes playes,
Que j'ay pour elle dans le cueur,
Apaifer la douce langueur.

CONTRE VN MEDISANT DE S'AMYE.

ODE.

QVICONQVE fois menteur, qui blasmes
D'un langaige malicieux,
La belle qui luyt sur les Dames,
Comme la Lune dans les cieux,
La belle diz-ie, que ie porte,
D'une amytié constante & forte,
Toufiours empreinte dans mes yeux.

Si defia la courbe vieilleffe
N'a fait ton visage rider,
Puiffe elle pronte en sa foibleffe
Te venir bien tost aborder,
Et traynant la pauureté dure
Te face de ta faulce iniure
La faulte à iamais recorder.

Tes hyuers, meschant, puiffent estre
Toufiours longuement ennuyeux,
Et le iour venant apparoitre
Soit toufiours nuit deuant tes yeux,
Mesmes estant persé de pluye,
N'ayes tu iamais qui t'effuye
Qu'un vent qui te suyue en tous lieux.

Puis ayant en ceste souffrance
Vescu quelque temps pauurement,
Pour iuste guerdon de l'offence
Faiete par toy meschantement,
Puiffes tu venir vers la belle,
Et t'agenoillant deuant elle,
Requerir perdon vainement.

Et tandis qu'en ceste requeste
Tu t'amuseras à parler,
Puiffe vn tourbillon de tempeste
T'enleuer cent brasses en l'air,
Puis te laiffant tumber en terre,
Puiffe ta teste comme vn verre
En mille pieces s'en aller.

DESCRIPTION D'VNE NVICT AMOVREVSE.

ODE.

O douce auantureuse nuit,
Plus clere que le iour qui luyt,
Et dautant plus douce rendue
Qu'elle estoit lors moins attendue!

O astres aux cieux allumez,
Qui de voz raiz acoustumez
Feistes la lumiere plus brune,
Pour fauorifer ma fortune !

O sifflet & son bien heureux !
O chanfon de luth amoureux
De qui le bruiçt & l'harmonie
Esueilla le cueur de m'amy !

O porte müette où i'entray
Quand la belle ie rencontray,
Porte si doucement desclofe
Que nul n'en sceust aucune chose !

O esprit vague qui doubtoit
Du bon heur qui se presentoit,
Et qui presque encor ne veult croire
D'auoir eu si belle victoire !

Main qui me tiras apres toy !
Pied qui t'en allas deuant moy !
Et toy belle odorante chambre
Remplie d'eau de Naffe & d'ambre !

O bras doucement acouplez !
O embrassemens redoublez,
Plus estroictement que l'hyerre
Vn vieil edifice n'enferre !

Belle bouche d'ou fort ce ris
Qui fait aises les plus marris!
Douce langue qui reffasies
Mille espritz de mille Ambrosies!

Aleine si douce à fentir,
Que ie ne fçaurois consentir
Que l'Inde ou la Sabée apporte
Vne douceur de telle forte!

O liçt tesmoing de mes plaifirs,
Qui as contenté mes desirs
D'vne felicité si belle
Qu'il n'en fera iamais de telle!

O liçt qui mes trauaux passez
As dignement recompensez,
Changeant en soulas la destresse
Que i'endurois pour ma maistresse!

Quantesfois ceste nuit soubz nous,
En noz passetemps si tresdoux,
Criquetant d'vn plaifant murmure
Tesmoignas-tu mon auanture.

Iamais ne soit qu'en mes chanfons
La nuit, les astres & les fons,
La porte & les espritz encore,
Les mains & les piedz ie n'honore.

Et iamais ne puisse aduenir
Que i'oste de mon souuenir
La bouche, la langue & l'aleine,
Qui ont recompensé ma peine.

Mais sur tout ie n'aille au tombeau
Sans auoir vanté le flambeau,
Qui de sa clarté fauorable
Fit ceste nuit tant agreable.

Permettant que de ces beautez,
De ces diuines nouueautez,
Dequoy ma maistresse est pourueue,
Ie peusse contenter ma veüe.

O flambeau digne & precieux,
Flambeau digne de luire aux cieux,
Mieux que celluy qui fut la guide
Du pauvre iouenceau d'Abyde!

C'est toy qui bien heureusement
Redoublas mon contentement,
Ne cessant toute nuit de luire,
Pour mieux aider à me conduire.

Les biens d'Amour en telz effectz
Ne se peuuent dire parfaictz,
Et n'en est poinct la ioye entiere,
Les prenant de nuit sans lumiere.

Et combien alors vault il mieux
De pouuoir contempler les yeux,
Les sourciz, le front & la bouche
De la dame avec qui lon couche ?

En mordant ces beaux cheueux d'or,
En suççant ces rozes encor
Deffus ces leures coralines,
Sans peur d'y trouuer des espines.

Veoir apres ces membres poliz
Parfemez d'oilletz & de liz,
Et iuger en la voyant telle
Que c'est quelque chose immortelle.

Ores en chatouillant ce flanc
Et ores ce beau coul si blanc,
Et tastant ceste cuyffe ronde
Prendre tous les plaisirs du monde.

Bref alors il ne fault laiffer
Chose que lon puisse penser
Quelque doux passetemps nous rendre,
Sans le trouuer & sans le prendre.

Mais pourquoy les fruitz amoureux
Sont ilz si courtz & faououreux ?
Et pourquoy encores se passe
Ce plaisir en si peu d'espace ?

» O Dieu toute chose a son tour,
» La nuit fuit par ordre le iour,
» Le plaisir la douleur amaine,
» Et le repos traine la peine.

» Nul iamais a peu viure tant
» Qu'il ayt esté tousiours content,
» Et qu'il n'ayt apres la lieffe
» Senti quelque peu de tristesse.

Mais ialouze Aurore pourquoy
Te despites-tu contre moy ?
Pourquoy de ta clarté nouvelle
Me fais-tu partir de la belle ?

As-tu si tost assez dormy,
Le n'ay pas encor à demy
Sauouré le fruit qu'amour donne,
Et tu veux que ie l'abandonne.

Alors que mon esprit conçoit,
Seulement le fruit qu'il reçoit,
Dont il n'a gousté que l'escorce,
Lors tu me fais leuer par force.

Si Titon t'a voulu fascher,
Si tu dedaignes de coucher
Avec sa vieilleffe peu gaye,
Fault il que l'vsure i'en paye ?

Si Cephal qui pour fa Procris
Remplit le ciel de tant de cris,
Ne t'ayme d'amour affes forte
Fault il que la peine i'en porte?

Si le vaillant Theffalien
Occit ton filz au camp Troyen,
Est ce la raifon que i'endure
Pour toy telle malaventure?

Sors donc Nymphes indigne d'aymer,
Sors donc ingrates de la mer,
Si tu veux fortir en la forte
Et le iour nouveau nous apporte.

Tu n'es pas digne de nous veoir
Telz contentemens recevoir,
Et ne merites ce me semble
De veoir deux telz amys ensemble.

Puiffes tu desormais trouver
Quand tu viendras à te leuer,
Toufours quelque nouvelle nue
Qui t'obscurciffe à ta venue.

Cephal encor te foit toufours
Froid & retif en tes amours :
Et Tithon beaucoup mieux te plaife
Puis que i'ay pour toy ce malaife.

Car on ne peut penser combien
 Tu as fait de mal à mon bien,
 Ayant ma lieffe empêchée
 Pour t'estre si tost d'escouchée.

SVR CE MESME PROPOS.

ODE.

QVAND ie sens dedans vn liēt mol
 Ma mignonne pendre à mon col,
 Et de sa langue & de sa bouche
 D'un feu qui iusqu'au cueur me touche,
 Dedans ma poytrine enflammer,
 Mille appetitz du ieu d'aymer,
 Alors fretillant ie me glisse
 Dessus l'albastre de sa cuyffe,
 Et folastrant en mille tours
 l'estein ce nouveau feu d'amours.
 Mais si par fois elle se pasme
 Du plaisir qu'elle a dans son ame,
 Et que ie tienne souz les draps
 Son corps mourant entre mes bras,
 Lors, d'une douce mignardise,
 Dedans sa poytrine i'atise

Le ne sçay quel feu, qui la faict
Reuiure en son aise parfaict.
Aussi quand mourant ie me treuue
Par le grand plaisir que i'esprouue,
Et qu'elle tient deffouz les draps
Mon corps mourant entre ses bras,
Lors d'une mignardise douce
Dedans ma poitrine elle pouffe
Le ne sçay quel feu, qui me faict
Reuiure en mon aise parfaict.

Et voila comme ma mignonne
Mes sens égarez me redonne,
Et comme ie rendz en vigueur
Toutes les forces de son cueur,
Alors que son ame transie,
Alors que la mienne faisie
D'un plaisir si grand & si doux
S'en vollent ce semble de nous.

Puis quand nostre amour embrasée
Est si doucement apaisée,
Adonc pour refolastrier mieux
Le baise & rebaise ses yeux,
Le baise sa bouche vermeille,
Sa gorge à l'iuoie pareille,
Et sur sa poitrine de lait
Ce petit tetin rondelet.
Tandis la petite folastre,

De sa petite main d'albâtre
Me pinse le flanc doucement,
Me chatouille mignardement,
Et pour mignardement s'esbatre
Se prend doucement à me battre,
Or' doucement se courrouffant,
Ores doucement repouffant
Ma folle main, quand moins modeste
Le tastone & pinse le reste.

Et par fois alors que ie tens
A quelque plus doux passetemps,
Cette mignonne pour me rendre
Plus ardent encor d'y pretendre,
D'un petit atrayant refus
S'efforce à me rendre confuz,
Et de sa parole atrayante,
Et de sa langue begueyante,
Retiue à ces plaisans combatz,
Me paist de mille autres appastz,
Si bien que moy qui reffasie
Mon cueur d'une telle ambrosie
A peu pres ie me treuve aultant
De l'un que de l'autre contant.

Ce temps pendant si la petite
Par un doux sommeil qui l'incite
Vient à s'estendre lentement
Elle adonc couche doucement

Le coral de la leure sienne
Pour s'endormir deffus la mienne,
Puis m'embrassant d'un bras moins fort
Tout bellement elle s'endort,
Reffemblant presque à demy morte,
Et lors ie m'endors en la forte
Iusqu'à tant que l'un d'entre nous,
Sortant de ce sommeil si doux,
Follaître, le premier refueille
L'autre qui doucement fommeille :
Puis bien heureusement contens,
Nous renforçons noz passetemps,
Iusqu'à tant que le iour nous presse
De finir si douce allegresse,
Et fortant de ce mol seiour
Aller aux affaires du iour.

A S'AMYE.

ODE.

C'ESTVY la qui desire amonceler de l'or,
Et veult plus loing border ses compaignes encor,
Fende toutes les mers, auare en son voyage,
Et des guerriers combatz s'enflamme le courage.

Que le somme coulant doucement en ses yeux
Luy soit interrompu du tonnerre des cieux,
Et son liēt soit tousiours sur les vndes marines,
Ou dans vn camp armé, tout parfemé d'espines.

Quant à moy plus contant de mon estre si bas,
le demeure en tout temps oisif entre les bras
De la dame que i'ayme, & des sons de ma lyre
Apaissant son ennuy i'apaise mon martire.

Estimant aussi cher nostre commun repos,
Et l'aïse que tous deux prenons en noz propos,
Qu'un Roy tient cherement les despouilles conquises,
Et qu'un riche marchand prise ses marchandises.

O bien heureux ceux la qui en l'age premier
Voyoient foudre le laiēt d'un fourgeon coustumier,
Et des chefnes le miel distiller aux montaignes,
Pour arrozer les fleurs des prochaines campagnes.

Les coustumes estoient pareilles, & les loix
Ne fortoient poinēt encor de la bouche des Roys
Ny le bon homme aux champs, de sa courbe faucille
Ne couppoit les moiffons pour nourrir sa famille.

Tousiours sous vn printems le Soleil esclairoit,
Et d'un mesme rayon au matin redoroit
Les sommetz des coustaux, & d'ordre la nuit sombre
Venoit apres le iour & le iour apres l'ombre.

Laigneau parmy les loups demouroit en feurté,
Tous animaux estoient alors en liberté,
Et des esclairs encor', le fouldre & le tonnerre,
Iupiter ne dardoit sur les flancz de la terre.

Les ventz estoient encor en leur cauerne enclos,
La mer ne tempestoit les riués de ses flots,
Et le nocher encor n'alloit en contréchange
Achepter du brezil en quelque terre estrange.

L'esprit de l'homme adonc le foucy ne mordoit,
L'un avec l'autre alors doucement s'acordoit,
Et le Dieu des guerriers laiffant rouiller ses armes,
Ne se mectoit encor au danger des alarmes.

Dessus l'arnet encor le tymbre menaffant
Ne faisoit reculer l'ennemy pallissant,
Et le genet d'Espaigne & sans selle & sans guide
N'auoit encor pris à remascher sa bride.

Sans plus sa propre terre alors on cognoissoit,
Sans tant de diuers mectz à l'heure on se paiffoit.
Le pommier de son gré portoit tousiours ses pommes,
Et le cep verdissant les vendenges aux hommes.

Le fouleur en ce temps les raifins ne fouloit,
Car le vin de son gré par les treilles couloit,
Et le preffoir encor' n'estant mis en vsage
Ne donnoit comme il faict la boiffon du mesnage.

Le peſcheur d'une ligne & d'un croche hameſſon
Ne deceuoit adonc dans les eaux le poiſſon,
Et le veneur encor dans les foreſtz eſpeſſes
Ne tendoit poinct aux cerz des filetz & des leſſes.

Ceſte rage d'amour dont forcene mon cueur
Le cueur des amoureux ne tenoit en langueur,
Et l'enfant de Venus d'une caulte ſurpriſe
Ne captiuoit encor des hommes la franchiſe.

Mais qu'ai-ie dict Amour ! ton ardeur en ce temps
N'eſtoit rien que bon heur, douceur & paſſetemps,
Et cette paſſion qui doucement enflamme
De foy meſmes adonc s'engendroit en noſtre ame.

Chacun auoit le ſein de l'amour enflammé,
Par un brandon égal doucement alumé,
Et la peur, le dedain, l'ire & la ialouſie
N'ocupoient des amantz encor la fantaſie.

Les pleurs & les ſouſpirs, les plainctes, & le dueil,
Ne fortoient poinct du ſein, de la bouche & de l'œil
De l'amant affligé, ains ſans nulle ſouffrance
Il auoit de ſa dame adonc la iouyſſance.

Ore en un bois, & ore en un val eſcarté
Tenant, baiſant, taſtant l'ame en liberté,
Et de mille plaiſirs ſans peur & ſans enuye
Bien heurant en ce poinct leur amoureuse vie.

Viuons donques, maistresse, & faisons entre nous
Reuenir le bon heur de ce siecle si doux,
Et ne craignons la mort: car quoy qu'elle deuore
Si Tibulle ne ment, nous aymerons encore.

A MONSIEVR DVTHIER,

Conseiller du Roy, Secretaire d'estat & de ses finances.

ODE.

C'EST vne fort louable chose
A celluy qui des vers compose,
Que de chanter les gens debien,
Qui portent blanche la poitrine,
Et qui plains de bonne doctrine
S'effayent de n'ignorer rien.

I'ay mis sur le front de mon liure
Vn beau nom pour le faire viure
D'age en age eternellement,
Et ores qu'à la fin i'arriue
Il fault qu'un beau nom i'y soubzcriue
Digne d'un tel commencement.

Et c'est pourquoy ayant cogneüe
De long temps ta vertu chenuë,
Digne d'un eternel renom,
Pour faire qu'au front de mon œuure
La fin pareille se descœuure,
La fin i'honore de ton nom.

Ton nom & ta vertu si rare,
Que le ciel aux autres auare
Verse en toy liberallement,
Avec ta prudence & ta grace,
Meritent certes qu'on te face
Viure au monde immortellement.

Ton esprit & ta vigilance,
Ton sçauoir & ta suffisance,
Si bien cogneuz de nostre Roy,
Et cogneuz de la France encore,
Meritent certes qu'on t'honore
Et qu'on parle à iamais de toy.

Pour les secretz d'un Roy entendre,
Et pour ses affaires comprendre,
Et les traicter d'un sain esprit,
Nul n'en est plus que toy capable,
Et nul n'est à toy comparable
A les mestre bien par escript.

S'on peignoit la langue dorée

Pour son eloquence honorée
A Demosthene, à meilleur droict
Il fault que ta plume lon dore,
Qui meriteroit bien encore
De luyre au ciel en quelque endroict.

Par tout ou ton chemin s'adresse,
L'ingratitude & la paresse
Et le vice tousiours te fuit:
Et tout par tout la courtoisie,
La musique & la Poësie,
Et la vertu tousiours te fuyt.

Iamais perfonne tu n'abufes,
Vfant des courtizanes ruzes
D'vn qui rien que pour foy ne faict,
Ains franc, liberal & adextre,
Quoy qu'il tarde, apres le promectre
Tu nous fais apparoir l'effect.

Tu faiz apparoir veritable
Cette sentence si notable,
» Qu'on ne naift pour foy feullement,
» Mais bien que lon naift en partie
» Pour les parens, pour la patrie,
» Et les amys femblablement.

Car non content que ta main face
Mille biens à ceulx de ta race,

En les aduançant tous les iours,
Mille moyens encor tu donnes
Pour auancer mille perfonnes,
Qui vers toy s'en vont à recours.

Pour faire donner vn office,
Ou faire auoir vn benefice
A quelque pauure homme fçauant,
A qui la fortune est contraire,
Nul mieulx que toy ne le peult faire,
Ny mieulx le pouffer en auant.

On a beau puyfer & beau boire
A grandz traictz en l'eau de ton Loire,
Ton Loire va pourtant tousiours,
Et tousiours quelque temps qu'il face
S'il n'est arresté de la glace,
Il pourfuit brauement fon cours :

Auffi pour les largeffes tiennes,
Et les biens que tu nous moyennes
Si volontiers enuers le Roy,
Ta liberalité ne ceffe,
Ains quelque plus grande largeffe
Tousiours vient & s'attend de toy.

Quant à moy i'en fçay bien que dire,
Qui de toy tous les iours retire
Mille faueurs & mille biens,

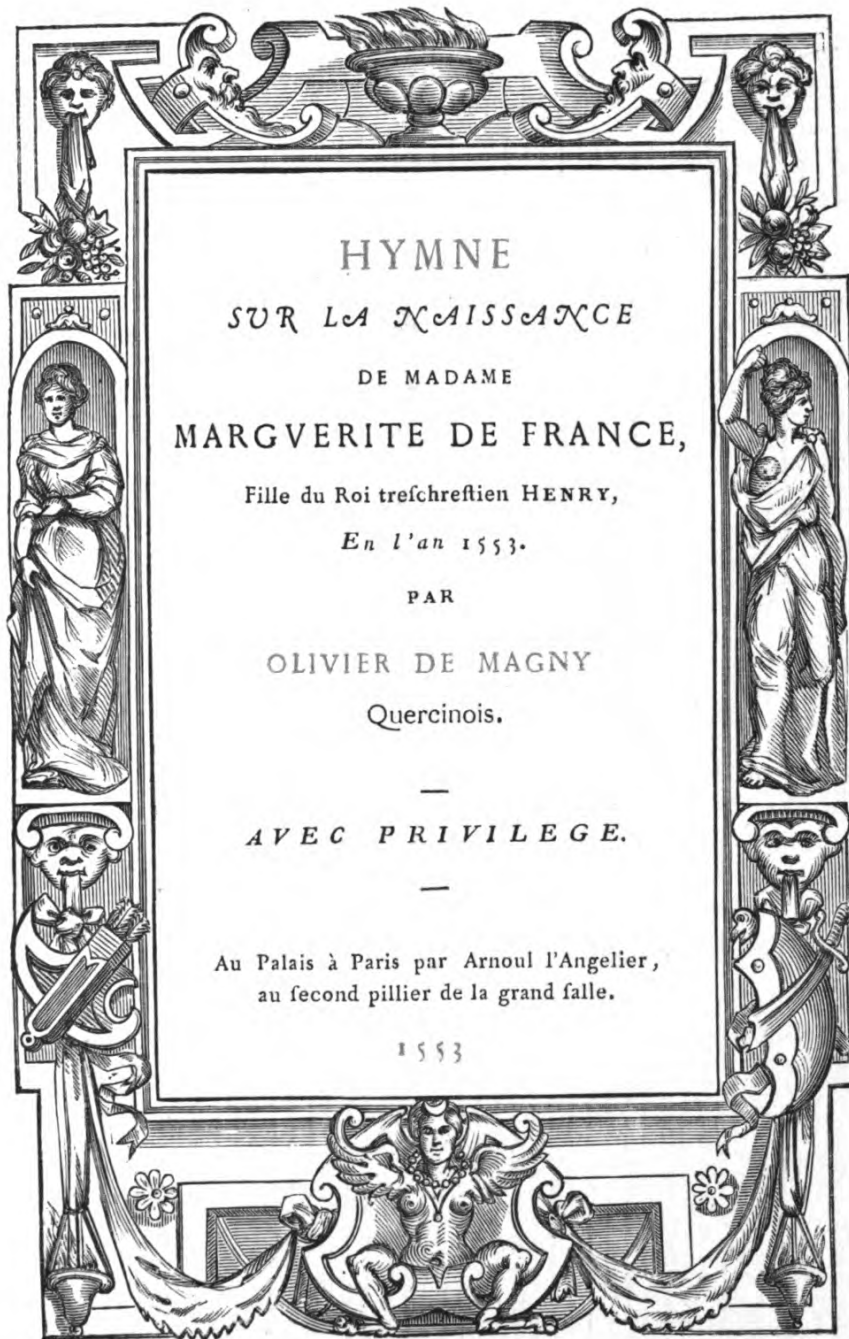
Pource que plus tu m'en pourchaffes,
Et moins ie veoy que tu t'en lasses,
Sans que ie le merite en riens.

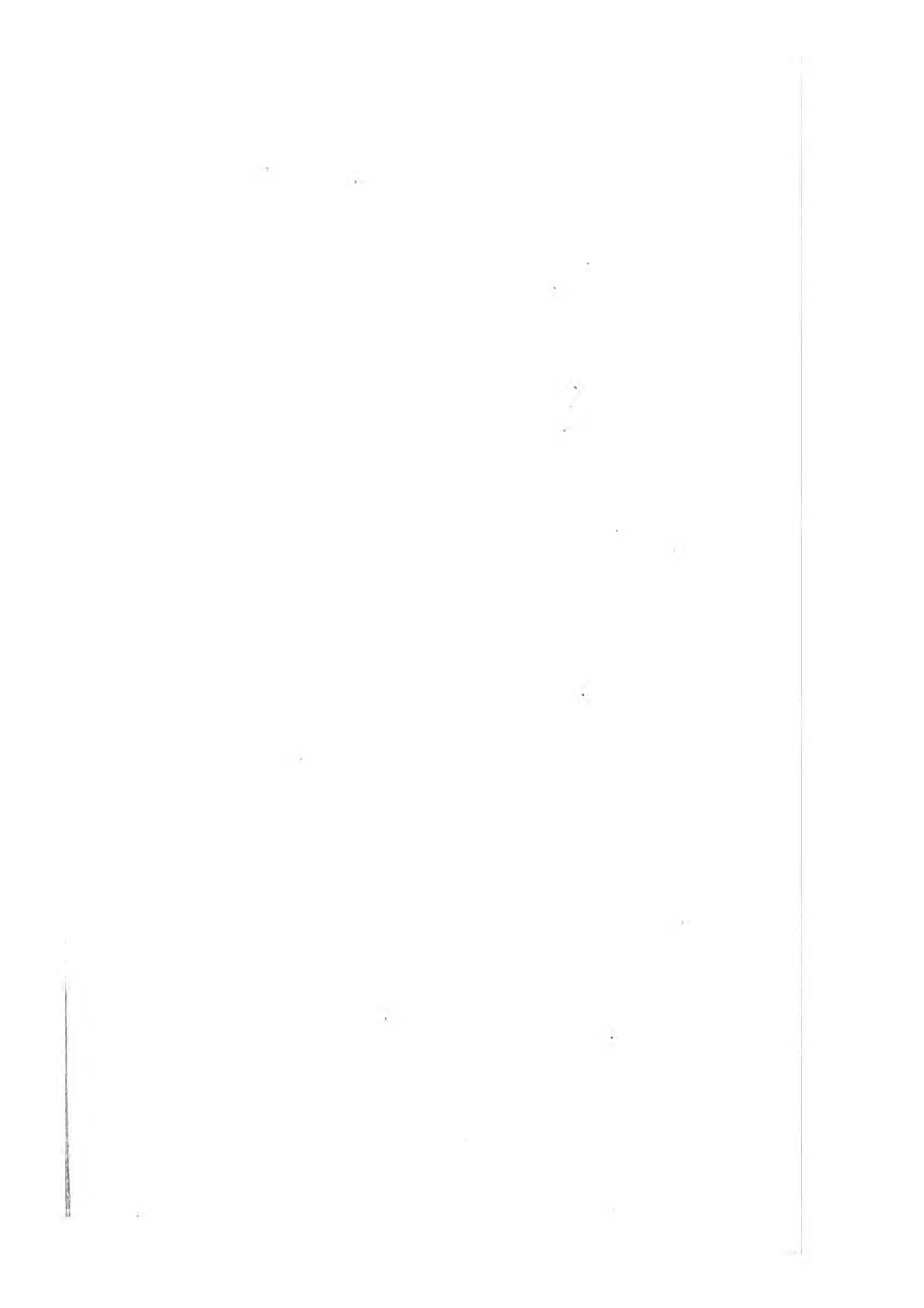
O Dieux vengeurs de noz offences,
Si iamais voz iustes vengences
Punirent vn ingrat çabas,
Dardez ie vous pry sur ma teste
Vostre plus ardente tempeste,
Dardez, & ne m'espargnez pas.

Ne m'espargnez en nulle forte,
Si iamais dans mon cueur ie porte
Ny le blasme, ny le soupçon,
D'estre ingrat des biens que ie tire
De mon DVTHIER que tant i'admire,
Et mon Mecenas AVANSON.

Et vous seurs filles de Memoire,
Si de vous ie tiens quelque gloire
Entre ceux la de mon mestier,
Rendez ceste gloire si grande
Qu'immortelz encor' elle rende
MON AVANSON & MON DVTHIER.

Fin des Odes d'Oliuier de Magny.





H Y M N E

S V R I A

N A I S S A N C E D E L A F I L L E D U R O I ,

En l'an 1553.

P A R

O L I V I E R D E M A G N I Q U E R C I N O I S .



*l quelque fois le troupeau des neuf
seurs.*

*M'a fait goûter ses diuines dou-
ceurs,*

*Hâtant le train de ma tardiue
course*

Pour aborder d'Hippocrene la source,

Et si les vers que i'ai deia trassés

Sont d'un bon œil receus & caressés

Même de ceus, de qui la gloire arriue

Bruiant leurs noms de l'une à l'autre riue :

C'est à ce coup qu'autrement agité

*Faut galopper à l'immortalité,
 Puis qu'à ce coup l'Enthusiasme renflame
 Plus viuement le plus chaut de mon ame,
 Et qu'à ce coup la grandeur de mon Roi
 Doit receuoir conoissance de moi.*

*Sonner ie veus d'une nouvelle trompe
 L'honneur, le bien, l'allegresse, & la pompe
 Que largement la France a respandu
 En ce beau iour, ce beau iour attendu,
 le dy ce iour, auquel le ciel non chiche
 De ses tresors, nous donne le plus riche,
 le dy ce iour, auquel les plus grans Dieus
 Nous ont versé le parfaict de leur mieus,
 Enrichissans d'une Perlette blonde
 L'espace entier de ceste masse ronde.*

*O saint harpeur, Apollon Grynien,
 Le guide & chef du cœur Aönien,
 Qui fais trembler des autres Dieus le reste
 Lors que tu vas par le palais celeste
 De Iupiter, fauorise a mes vœus,
 Si qu'à iamais noz enfans & neueus
 Chantent mon nom, & conoissent ornée
 Par mes escries cette Princesse née.*

*Le gräd flambeau qui depart nostre iour,
 Luysoit deia dans le doré seiour
 De l'Animal, qui sur sa toison belle*

*Porta iadis les enfans de Nephele :
 Dont les coustaus, & les bois languiffans
 Se reffentoient gaiement floriffans.
 Et ia les flancs de la terre solide
 Sentoient l'ardeur qu'il dardoit par le vuyde,
 Dont le pafteur contrainct se retiroit,
 Où plus à gré Zephire foupiroit,
 Trompant ses raiz, qui ne le peuuent teindre :*

*Quãd ce grãt dieu, ce dieu qui peult atẽdre
 Du puiffant trait de son foudre aiguifẽ
 Tous les endrois du globe diuifẽ,
 Tenant en main son grant feptre d'iuoire
 Fit affembler en son trosne de gloire
 Le train facrẽ de tous les autres Dieus,
 Puis ferenant & son front & ses yeus
 Tournẽ vers eulx leur dit en cette forte :*

*La n'ẽst befoin ô diuine cohorte
 Perdre un long tans à vous ramentẽvoir
 Ce que iadis le tans vous a fait voir,
 Nul d'entre vous l'excellance n'ignore
 De ce grant Roi qui noz temples decore,
 De ce grant Roi qui la baffe rondeur
 Voire noz cieus remplit de fa grandeur,
 Ce grãt FRANCOIS qui redora la Frãce,
 La netoiant de l'ingrate ignorance,
 Et dont le bruit & le nom durera
 Tant que ce tout par moi fe regira,*

*Et tant encor' que ie pourrai sans peine
Vous, & ce tout, suspendre de ma Cheine.*

*Chacun de vous se ramentoit affés
Quand il luy plait des siecles ia passés,
Mais du futur rare est la conoissance,
Et c'est pourquoi preuoiant la naissance
Qui doit en bref les François bien-heurer,
Dieus immortels, ie vous veus declairer
Le iugement qu'en cét endroit ie donne
Suyuant celluy que le destin ordonne.*

*Au temps émeu que l'Aigle rauissant,
Fondre voudra sur le Liz florissant,
Pour se vanger de celle extreme perte
Qu'il a deux fois honteusement soufferte,
Couuert de crainte, & dépoillé d'honneur,
Par le fier bras, la vaillance & bon heur
D'un Roi HENRI, qui les autres surpasse
D'autant que l'or tous les metaus efface,
Et que des feuz qui treluyent ça-hault
Le blond soleil est le plus cler & chault.*

*En ce tans dy-ie vne fille doit naistre,
Fille à ce Roi, des autres Rois le maistre,
Pour qui orner ne sera suffisant
Le rare don de maint Astre luyfant,
Car il conuient suyuant sa destinée
Quel' soit encor' par nous autres ornée,*

*Il nous conuient à chacun auiser
Quelque presant pour la fauoriser.*

*Quant à ma part ie resous qu'en sa face
Flamboiera cette immortelle grace
Qui son Aieul saintement decora,
Et qu'en son front la splendeur reluyra
Qui fait flamber par le bas Hemisphere
L'heur, & le nom de sa diuine mere,
L'autre lunon qui commande aux François.
le veus encor que des sons de sa vois,
Propre à domter l'animal plus farouche
Coule le miel par l'aymant de sa bouche,
Ou du nectar ressemblant à celui
Qui sort des chants de sa Tante auiourdhui,
La sœur du Roi, celle gräd MARGVERITE
Au front du ciel par ses vertus écrite,
De qui l'hõneur & la virginité
Tient le plus saint de la diuinité.
le veus encor' qu'à son Frere elle semble
D'esprit, de mœurs, & de graces ensemble,
Mais par sus tout, de clemence & douceur.
le veus aussi qu'elle semble à sa Seur
Bien qu'elle soit en ses beautez unique,
Soit du portrait de sa forme angelique,
Ou du pouuoir qu'elle cache en ses yeus,
Ainçois plus-tot deux estoilles des cieus.
Qu'el semble encor' au grät HENRI son pere
De vigilance & fortune prospere.*

*Car luy armé d'indomtable fureur
 Vaincra bien-tot ce pariure Empereur
 Qui cuide en vain par l'effort d'une guerre
 Faire butin des tresors de sa terre.
 Mais ia deia ie le voi surmonté,
 le voi rempli le Croissant argenté,
 le voi HENRI ce magnanime prince
 Se reiouyr vainqueur en sa prouince.
 le voi deia les despoilles qu'il pand,
 le voi son nom, & son bruit qui s'epand
 Du Scythe blanc, iusqu'au riuage more,
 Et de Thetys, iusqu'au sein de l'Aurore,
 Sans que son cours on lui puisse borner.*

*Voila les dons, dont il me plait orner,
 Troupe de Dieus, ceste ieune Princeffe
 Qui maintes fois dedaignant la paresse,
 Prendra le luth, & dessus chantera
 Maint docte vers qu'elle composera,
 Fauorisant par ces graces infuses
 Les nourrissons de mes filles les Musés.
 Aussi le chef de ce sacré troupeau
 La raura sur le double coupeau,
 Pour alumer en sa chaste poitrine
 La sainte ardeur de la fureur diuine.*

*A-tant se teut le Pere tout puissant
 D'un roide bras son septre brandissant,
 Et, chatoillé d'une allegresse viue,*

*Croulant son chef d'une suyte tardiue,
Pour confermer ce qu'il auoit predict.*

*Phebus apres le premier respondit
Ensemançant, d'une main liberale,
Mille autres dons sur la Nymfe roiale.
D'ordre suyuant choisirent tous les Dieus
Les rarités qui resident aus cieus
Pour l'embellir, & prodiguer en elle
Les plus beaux dons de la grace eternelle.*

*Tandis ça bas notre Roine sentoit
Que l'enfançon qu'en son ventre portoit
Vouloit sortir pour voir nôtre lumiere,
Et ia les traicés de l'angoisse premiere
L'auoient ateincte au plus vif de son sein,
Deia ses criz, & son œil & sa main
Tendoient au ciel sentant l'heure voisine
Pour implorer le secours de Lucine :
Et ia voici son torment absanté,
L'aïse reprins, & l'enfant enfanté.*

*En cét endroit, belles Nymfes de Seine,
Qui frizottés sur son paué d'areine,
Ou sur l'esmail de ses bors uerdissans,
Les ornemens de voz chefs blondissans,
S'il est ainsi que voz beautés ie prise
Aplaudiſſés l'heur de mon entreprise,*

*Et m'enseigniez de cét enfantement
L'heureuse fin, & le commencement.*

*Iö, iö, ie voi ces Nymphes gentes
Venir vers moi gaiement diligentes
De leur palais fait de cristal ondé,
Pour m'accorder ce que i'ai demandé,
Et rechauffer les desseins de mon ame
Des aiguillons d'une nouvelle flame.
Iö, ie voi, ie voi le nouveau né
Dans un berceau de lis enuironné.
Dieu te gard Prince (ô bons Dieus ie confesse
D'auoir erré) Dieu te gard donc Princeffe
Par qui reuient l'antique siecle d'or,
Dieu te gard donc ie te diz encor'.
Ainsi le ciel se monstre à ta naissance
Cler & benin, comme par ta presence
Tu reiouys ce peuple bien heureux,
Depuis neuf mois de te voir desfireus.
Ainsi soit grand l'heur de ton horoscope,
Ainsi bien-tôt voies-tu de l'Europe
Dominateur mon grand prince ton Roi,
Comme humblement ie te iure la foi
Que tout suget doit iurer & promettre
Inuiolable à son seigneur & maistre.*

*Quels grans Seigneurs de magesté couuers
Voi-ie deia tout au tour de ton bers,
S'esbanoians de voir en ton visage*

*De la vertu l'ineffaçable image,
 Et tous ravis de voir si tost noté
 Ton front poly de douce graüité ?
 Qu'elle musique, ainçois qu'elle fanfare
 Oi-ie deia, qui deia se prepare
 Pour ta venue à chacun annoncer ?
 Qu'els ornemens fait ta Mere agenser ?
 Qu'els apareils de pompeuse dorure
 Pour affubler ta doillette charnure ?
 Qu'elle splendeur sur ta teste reluyt ?
 L'astre cornu qui preside en la nuit,
 Renouuellant sa carriere premiere
 Ne darde en bas vne telle lumiere.
 Quels tapis d'or brauement étendus ?
 Qu'els grans tresors largement repandus
 Voi-ie par tout ? ie me trouble & m'égare
 Au seul regard d'une beauté si rare.*

*Là donque, Vierge, embrasse ces hõneurs,
 Et d'un trait d'œil bienueigne ces seigneurs,
 Puis doucement de ta leure iumelle
 Pren le tetin de ta Nourrisse belle,
 T'affriandant de ses chastes apasts.
 Regarde apres tant de ieus, & d'esbats
 Qu'en tant d'endrois gaiement on apreste
 Pour celebrer cette natale feste.*

*Le palle ennuy, l'oisiueté, le join,
 Et la langueur, sont repoussés bien loin*

*De noz citez, tout le peuple s'assemble
 Pour s'esjouyr gaillardement ensemble :
 Mesme le ciel son front a raboté
 Nous faisant voir d'un & d'autre costé
 Le plus serain de sa face azurée.*

*Que faiçtes vous sainte tourbe admirée,
 Diuin troupeau qui vous desalterez
 Au double mont des flos tant reuerez ?
 Doçte Salel, & toi Carles encore
 Que nostre Roi, & notre France honnore,
 Metés à part Homere pour un peu,
 Vous enflammant d'un autre nouueau feu,
 Puis de la voix de voz graues bucines
 Chantés les loix de ces faueurs diuines.
 Et toi, Ronsard, le compaignon des Dieus
 Qui fais tonner d'un vers audacieus
 Ton nom bruyant de l'un à l'autre pole,
 Laisse l'obget qui tes esprits affolle,
 Et toi Bellai d'Oliue la beauté,
 Pour dire l'heur de cette nouueauté.
 Laisse, Baïf, ta mignarde Meline.
 Laisse, Gruget, ta guerriere Lucine,
 Et toy Maumont, delaisse cettuy-là
 Qui de trop d'aise au tumbeau deuals.
 Laisse, Muret, l'entreprise auancée.
 Laisse, Paschal, ton œuure commancée,
 Et toi lodelle, honneur de nostre tans
 Tes vers tragics tristement lamentans.*

*Laisse Colet ta superbe cronique,
 Et toi les poinçts de la Matématique
 Sauant de Mesme, Et vous le Coq, Capel,
 Dorat, Belleau, Denisot, & Morel
 Faites languir toute œuvre desseinée,
 Si ia deia de cette Infante née
 Vous n'animez l'heureus aduenement.
 Laisse, Hamelin, tout autre empechement :
 Et vous encor des Autelz, & Peruze
 L'eau du cheual fils du sang de Meduze,
 Ou vous chantés l'amoureuse poison
 L'un pour soi-même, & l'autre pour l'ason.
 Laisse Nantiac, la broillarde menye,
 Et toi aussi l'autre, vrai Lomenye
 Perce l'oscur de cét antre inconu
 Qui si parfait t'a long tans retenu.
 Laisse Nauiere, & toi gentil Castaigne
 Le chef besson de la sainte montaigne.
 Laisse, Thyard, le venin dous-nuyfant :
 Toi Vernassal, le tumulte cuyfant.*

*Assemblés vous nouueaus Cynes de France,
 Et de voz vers foudroians l'ignorance
 Perpetuez cette natiuité.
 Chantez des Dieus la liberalité,
 Faittes encor' aus plus lointains entendre
 Les saïts tresors qu'ils nous daignēt repādre.
 Ainsi cellui que Latone enfanta,
 Et le Courrier qui ses beufs écarta,*

*Pleuans sur vous leurs biens plus desirables,
Vous soient par tout, & tousiours fauorables.*

*Et toi Princeffe, œillade mes escrits,
Qui le premier ai de dire entrepris
Le saint honneur que tu faiz à noz Gaules
Sus le sommet de leurs fortes épaules,
Et qui premier le mande aux estrangers
Par ce mien chant, qui des ans voiagers
Ne craint la faux, ny de la mort rebelle
Les durs assaus; ny la darde cruelle.
Te promettant desormais ne chanter
Que pour ton nom & ta gloire vanter,
Et consacrer à la future race
Le singulier de ta diuine grace.*

FIN.

TABLE DES ODES

	Pages.
INTRODUCTION.	v
A Monseigneur d'Auanson, conseiller du Roy.	3

LE PREMIER LIVRE.

A Madame Sœur du Roy.	9
A Iean de Bourbon, conte d'Anghien et de Soiffons.	18
A Diane de Poytiers, duchesse de Valentinois.	25
A l'Illustissime Cardinal Charles de Lorraine	27
Au Reuerendissime Cardinal François de Tournon.	30
A l'Illustissime Cardinal Alexandre Farnese	35
Au Reuerendissime Cardinal Georges d'Armaignac.	39
A Iean du Thier, conseiller du Roy, etc.	49
A Pierre de Ronfard et Pierre de Paschal.	52
De la Vertu. A Iehan de Pardeillan, Prothonotere de Pangeas.	55
A deux de ses Amys	59
L'Ombre de Salel. A Monsieur d'Auanson	62
Complainte des Dames de France sur le partement de Monsieur le Prince de Fe.	69
Elegie d'Amour & de la Sidere de Iean Brinon.	73
Aux Graces.	79

LE SECOND LIVRE.

A Monsieur d'Auanson, premier Prefident au grand Conseil du Roy.	83
A Iean Bertrand, conseiller au grand Conseil.	101
A Nicolas Compain, conseiller au grand Conseil.	115
Sur son partement de France pour aller en Italye.	124
A Honoré Castellan, excellent medecin.	127

	Pages.
A Anthoine Fumee, grand Rapporteur de France . . .	134
Epithalame de Jehan Flehard & Loyse d'Auanfon . . .	139
Ode du Temps & de l'Occasion. A Monsieur d'Auanfon.	148
Sur la mort de I. P. T.	150
De la venue du printens. A Oliuier le Crec	152
Epistre à Monsieur d'Auanfon	156
A Luy mesme.	165
A vn de ses meilleurs Seigneurs iniustement calomnié. .	169

LE TROISIEME LIVRE.

A Madame Diane de Poytiers, duchesse de Valentinois.	175
A Elle mesmes	179
Les Louenges du Iardin d'Ennet.	181
A Madame la Vicomtesse de Gordon, Marguerite de Cardaillac.	187
Le Polypheme. A Monsieur Du Thyer.	188
Sur la Prife de Calays	198
A Berenguier Portal, Treforier de France.	206
A Guillaume Blanchy.	209
A Pierre Gilbert Tholosan.	213
Contre aucuns malueillans d'un sien grand amy.	215
Au petit Enfant de sa Dame.	221
L'Hymne de Bacchus. A Pierre Ronfard.	227
A Bacchus encore, pour punir vn gourmand de raisins.	232
Voeu à Pan.	234
Voeu à Pales	235
Voeu à Bacchus	236
Voeu à Mercure	237
Voeu à Venus.	238
A sa demeure des champs	239
A Michel de Magny, son pere, mourant.	241
Sur le tombeau de Marguerite de Parra sa mere.	242

	Pages
A François Pefloe, sur la mort d'une sienne sœur.	244
Sur la mort de Mellin de Saint Gelay.	246
De la condition de la vie des hommes. A Ian Castin.	249
A Jaques Guyon	252
Sur la mort d'un petit chien	254
A Jaques de Toutedins.	262
A Guillaume du Buys.	264
A Nicolas Denifot, Conte d'Alfinois	265
Discours en Inconstance d'amour. A François de Char- bonier.	271

LE QUATRIÈME LIVRE.

A Laurens d'Auanfon, Seigneur de Vaulferres.	281
De sa nouvelle Amour. A Jean d'Illiers	283
Les qualitez de son amour. A sa dame.	284
Des graces & perfections de s'amy. A Ioachim du Bel- lay Angeuin	287
De la Cognoissance de son amour. A Remy Balleau	291
Chanfon	295
A la Colombe de Ian de Pardellan, Prothonotaire de Pangeas.	298
A S'Amie.	299
A Elle mesmes	302
De son amour enuers deux Dames	304
D'aymer en plusieurs lieux. A Guillaume Aubert.	309
A S'Amie.	311
Plaincte d'amour à Venus. A Jaques Bizet.	313
D'une deuise que luy donna S'Amie dans un anneau.	316
A S'Amie en Lui disant adieu	318
A Elle encore sur ce mesme propos.	319
De l'absence de S'Amie. A Maurice Seue Lionnois.	320
Élegie à sa Dame.	323

	Pages.
De l'Extremité de ses passions. A Gabriel du Fauffard	325
A S'Amye	331
Sur vn despit qu'il print avecques S'Amye.	332
Palinodie.	334
De ses Desirs. A S'Amye.	336
Des contraires effectz de son amour. A Iehan de Iehan.	339
De la diuerfité de son amour. A Iehan de Faure.	340
A ses fouspirs amoureux.	343
A ses Pensers.	344
Chanfon	346
A S'Amye.	349
A Elle mesmes	352
Deuis rustique. Oliuet, Ianot	355

LE CINQUIESME LIVRE.

A Pierre de Cheuerry, general de Tholouse.	374
Du Iour natal de S'Amye.	377
Sur le Retour de S'Amye.	382
De la constance de son amour. A sa dame	386
Chanfon	388
A S'Amye	390
A Anne pour baifer	395
A Elle encore.	396
A sire Aymon.	398
Contre vn medifant de S'Amye.	402
Description d'une nuit amoureuse.	403
Sur ce mesme propos.	410
A S'Amye	413
A Monsieur Duthier, confeiller du Roy	417
HYMNE sur la naissance de la fille du Roi, en l'an 1553.	425

Fin de la Table.

